



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

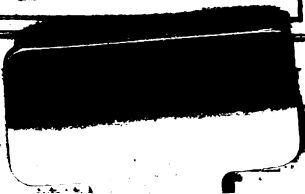
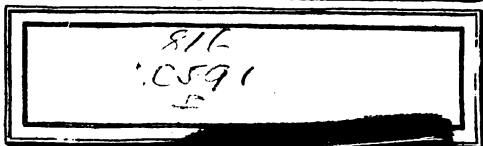
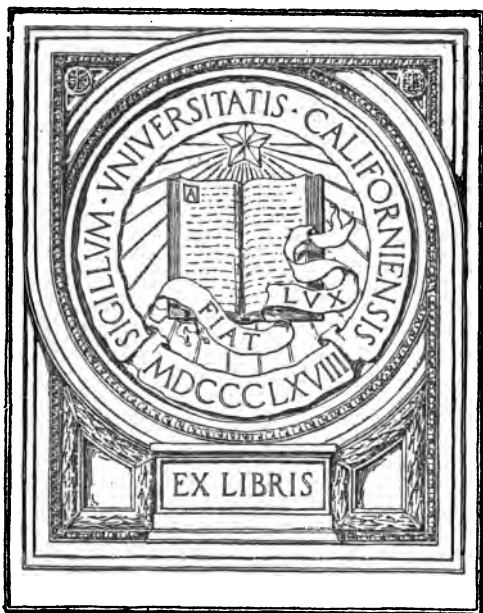
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

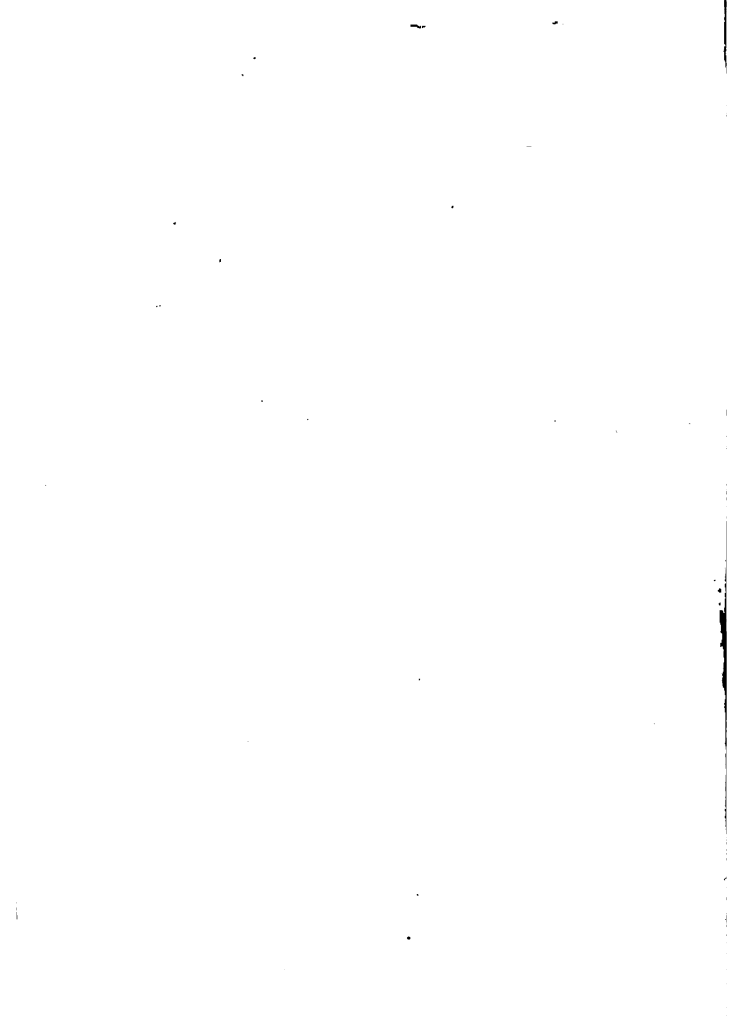
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







— — — — —



Harvard College
Yale 96

Contes Choisis

CONTES CHOISIS

This series comprises some of the very best short stories, NOUVELLES of French authors. They are very prettily printed, of convenient size and are published at the uniform price of

Paper, 25 Cents.

Cloth, 40 Cents Each.

No.

- 1.—LA MÈRE DE LA MARQUISE, by Edmond About. 135 pages.
- 2.—LA SIÈGE DE BERLIN ET AUTRES CONTES, by Alphonse Daudet. Comprising: *la Dernière Classe; la Mule du Pape; Un Enfant Espion; Salvette and Bernadou; Teneur de Livres.* 73 pages.
- 3.—UN MARIAGE D'AMOUR, by Ludovic Halévy. 73 pages.
- 4.—LA MARE AU DIABLE, by George Sand. 142 pages.
- 5.—PEPPINO, by L. D. Ventura, a story of Italian life in New York, written by a well-known professor of languages. 65 pages.
- 6.—IDYLLES, by Mme Gréville. 110 pages.
- 7.—CARINE, by Louis Enault. 181 pages.
- 8.—LES FIANCÉS DE GRINDERWALD, by Ereckmann-Chatrian. Containing also *les Amoureux de Catherine* by the same author. 104 pages.
- 9.—LES FRÈRES COLOMBE, by Georges de Peyrebrune 136 pages.
- 10.—LE BUSTE, by Edmond About. 145 pages.
- 11.—LA BELLE NIVERNAISE (*Histoire d'un vieux Bateau et de son Equipage*), by Alphonse Daudet. 111 pages.
- 12.—LE CHIEN DU CAPITAINE, by Louis Enault. 158 pages.
- 13.—BOUM-BOUM, by Jules Claretie, with other exquisite short stories by famous French writers. 104 pages.
- 14.—L'ATTELAGE DE LA MARQUISE, by Léon de Tinseau, and UNE DOT, by E. Legouvé. 93 pages.
- 15.—DEUX ARTISTES EN VOYAGE, with two other stories, by Comte de Vervins. 105 pages.
- 16.—CONTES ET NOUVELLES, by Guy de Maupassant, with a preface by A. Brisson. 93 pages.
- 17.—LE CHANT DU CYGNE, by Georges Ohnet. 91 pages.
- 18.—PRÈS DU BONHEUR, by Henri Ardel. 91 pages.
- 19.—LA FRONTIÈRE, by Jules Claretie. 103 pages.

This series will be continued with stories of other well-known writers. Each has been edited with explanatory notes in English. Full description will be found in the Catalogue bound in this volume.

Published by WILLIAM R. JENKINS, New York.

LA FRONTIÈRE.

PAR
JULES CLARETIE.

EDITED, WITH AN INTRODUCTION, AND EXPLANATORY
NOTES IN ENGLISH,

BY

CHARLES A. EGGERT, PH.D., LL.B.



NEW YORK :

WILLIAM R. JENKINS,
ÉDITEUR ET LIBRAIRE FRANÇAIS,
851 & 853 SIXTH AVENUE.

BOSTON : CARL SCHOENHOF.

816
C54

THE
JOURNAL
OF
THE
AMERICAN
MEDICAL
ASSOCIATION

Copyright, 1895, By WILLIAM R. JENKINS.

All Rights Reserved.

135,000

PRINTED BY THE
PRESS OF WILLIAM R. JENKINS,
NEW YORK.

CONTES CHOISIS.

intended that this series should contain short stories and now by the best French writers, thus giving at every moderate price nens of the very best French fiction.

h number handsomely printed and published at the uniform price 5 cents paper; 50 cents cloth.

No. 1.—LA MÈRE DE LA MARQUISE, par EDMOND ABOUT.

No. 2.—LE SIÈGE DE BERLIN et autres contes, par ALPHONSE DAUDET.

No. 3.—UN MARIAGE D'AMOUR, par L. HALÉVY.

No. 4.—LA MARE AU DIABLE, par GEORGE SAND.

No. 5.—PEPPINO, par L. D. VENTURA.

No. 6.—IDYLLES, par MME. HENRY GREVILLE.

No. 7.—CARINE, par LOUIS ÉNAULT.

No. 8.—LES FIANCÉS DE GRINDERWALD, par ECKMANN-CHATRIAN.

No. 9.—LES FRÈRES COLOMBE, par GEORGE DE PEYREBRUNE.

No. 10.—LA BUSTE, par EDMOND ABOUT.

No. 11.—LA BELLE-NIVERNAISE, *histoire d'un vieux bateau et de son équipage*, par ALPHONSE DAUDET.

No. 12.—LE CHIEN DU CAPITAINE, par LOUIS ÉNAULT.

No. 13.—BOUM-BOUM, par JULES CLARETIE, avec autres historiettes.

No. 14.—L'ATTELAGE DE LA MARQUISE. By LÉON DE TINSEAU. UNE DOT par E. LEGOUVÉ.

No. 15.—DEUX ARTISTES EN VOYAGE avec autres contes, par COMTE A. DE VERVINS.

No. 16.—CONTES ET NOUVELLES, par GUY DE MAUPASSANT

No. 17.—LE CHANT DU CYGNE, par GEORGES OHNET.



1680—1894

10, rue de Douai, à Paris.

COMÉDIE FRANÇAISE

Administrateur
Général.

Monsieur,

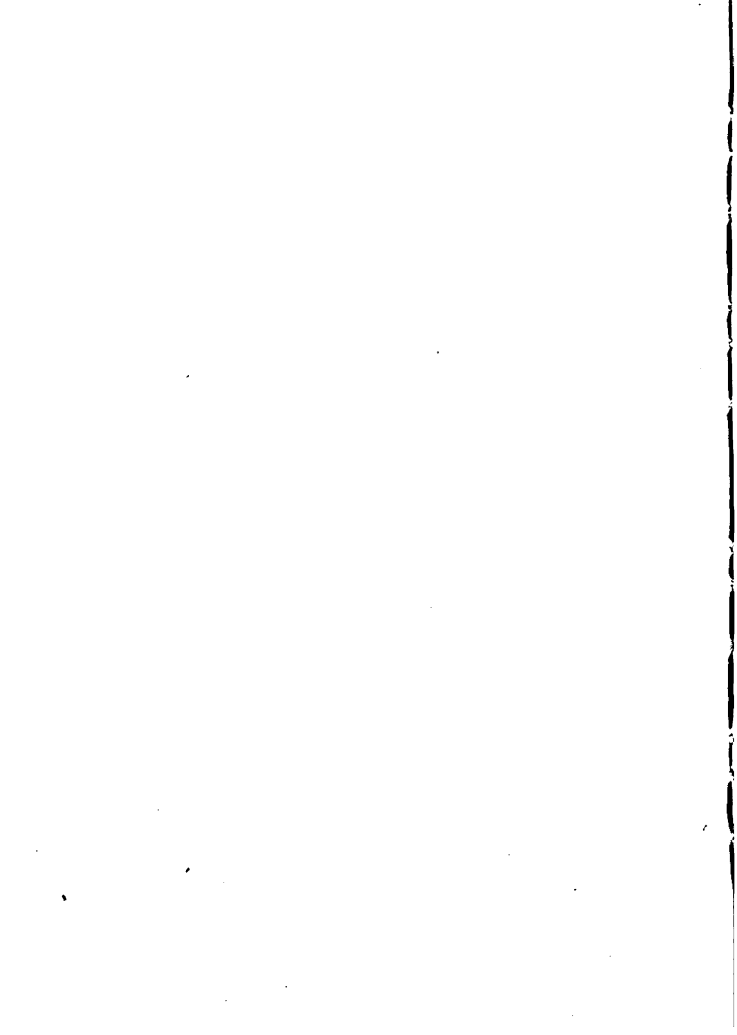
Puisqu'il s'agit d'une édition pour les élèves et d'une publication toute particulière, je vous autorise très volontiers à annoter et à imprimer la Frontière en Amérique. Je vous serais obligé seulement de m'envoyer quelques exemplaires de votre travail. Tout ce qui peut nous rapprocher du grand public américain doit nous être agréable.

Recevez, je vous prie, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

JULES CLARETIE.

23 Décembre, 1894.

{ M. CHARLES A. EGGERT, DOCT. PHIL.,
Prof. de Langues Romanes à l'Université de Vanderbilt.
NASHVILLE, TENNESSEE, U. S. A.



PREFACE.

"La Frontière", by Jules Claretie, appeared for the first time in the *Revue des Deux Mondes*, 1894, but has been subsequently published, as part of the "Collection Guillaume", by E. Dentu, in Paris.

The present edition is based on the latter publication, except that the preface of the author has been omitted and a few misprints have been corrected.

The author has kindly given me the permission of publishing an annotated edition for the use of American schools and colleges.

I have endeavored to make the edition as serviceable as possible, and hope that my experience of many years as professor of modern languages in the State University of Iowa, and, later, as professor of romance languages in Vanderbilt

University, has enabled me to do justice to this exquisite production of one of the most gifted of modern authors.

Trusting that others may find as much delight and profit of the best sort in the perusal and study of this literary gem as I have found in preparing the work for publication, I submit this edition to the kindly notice of colleagues and students.

CHARLES A. EGGERT

Vanderbilt University, July 1st 1895.

INTRODUCTION.

JULES-ARÈNE-ARMAND CLARETIE, generally known as JULES CLARETIE, was born in Limoges, December 3d, 1840. He came to Paris early, attended the *Lycée Bonaparte*, and soon engaged in literary effort, writing at first for newspapers of a very popular character, like the *Petit Journal*, the *Diogène* (founded 1860), the *Revue fantaisiste*, later for more important papers, such as the *Presse*, the *Patrie*, the *Figaro* and others. His father had intended him for a commercial career, but the young man's talent as a writer was so pronounced that the idea was abandoned. A tour through England, Germany and France, which he made in 1865, gave rise to the charming book *Voyages d'un Parisien*. In 1866 the *Avenir National* employed him as war correspondent in Italy. He founded in this paper the *Chronique quotidienne*, and in the same year (1866) he commenced, under the title : *Courrier de Paris*, in the *Illustration*, a series of instructive and brilliant articles on literary matters which he has continued to the present day. He also furnished for *le Soir* a weekly dramatic review, and for the *Indépendance Belge* of Brussels, a series of articles of general, chiefly literary, interest. His honesty and straightforwardness, and the vigorous use he made of his pen gained him the by-name of the *Marceau* of journalism.

His career as a novelist may be dated from the year 1866. In that year appeared a collection of his shorter stories among which the one entitled *Lise* shows very careful treatment and considerable literary skill. His first larger novel appeared in the same year under the title : *Robert Burat*. This novel had been published before under the title *Un assassin*. In it the acute critic *Sainte-Beuve* had noticed our author's close touch with modern life. A number of other novels followed showing an increasing skill in the handling of subjects pertaining to modern life, and a steady progress in literary art. In 1868, *Madeleine Bertin*; in 1869 *La Poudre au vent*; in 1870 *Armand Barbès*; in 1872 *Le Roman des Soldats*, and *Noël Rambert*; in 1874 *Les Muscadins*; in 1875 *Les Belles Folies*, and *Carpeaux*; 1878 *La Fugitive*, 1881 *La Maîtresse*, and *Les Amours d'un Interne*; 1882 *Le Million*; 1883 *Noris*, and *Un Enlèvement au XVIIIe Siècle*, a study of much historical interest; 1884 *Le Prince Zilah*; 1885 *Jean Mornas*; 1887 *Candidat*! Among his latest efforts are *La Messe Rouge* which was published subsequently under the title *Puyjoli*, *La Succession*, a novel of contemporaneous political life (*mœurs*) and *La Frontière*.

Mr. Claretie has also produced a number of dramas and a few comedies, some of them being dramatized versions of his stories. Among the earlier ones we mention : *La Famille des Gueux* (1869), *Raymond Lindey* (1870), *Les Muscadins* (1874), all these dramas in five acts. *Les Ingrats* (1875) is a comedy in four acts. Among his later dramatized pieces the two comedies : *Le Prince Zilah* and *Monsieur le Ministre* were very successful at the *Gymnase* theatre. Other dramatized novels are : *Le beau Solignac* (1880) and *Le Régiment de*

Champagne. The latter scored a fine success on the *Théâtre historique*.

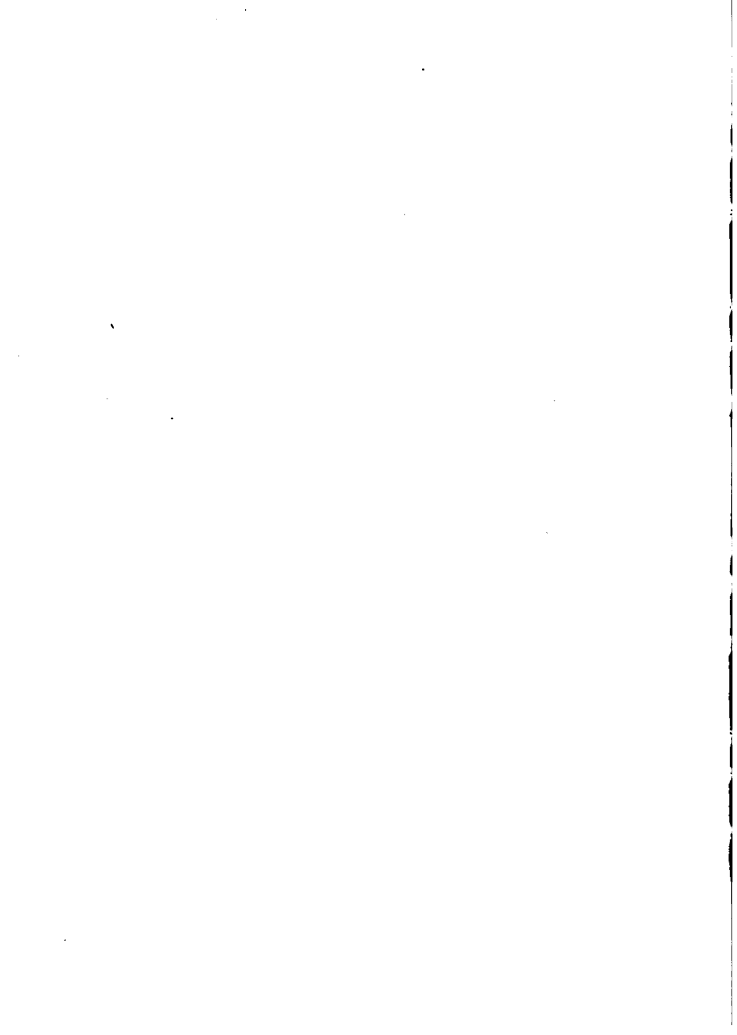
This enumeration of works by our author is, however, far from exhaustive. During the later years of the reign of Napoleon III he had lectured on various literary topics, and most of these lectures have been published in book form. When he tried to speak on Béranger the government interfered by prohibiting the continuance of the lectures. He produced a fine study on *La Fontaine* and *Lamartine*, one on *Cervantès*, another on *Molière*, all of which were well received. He has also written, in later years, many prefaces to works of others, and a number of articles, some of them reaching the size of books, on important questions of the day. Jules Claretie is both a thinker and a poet, a man of an unusual productive power of whom it may be said that his works are the result of a rare union of head and heart. He is a patriot who has keenly suffered from the misfortunes that befell his country, but he is also a friend of humanity, and the passage on page 69, ll. 9—16 of this edition of *La Frontière* is not a mere phrase, but expresses a conviction of his heart. If at times he has emphasized too much certain unwholesome tendencies of modern life,—hypnotism, mental suggestion and the like receiving great attention in several of his novels, (the one entitled *Jean Mornus* being almost wholly based on the depressing idea of mental suggestion),—he has, on the other hand, honestly and ably striven to counteract its destructive tendencies. His works, as a rule, have an elevating and healthy tendency, and their perusal often arouses enthusiasm of the best sort. The author of *La Frontière* is profoundly convinced that what humanity

needs is the capacity of sacrifice arising from the appreciation of something that is higher than self. This little story is like a sermon, only there is no preaching in it. It is full of sentiment, but it is absolutely free from sentimentality. Our eyes fill with tears when the end comes, but we are not depressed. Our better nature is touched, our courage strengthened,—we realize that death in the pursuit of a great idea, even if this pursuit be tinged with human weakness and error, or marked with a discrepancy between the great idea and the plain reality, as is the case with the hero of the story, may yet be grandly beautiful even in its overwhelming sadness. We weep, but we feel that a poet is lifting up our hearts and we are thankful that in this world there are still some things worth dying for.

It is scarcely necessary, perhaps, to call attention to the perfect art of the author in giving to the somewhat abstract idea of love for the symbol of country and nation an individual life and a personality so distinct, as we find them in this story. And this art works with the simplest means. The idiot, the deserter, the private soldiers, the officers, and, above all, the high-bred captain reflect this life and this personality, or, as in the case of the first two mentioned, serve as foils for the idea. The higher the organism, the more profound the reflex, the greater the affinity between the symbolic being and the sentient soul. The process involves a great psychological problem, but this problem is fully explained by the action of the individuals that appear before us. All this is the more remarkable as there is not a dull line in the story. It proceeds rapidly, with an almost dramatic directness, and when our attention is

taken from the actors, it is only for a moment, in order to make us see the glories of the Alpine world. At every step we feel that a poet is leading us on into a realm of beauty, far beyond the sordid tumult of the common world !

The great merits of our author have been fully recognized by his country. He was made a *Chevalier* of the legion of honor in 1879; in 1884 he was chosen president of the *Société des auteurs dramatiques*, and in 1885 president of the *Société des gens de lettres*. In the same year he succeeded Mr. Émile Perrin as *Administrateur général de la Comédie Française*, (the principal theatre of France, and, as many believe, of the world), also as member of the *Comité des études dramatiques* at the national conservatory. In 1886 he gained the high distinction of being made an *Officier* of the legion of honor, and in 1888 the French Academy received him as one of its members. Mr. Jules Claretie is still actively engaged in literary work, his memoirs, and a history of the French revolution being, it is said, the topics that, besides his active duties at the *Théâtre français*, chiefly engage his attention. His motto is *Honnêteté et liberté*, also *Semper directe* (Always straightforward.)





LA FRONTIÈRE

I

PETIT, eh ! petit, dit le capitaine, —
un renseignement !.. Tu ne m'en-
tends pas ?

L'enfant s'approcha, presque en tremblant, du commandant de la compagnie alpine, et, son bonnet de laine à la main, regarda le visage d'abord, puis l'uniforme de l'officier avec une sorte de curiosité craintive, ses yeux s'arrêtaient hypnotisés sur les galons, les boutons brillants de la tunique. 5

— Tu es du pays ? demanda le capitaine.

— Oui...

— Tu connais la montagne ?

— La montagne ?... Oui...

5 Ce nom : « la montagne », il l'avait prononcé avec une bizarre expression passionnée. La montagne ? Il ouvrait les narines, il semblait respirer la senteur des herbes fraîches, des lavandes... Il regardait, autour de lui, le paysage immense,
10 près du ciel.

— Oui, oui, je la connais, la montagne !

— Eh bien ! continua l'officier, pourrais-tu me dire où se trouvait une borne qui a disparu, qui devrait être ici...

15 Le capitaine avait la carte de l'état-major à la main, — la carte d'ensemble du comté de Nice et de la rivière de Gênes, — et, dans les broussailles, au haut de la cime de la Pallu, cherchait la trace de la délimitation des deux
20 pays : la France ici, l'Italie là-bas...

— Une borne ? répéta l'enfant.

— La borne-frontière. Enfin, oui, où est la frontière, exactement, le sais-tu ?

— La... la frontière ?

Il redisait la *frontière* comme, tout à l'heure, il avait répété : *la montagne* ; mais, cette fois, le mot visiblement semblait n'avoir aucun sens pour lui, n'évoquer aucune idée. Il résonnait, sans y rien faire vibrer, dans un cerveau obscur et vide... 5

— La frontière ?

10

— Oui, dit l'officier avec une vivacité un peu nerveuse, sommes-nous en Italie ici ou en France ? Il devait y avoir là une borne qu'on a renversée.

L'enfant balbutia, sur un ton de mélodie 15
bizarre :

— Frontière... France... Italie...

Puis, doucement, tristement, comme si on lui demandait là des choses qui n'étaient pas faites pour sa compréhension à lui, la voix 20
traînante, peureuse, avec le geste d'un être frêle qui redoute d'être battu :

— Je ne sais pas, moi, monsieur... Je ne sais pas !...

Alors l'officier regarda cet être débile qu'il avait rencontré là, sur ce sommet, assis sur une
5 roche, les yeux perdus, et qui s'était levé à l'approche des soldats. Et le capitaine vit que ce n'était pas un enfant, ce corps tassé, noué ou rabougri, mais un pauvre être incomplet, à
10 demi idiot, un de ces errants des montagnes plus près du chien qui rôde que de l'homme qui pense, une âme inachevée dans une prison de chair malade.

Pétit, la tête énorme sur de larges épaules d'où pendaient deux longs bras très grêles, il se
15 dandinait, comme piqué d'un commencement de danse de Saint-Guy, sur des jambes courtes et torses, des jambes de basset humain ; et des vêtements sans couleur, détrempés de pluie, rongés du soleil, d'un ton d'amadou comme
20 ceux de quelque gitano d'Espagne, couvraient cette misérable carcasse dolente, que deux yeux,

deux grands yeux profonds, très noirs, très doux, d'une infinie tendresse souffrante, éclairaient, illuminaient par en haut comme deux étoiles.

En les regardant, ces yeux plus sensitifs que 5
pensifs, mais puissamment douloureux, l'officier
se demandait s'il n'y avait pas, chez ce dégénéré,
une étincelle encore d'intelligence humaine et
il songeait à ces êtres frustes, les *innocents*,
comme on les nomme dans les campagnes, et 10
qui, plus rapprochés que les autres de la terre
et des choses, connaissent, mieux que tous, les
herbes, les vents, les nuages, cette nature dont
ils semblent, n'entendant pas complètement la
langue des hommes, comprendre l'immense, 15
harmonieuse, berçante ou terrible voix; êtres à
la fois condamnés et privilégiés qui enfouissent
une sorte de poésie latente dans leur corps de
sauvage, dans leur cerveau déformé ou ina-
chevé... 20

Ces yeux, ces yeux si tristes, de l'errant,
troublaient l'officier qui les fouillait, les tison-

naît en quelque sorte du regard pour en faire jaillir une étincelle, une autre expression que cet air de résignation morbide...

— Tu ne sais pas... Voyons, tu es de ce pays
5 pourtant ?

— Ce pays ?

— Oui. Où es-tu né ?

— A Lescarine, après Sospel ! Je m'appelle
Lantosque !

10 — Alors tu es Français ?

— Français !

Le débile hocha la tête :

— Français, oui !... Français !

Et maintenant le capitaine voulut savoir si
15 quelque fibre vibrerait dans cet être à un nom
qui, pour lui, résumait tous les amours, tous
les devoirs : *Patrie* ! Il interrogea l'idiot
sur ses parents, son enfance, sa vie quo-
tidienne ; il lui demanda s'il aimait quelque
20 chose de cette terre qui le nourrissait, de ces
montagnes qui étaient justement, devenue tan-
gible, cette idéale passion, cette autre famille :

la patrie ! Et le pauvre être hochait la tête, avec ses yeux qui semblaient s'allumer, comprendre...

— Oui... oui...

Il répétait son *oui* éternel, — ce *oui*, consentement résigné du malheureux à toutes les fatalités ambiantes. 5

— Oui, oui, j'aime ça... Les fleurs, c'est bon les fleurs... Et l'eau et la neige... blanche, blanche... Et l'air, et tout, tout ça... tout ça... Oui... oui... 10

Il étendait les bras au-dessus des fonds ; il aspirait de ses narines élargies l'odeur des herbes, l'herbe des Alpes, son lit embaumé, quand, parfois, fatigué, il s'endormait là, sous les étoiles ; il montrait à l'officier le paysage, 15 les montagnes, au loin, l'horizon..

Et le *oui, oui*, accompagnait son hochement de tête, d'une tête qui maintenant semblait penser, avec ses prunelles noires...

— Eh ! bien, — dit le capitaine, — tout ça, les 20 fleurs, les herbes, la neige, c'est la patrie !... Ici, la France, ton pays ! Là-bas, l'Italie !...

— Là-bas?... Mais, — balbutia Lantosque, — j'y vais, là-bas !... Mêmes fleurs... La même eau... C'est à moi aussi, à moi... Tout ça...

— Vous n'en tirerez rien, capitaine, dit alors
5 un lieutenant... Crétin c'est né, crétin ça mourra !

— Certes, mon cher Bergier. Et comme c'est drôle ! — je dis drôle, c'est ironique que je pense ! — l'idée de patrie pour laquelle vous
10 et moi nous nous ferions briser les os, tous ces braves garçons avec nous, elle n'est pas entrée, elle ne pourrait pas entrer dans cette cervelle-là ! Et pourtant, tout de même, c'est un homme, ça !

15 Comme le capitaine Deberle regardait encore l'*innocent* dont le vague regard embrassait l'étendue « tout ça.., tout ça... », il se retourna vivement à l'appel d'un petit sergent qui s'écriait, sur le ton d'une alerte : « Mon capitaine... des
20 Italiens... » Et il aperçut, grim pant au haut du col, suivi de quelques hommes, un lieutenant

des compagnies alpines italiennes, qui, la main au schako, le saluait de loin et avec un léger accent du Piémont lui disait :

— Pardon, capitaine !... Mais vous êtes chez nous !

5

Le capitaine s'avança vers l'Italien, tandis que les chasseurs, encore groupés, la halte n'ayant pas été ordonnée, reprenaient leurs rangs ; et Deberle interrogea en souriant :

— Alors, violation de territoire ? Je vous en 10 demande pardon.

— Oh ! dit l'Italien, le mal n'est pas grand, et la frontière est si enchevêtrée de ce côté qu'un géographe ne s'y reconnaîtrait pas... Seulement depuis quinze mètres au moins vous 15 êtes en Italie ! Voilà !

— Eh bien ! répliqua gaîment le capitaine, nous allons évacuer.

Il fit un signe :

— Nous rentrons chez nous !

20

Les chasseurs français, l'arme à l'épaule, eurent bientôt, rétrogradant, atteint la limite

où finissait l'Italie, où commençait la France ;
et, lorsque la frontière fut franchie :

— Maintenant, halte ! commanda le capitaine,
la voix haute.

- 5 Le lieutenant des compagnies alpines était
demeuré à sa place, ses soldats autour de lui,
tandis que l'idiot, tournant la tête, regardait,
d'un groupe à l'autre, ces hommes, avec leurs
sabres, amusé de l'éclat du soleil sur le fer ou
10 les galons, et ne distinguant rien entre ces
uniformes, ni étrangers, ni compatriotes, tous
ces hommes étant pour lui les mêmes, comme
les cailloux des chemins, les filets d'eau des
montagnes...
- 15 Ils étaient différents, pourtant, ces soldats,
ceux de France et ceux d'Italie, chiens de garde
de la frontière. Les chasseurs de France, pa-
reils à des Basques, avec leur béret sur l'oreille,
leur bâton ferré à bois recourbé, leurs guêtres
20 de drap ; les Italiens, leur feutre recouvert de
toile blanche, une double cartouchière à la
ceinture, un bidon de bois au côté. Les Alpins

de France plus semblables à des montagnards en marche, les Alpains d'Italie l'aspect plus théâtral, mais militaire aussi et mâle.

Et une idée vint au capitaine, qui, tout à l'heure, avait dépassé la limite des deux États, 5 une idée de galant homme et de soldat; il s'avança vers le lieutenant, salua:

— Monsieur, dit-il, c'est l'heure de notre halte. Il est tard. Vous avez déjeuné sans doute ? 10

— Non, capitaine, fit l'Italien. Nous avons, nous aussi, beaucoup marché sans nous arrêter.

— Êtes-vous seul avec vos hommes?

— Ma compagnie et le capitaine sont à dix minutes d'ici ! 15

— Eh bien ! lieutenant, votre capitaine et vos camarades me feront-ils l'amitié de partager notre déjeuner ? Je vous dois une réparation. Et, puisque nous avons été des visiteurs sans le savoir, soyez nos hôtes en toute cordialité. 20 Nous mettrons le couvert sur la frontière même. Vous serez en Italie et nous resterons en France.

Mais, assis à la même table, nous rompons le pain et partagerons le sel sans craindre un incident diplomatique. Voulez-vous ?

Le lieutenant sembla réfléchir un moment —
5 très peu de temps — sourit gaiement, et, dit :

— Permettez-moi d'avertir mon capitaine !

— De l'avertir et de l'inviter, lieutenant.
De la part du capitaine Deberle, je vous prie !

Le lieutenant appela, du geste, un sergent,
10 lui donna tout bas les ordres et les renseignements voulus, et pendant que le sergent, d'un pas allègre de chasseur de chamois, descendait, en sautant de saillie en saillie, sur le roc, les soldats des deux nations s'apprêtaient à faire
15 halte, sur ce pic, le pauvre idiot continuant à les regarder toujours tour à tour, distrait, attiré par ces uniformes comme un enfant par ses pantins.

Le capitaine Deberle causait avec ses lieutenants, enchantés, trouvant là le prétexte d'une
20 sorte de vacances dans la rude vie des soldats

de montagne. Il y avait comme l'attrait d'une rencontre romanesque dans ce dialogue de deux officiers, au haut des Alpes, en ce décor grandiose, presque au milieu des nuages. Et si le commandant de la compagnie italienne 5 acceptait, c'était, tout à coup, dans les manœuvres harassantes, une trêve joyeuse, une anecdote de gaîté !

— Vous verrez, disait un lieutenant, vous verrez qu'il n'acceptera pas, le capitaine. Le 10 petit lieutenant, là-bas, a l'air fantaisiste, l'idée l'amuse; mais au fond ces gens-là nous détestent, et l'idée de trinquer avec des Alpins...

— Croyez-vous, Bergier ? fit le capitaine. Voyez... 15

Il montrait, apparaissant sur la crête, avec trois autres officiers, le capitaine italien, bel homme élancé, mince et sec, robuste, qui s'avancait vers son lieutenant, puis, celui-ci lui servant de guide, marchait vers les officiers 20 français jusqu'à la ligne fictive qui délimitait la frontière.

Arrivé là, l'Italien salua militairement et attendit que le commandant des Alpins de France fît deux pas vers lui. Deberle alors, l'air délibéré, s'avança :

5 — Capitaine, vous voulez bien, j'espère, accepter notre proposition?...

— Avec plaisir, capitaine, répondit l'Italien.

Les deux hommes se regardaient avec une courtoisie curieuse. Deberle, mince, blond,
10 élégant, se tenant droit devant ce grand diable au nez d'aigle, avec des cheveux d'encre et un teint bronzé, de beaux nœuds hongrois en galons d'argent sur la manche. Et chez l'un et l'autre, très visible dans l'attitude des deux
15 officiers, le même sentiment de rivalité chevaleresque, avec le contentement d'une occasion rompant la monotonie du service, donnant au devoir quotidien le piquant d'une aventure.

Oui, sur ce pic, là, dans la solitude et le
20 silence, près des neiges, loin de tout ce qui est la vie commune aux autres hommes, ils allaient fraterniser un moment, ces chasseurs aux uni-

formes différents, envoyés là pour s'entreregarder de façon presque hostile de chaque côté de la frontière et dont le devoir était de s'épier, comme à la veille d'une rencontre. Les Alpini avaient apporté, la plantant sur la ligne 5 idéale, une longue table formée de quelques planches supportées par des piquets fichés en terre, et Italiens et Français l'avaient disposée de façon à ce que le centre en fût exactement placé sur cette ligne même : la moitié en France, 10 l'autre moitié en Italie. Chacun chez soi, et les officiers des *Alpini*, assis sur des pliants, se trouvaient sur la terre italienne, tandis que Deberle et ses lieutenants s'étaient installés en terre française. 15

— Une même table et deux patries ! disait gaîment le capitaine. C'est assez curieux !

Une claire lumière enveloppait, sous un ciel doux d'un bleu tendre, ce repas improvisé, et les verres et les assiettes sonnaient gaîment, 20 tandis que les soldats, rompant le pain, les fusils en faisceaux, examinaient du coin de l'œil

ce groupe d'officiers entouré, ainsi que d'un immense cadre blanc, d'un horizon de neige, d'une neige vierge égayée de soleil.

Au loin, assis dans l'herbe, l'idiot, l'errant,
5 que tout à l'heure avait interrogé Deberle, avalait gloutonnement une miche de pain dur et comme rivé à ce spectacle, contemplait lui aussi, ces belles choses.

Et ils causaient, les officiers. On leur avait
10 servi des truites pêchées sur l'heure dans un coin de montagne, et l'air des Alpes aiguissait l'appétit de ces hommes jeunes, vigoureux, entraînés par la saine et rude vie de grimpeurs de sommets. Ils riaient, buvant à leur rencon-
15 tre fortuite, heureux de cette fraternité d'une heure en plein ciel, presque dans la nuée.

Ils échangeaient leurs noms, leurs impressions, leurs souvenirs. L'Italien était Romain, Romain de Rome, fils d'un ancien combattant
20 de 1849, Salvoni, réfugié en France pendant des années. Il avait, étant enfant, vécu un

moment à Paris, et ce Paris lui était resté comme une vision merveilleuse, depuis ces lointaines impressions d'autrefois. Les lieutenants étaient l'un Piémontais, l'autre, Napolitain. Le premier, Verga, avait eu son père 5 tué à côté des zouaves du colonel Cler, à Magenta. Et c'était à Magenta aussi qu'un des lieutenants du capitaine Deberle avait perdu un frère aîné. La même ambulance — qui sait ? — les avait recueillis peut-être. 10

Deberle, lui, était né à Bayonne, comme beaucoup de ces hommes qu'il commandait, paysans pyrénéens, enfants du pays basque, trempés pour la vie de montagne comme les Piémontais du capitaine Salvoni. Toute la famille de ces 15 Deberle avait porté l'épaulette. C'était une race de soldats. L'aïeul, le père, les oncles, avaient fait, le fusil sur l'épaule ou le sabre au flanc, les campagnes de la République et de l'Empire, les guerres d'Afrique et de Crimée, 20 celles de France aussi. Il y avait plus d'une croix, au ruban jadis rouge, à présent défraîchi,

suspendue dans la petite maison de Bayonne où la mère, veuve et seule, priait maintenant pour son fils. Croix d'honneur, brevets de bravoure, ce mot « l'honneur » résumait l'histoire de cette famille de preux ; preux bourgeois et pauvres, ayant payé de leur personne un peu partout sur les champs de bataille du siècle de sang ; quelques-uns ayant, au cimetière de Bayonne, une pierre grise avec leur nom hon-
10 nête suivi de quelque humble titre durement gagné, les autres n'ayant pas même de tombe, ayant laissé leurs os dans un coin de ce vaste *pudridero* qui est la terre d'Europe.

Comme ses ascendants, Louis Deberle avait
15 revêtu l'uniforme. Il aimait le danger et la gloire. Romanesque à sa façon, c'était dans un vague appétit de sacrifice, dans un instinctif amour du péril bravé, une affection passionnée pour son métier, qu'il plaçait son roman, le
20 roman de sa jeunesse. Et sa grande folie d'amour, c'était cette patrie dont il épousait la fortune. Vainement Mme Deberle avait

essayé de le détourner d'une vocation en quelque sorte atavique. Elle aurait bien voulu, la mère, avoir toujours ce beau et fier garçon auprès d'elle dans la petite maison silencieuse d'où elle regardait couler l'Adour; elle l'eût 5 souhaité ingénieur, marié avec quelque jolie Basquaise et peuplant le logis quasi désert de petites têtes et de rires. Mais non, la renommée, le danger, la vie dure mais inflexiblement ordonnée, droite comme le devoir, la vie du 10 soldat, et l'aventure, et la fatigue, et le labeur, et les balles, voilà ce qu'il rêvait, lui, se livrant tout à cette existence de sacrifice, tandis que la mère vieillissait, vieillissait, là-bas, dans le logis de Bayonne.

15

En sortant de Saint-Cyr, Deberle avait fait campagne au Tonkin, tout jeune, et, la paix signée, revenant en France pour y soigner une blessure, il demandait à passer dans les compagnies alpines, incapable de s'en tenir à la vie 20 de garnison dans une ville de province. Il y avait des années maintenant qu'il évoluait dans ces

montagnes, comme une sorte de sentinelle avancée surveillant l'horizon. Capitaine à trente-trois ans, la croix sur l'uniforme, très aimé, tenant dans sa main sa petite troupe, qui, sur un mot de lui, eût tenté l'impossible, passé de la neige dans le feu, — il ne souhaitait rien que des périls plus durs et des devoirs plus grands. Cette existence lui plaisait en pleine nature, comme si tout se trouvait supprimé

10 autour de lui de ce qui n'était pas l'absolu ; — une vie de penseur actif, quasi solitaire ou de moine mobilisé, sur les sommets, dans l'air libre qui élargit, lave à la fois les poumons et la pensée, l'air qui purifie, avec des impres-

15 sions intenses et exquisés de soirs silencieux, de nuits dans les étoiles, de réveils dans les lumières roses, des lueurs de féeries, et des hivernages aussi dans les huttes, de longues heures de nuit avec quelque livre aimé, des

20 escalades de pics, des marches tracées dans la neige qui craque, des glissades dramatiques, des bourrasques blanches, une vie où tout

l'effort humain est utilisé, toute la vigueur dépensée, et qui ne lui laissait ni regrets de bonheurs plus paisibles ni amertume de joies sacrifiées...

Il n'avait qu'un ennui : ne pouvoir, par quel- 5
que action d'éclat, ajouter à cette glorieuse monotonie de jours utiles le prestige d'un acte vraiment héroïque et personnel. Actif, nerveux, résolu, de toutes les vertus qu'il lui fallait pratiquer, celle qui lui pesait le plus c'était la 10
patience. Bah ! tout arrive ! Il y aurait bien, un jour ou l'autre, quelque belle folie dans le monde. En attendant, il vivait de la vie alpestre, se reposant parfois des fatigues du soldat en allant embrasser la mère ou revoir les gars 15
d'Ustaritz jouer à la paume, puis revenant vite au devoir, à l'entraînement de l'existence militaire, à ses soldats, à la frontière.

Les manœuvres, cette fois, l'avaient conduit en avant du col Saint-Martin, où il devait 20
retrouver et replacer la borne abattue on ne savait par qui, — quelques faiseurs de contre-

bande ou quelques rôdeurs italiens. Et à l'heure de la halte, Deberle, trompé par l'espèce d'enclave du territoire italien en avant de la Riniera et de Ciriégia, s'étant heurté ainsi aux
5 soldats du roi Umberto, trouvait galant de saluer, le verre à la main, ces amis d'hier, adversaires de demain peut-être, ces sentinelles d'Italie, vivant, à quelques pas des Alpains de France, de la même vie active, intense et mâle...

10 Et ç'avait été, pendant ce déjeuner inattendu, un feu roulant de gaieté, un bavardage de cordialité et de jeunesse. On se parlait, d'un bout de table à l'autre, d'une patrie à l'autre patrie, de tout ce qui était l'existence commune aux
15 troupiers des deux nations: les exercices de nuit, les étapes forcées, les escalades, les fatigues, la qualité de la chaussure, question vitale pour le soldat, — et ce qu'il fallait éviter : les
marches trop rapides, les repas trop lourds,
20 l'eau trop froide.

Galamment, comme des tireurs vantant leurs

fleurets avant l'assaut d'armes, Italiens et Français parlaient de leurs hommes, les braves gens dévoués, qui mettaient leur amour-propre à faire bonne figure militaire en ces solitudes où seuls les voyaient les yeux de leurs officiers. 5

— Ils risqueraient leur peau pour le plaisir d'arriver bons premiers !

— Des bersagliers, disait le capitaine Salvoni, ont accompagné la voiture du Roi au pas de course de Turin jusqu'aux Alpes : mes chasseurs 10 en feraient autant !

— Il y a des acrobates au Cirque qui reculeraient devant la gymnastique de nos Alpins ! répondait Deberle. Et quand ils aperçoivent la plume de coq et le chapeau pointu de vos 15 fantassins, je ne connais pas de coup de fouet pareil pour chasser la fatigue et dégoûter les jarrets !

— L'émulation, ah ! l'émulation et l'amour-propre, c'est le levain de l'héroïsme : il n'y a 20 que cela pour les armées !

— Et pour les hommes !

— Messieurs, dit alors le capitaine Deberle en se levant le verre à la main, je bois à vos soldats, nos voisins, et à vous, messieurs, que je n'ose appeler nos hôtes, puisque vous déjeunez
5 en terre italienne. Mais voilà, du moins, une rencontre qui ne causera aucun ennui à nos ministres respectifs. A votre santé !

Les verres s'entrechoquèrent au bout des mains tendues, par-dessus la table et la fron-
10 tière, et le capitaine Salvoni ayant fait signe à un sergent qui apportait une bouteille :

— Permettez-moi de vous offrir un peu d'Asti spumante ! Il ne vaut pas le champagne, mais le pas de nos mulets ne l'a pas trop abîmé
15 peut-être !

Et, comme le bouchon du vin d'Asti sautait en l'air, dans ce silence mystérieux et comme infini des choses où les voix d'hommes retentissaient plus claires, en quelque sorte écoutées
20 et répercutées par la solitude, les officiers se levèrent, presque graves cette fois, cessant de causer et de rire :

— A nos camarades les Alpins de France !
dit lentement le capitaine Salvoni.

— A nos camarades d'Italie ! répondit De-
berle, la voix profonde, un peu émue.

Encore une fois les verres se rencontrèrent ; 5
mais leur choc, après ce toast qui montait,
quasi religieux, dans la paix de ce coin de mon-
tagne, devant ces soldats accroupis sur l'herbe
verte, fut plus lent, plus sourd, comme si quel-
que pensée sévère et triste succédait brusque- 10
ment à ce repas improvisé dans l'insouciance
d'une rencontre et d'une camaraderie de ha-
sard.

Puis les officiers se rassirent, et les Alpins,
qui faisaient la soupe, remarquèrent que les 15
chefs, là-bas, parlaient moins et ne riaient plus.

Cependant au café les propos reprirent, et les
heures passèrent dans cette fraternité d'aven-
ture, dans ce bavardage d'une longue halte ; et,
presque vers le soir, on se sépara en échan- 20
geant des poignées de mains d'abord, puis,
comme si tout redevenait officiel brusquement,

des saluts militaires. Alors les Italiens se retirèrent, descendant lestement le versant qu'ils avaient gravi le matin. Deberle les suivait des yeux, debout sur la crête ; il écoutait les bruits
5 de voix, les cliquettements des armes. Les Italiens disparaissaient, reparaissaient au flanc de la montagne, suivant les lacets de la route, et se faisaient de plus en plus petits, là-bas, dans les fonds.

10 Quand il se retourna, les ayant perdus de vue, Deberle aperçut les tentes dressées de sa troupe, des feux allumés déjà sur l'Alpe verte, et dans la paix du soir, au-dessus du bivouac, les étoiles, les premières étoiles. Plus de bruit :
15 çà et là quelques voix à l'accent gascon, provençal, limousin. Une chanson de campagnard, un refrain de café-concert. Des bruits de cuillers dans la gamelle, une sensation de repos, de bien-être et de vie.

20 Le capitaine était las ; il s'achemina vers sa tente, et, comme il faisait quelques pas, il remarqua à terre, accroupi et portant avidement

à ses lèvres une bouteille, le pauvre idiot, qui passait sa langue rude sur le flacon d'Asti spumante pour y trouver une dernière gouttelette de vin. Lantosque avait aussi ramassé les débris tombés de la table des officiers, et, comme 5 un chien emportant des os, il se faisait une provision de ces reliefs du repas.

— Ce n'est pas lui, pensa Deberle qui songe à *demain* ! Il est peut-être plus heureux.

Et dans le grand silence, entre deux couplets 10 de chansons que fredonnait un de ses soldats, il dit tout haut, en regardant une dernière fois, du côté de l'Italie, dans la brume :

— *Chi lo sà ?*



II

LE lendemain, au petit jour, la troupe
était debout, réveillée par le cor
des Alpes. Deberle interrogea le
ciel, comme un marin à bord déchiffre l'ho-
5 rizon. Un brouillard léger cachait les Alpes,
et le versant italien semblait noyé dans une
sorte de fine buée pluvieuse.

Deberle regarda les sapins. Leur vert parais-
sait plus sombre dans l'atmosphère humide ;
10 mais les branches ne s'abaissaient pas trop et
les ramilles s'étaient déjà comme si elles eus-
sent deviné le beau soleil, derrière la brume.

Le capitaine avait, là-haut, pour baromètres sans erreurs les sapins, dont les montagnards étudient les mouvements et la couleur.

Il murmura : — Bah ! le proverbe est bon :

Petite pluie du fin matin

5

N'arrête pas le pèlerin !

Les soldats sortaient des tentes, s'étiraient, se lavaient au creux d'une source ; puis ils s'aidaient les uns les autres à enrouler sur leur uniforme la large ceinture de laine, — celui qui 10 la serrait à son ventre tournant sur lui-même, tandis que le camarade la tendait, tirant ferme, la tenant par le bout. D'autres donnaient le fourrage aux mulets. Le compagnon et le serviteur de l'Alpin, ce mulet porteur de vivres ! 15 Grim pant d'un pied sûr, côtoyant le bord des précipices comme avec un appétit de vertige, hissant sur son dos, jusqu'aux sommets, les petits canons de montagne ou les provisions.

Et l'on se mit en marche, avec l'alacrité 20 joyeuse de braves gens dispos, dans l'air frais

du matin, l'air balsamique de l'Alpe parfumée de menthes, l'air de là-haut, où les microbes n'ont pas d'aliments pour vivre. Le pas était allègre, malgré le chargement lourd des soldats
5 portant sac et couverture, gamelle, toile et piquets de tente. Les quarts de fer-blanc sonnaient gaiement sur le sabre-baïonnette. On allait droit devant soi, longeant la frontière, Deberle étant chargé d'en relever et rectifier
10 les lignes.

Le capitaine, béret au front, le manteau autour du corps, les jambes serrées, comme ses hommes, dans des molletières de drap, causait avec ses officiers tout en regardant les soldats
15 avancer, redressés sous le sac, avec une sorte de parade d'amour-propre, comme des saint-cyriens au défilé du bataillon, à la revue. On arriva ainsi devant un creux profond, une crevasse au bas de laquelle, sautant sur d'énormes
20 blocs, coulait, affluent de la Vésubie, un torrent très clair, teinté de bleu avec des ourlés d'écume. Un gros sapin, couché au-dessus, servait

de pont unique et la compagnie devait passer sur le tronc d'arbre ainsi renversé, tout entière. Les mulets côtoieraient la montagne, contourneraient le défilé. Mais les chasseurs, c'était leur lot quotidien, cette gymnastique au-dessus de l'abîme. 5

— Allons, vite ! dit un petit Basque, Orthegaray, que Deberle aimait beaucoup, car il était d'Ustaritz, où son capitaine l'avait vu bien souvent jouer à la paume, au *jai alai*, sur le grand 10 mur blanc, près de l'église.

Orthegaray se lança le premier sur le sapin, piquant dans le tronc la pointe du bâton ferré et la main gauche étendue faisant balancier. Le torrent écumait, bruissait au-dessous, dans le 15 trou vertigineux. En quelques pas, le petit Basque était de l'autre côté de la crevasse.

Deberle, au bord du précipice, surveillait le passage, ne laissant aller les chasseurs qu'un à un, en voulant trois au plus à la fois, sur le 20 tronc d'arbre, calculant le poids des hommes, prévoyant, comme un père inquiet, la chute

possible. Le passage franchi et les Alpins marchant à la file indienne le long du mont, on se trouva bientôt sur un sommet d'où s'apercevait, comme sur un plan en relief, la frontière du
5 pays étranger, les dentelures et les arêtes du versant italien. Assez rapproché, dénoncé par un liseré qui était la trace d'une batterie, un fortin était là, très haut, dominant la frontière française, vrai nid d'aigle fortifié, dissimulé en
10 partie, mais qu'on pouvait cependant deviner à l'œil nu.

— C'est le fort Margherita, dit le lieutenant Bergier. Il est nouveau. La carte n'en fait pas mention.

15 Et comme il le montrait, en étendant le bras, au capitaine, on eût dit que les Italiens du fort, pour saluer ou pour braver ces Alpins français apparus là brusquement, dans le clair matin, attendaient le geste, épiaient un signal. Ils ar-
20 borèrent en effet rapidement, le hissant au mât, un large drapeau vert, blanc et rouge, avec les armes de Savoie et la couronne royale d'Italie

sur la couleur blanche ; et, tandis que l'étendard se déployait dans la lumière ils l'appuyèrent fièrement d'un coup de canon, comme pour dire :

— Présent !

5

La fumée monta doucement dans le bleu pur, d'une tendresse corrégienne.

— Allons, ils sont polis ! Ils nous souhaitent le bonjour ! dit un soldat.

— Ou ils nous blaguent, répondit un autre. 10

Le drapeau italien, sur la cime, dominait, en effet, la petite troupe française, et, bien au-dessus de la compagnie du capitaine Deberle, il flottait, comme un défi, sur le fort inaccessible. Ce n'était rien, cette apparition du drapeau 15 italien sur la frontière, et, après tout, comme disait l'autre, ce pouvait être une manifestation de politesse. Sans doute le capitaine Salvoni envoyait un salut à ses hôtes de la veille. N'importe, ces couleurs italiennes se montrant là, 20 tout à coup, si haut, cela taquinait un peu les Alpins, dont l'amour-propre est comme tenu en

haleine, surexcité par la sensation de ce voisinage continu, immédiat : l'étranger.

C'était leur drapeau, après tout, à ces gens, et ils avaient bien le droit de le hisser, de le
5 faire clapoter dans le vent, de s'en parer ; mais, tout de même, il avait l'air de se moquer un peu de la troupe en marche, le tricolore aux armes du roi Humbert ! Il était là comme un :
" Vous n'irez pas plus loin ! " — Il semblait
10 dire, ou plutôt il disait vraiment, si haut dans son air : " Là où je suis on ne vient pas ! "

Parfois, les autres jours, lorsque d'une frontière à l'autre les clairons ou les canons des deux nations s'entendaient, c'était un duel de
15 poudre et de fanfares. Les cuivres, des deux côtés des Alpes, sonnaient allègrement leurs marches nationales. Rivalité de toutes les heures, affirmées tantôt par de chevaleresques saluts, tantôt par des airs de bravade dissimu-
20 lant la haine. Mais aujourd'hui, là, devant ces couleurs, les Alpins de France eussent été heureux de répondre par quelque manifestation où

leur vanité de soldats, de grimpeurs de pics, eût été caressée par quelque improbable escalade, quelque folie vaillante, répliquant ainsi à cet étendard hissé en plein ciel.

— Ils nous embêtent avec leur drapeau ! 5

C'était le mot de la compagnie, et Deberle sentait, ses officiers aussi devinaient la mauvaise humeur de leurs Alpins, condamnés à manœuvrer pendant des jours entiers avec ce drapeau les regardant et les narguant de l'autre 10 côté de la frontière.

Lui-même comprenait si bien cet étrange sentiment d'amour-propre hypertrophié, qu'il disait au lieutenant Bergier :

— C'est absurde, mais ça m'agace ! 15

— Je suis de votre avis ! répondait Bergier. Nous n'avons plus l'air d'être chez nous : le capitaine Salvoni nous surveille !

En marche, Deberle entendait malgré lui, percevait, devinait les paroles gouailleuses des 20 soldats. Ils s'énervaient à la pensée de se voir dominés par le drapeau d'Italie. Ils se deman-

daient ce qu'on pourrait bien faire pour "répondre". Parbleu ! en déployer un autre, mais plus haut ! Oui, plus haut qu'eux ! le plus haut possible ! Ils ne riraient plus alors, "ceux de
5 l'autre côté." Ils verraient que les Alpains de France n'ont pas froid aux yeux, qu'ils ont du toupet et du jarret. Ah ! si l'on pouvait !...

Pour ces braves gens exilés là-haut à des altitudes improbables, c'était décidément une
10 obsession, ce drapeau qui suivait, inspectait, espionnait leurs manœuvres. Et l'impression de Deberle, énervé, devenait plus aiguë aussi. Ce drapeau italien, ce tricolore qui se détachait orgueilleusement, joyeux, eût-on dit, sur le
15 banc des glaciers, hissé là pour rappeler à toute heure la présence de l'adversaire aux soldats de France, l'hypnotisait. Il eût voulu l'arracher, le conquérir, le rapporter. Quelle folie ! Mais, du moins,—la pensée du chef cor-
20 respondait à celle des soldats,—pouvait-on opposer drapeau à drapeau, affirmer par un emblème identique la présence sur ces pics des

Alpins français ? C'était une idée ! Et Deberle en parla tout haut à ses hommes pendant une halte, à l'heure du café. Qu'est-ce qu'ils diraient, les Alpins, si on montrait aux Italiens les trois couleurs de France ? Oui, si on les montrait dominant les couleurs du roi Humbert, flottant comme en plein ciel—là, sur la cime de la Valetta ? 5

Et le capitaine désignait, au loin, la montagne blanche où il rêvait (victoire pacifique) d'arborer quelque lambeau d'étoffe comme réponse à l'étranger ! 10

— Un drapeau ! sur le pic ! Là-bas ! Crâne idée, capitaine !

Les Alpins, accroupis, s'étaient levés joyeux et regardaient le pic qu'avait désigné Deberle. Il dominait tout le pays. C'était le géant de ce coin des Alpes. Le fort italien paraissait, — disait Orthegaray riant, — en *sous-sol* à côté de lui. Ah ! oui, par exemple, ce serait superbe, et brave, et bien français, un drapeau tricolore planté là ! 20

— Fameux, ça, capitaine !

— Il a des trouvailles à lui, le capitaine Deberle !

— Un fier homme !

5 — Et capable d'aller planter le drapeau lui-même !

— Oh ! un drapeau là, oui, ils rageraient, les *macaronis* !

— Le fort Margherita n'est qu'à 2,100 mètres,
10 un peu moins que le mont Piagu... : la Valetta en a 2,512 !

Le pic se dressait incandescent, insolemment blanc, dans le bleu du ciel, et c'eût été une héroïque et folle réplique aux Alpains, de voir apparaître tout à coup, dans la claire lumière de
15 là-haut, les trois couleurs françaises, le drapeau de la patrie. Mais il était bien loin, le pic, et il fallait des heures pour atteindre le sommet, qu'avec le mensonge de la perspective il semblait qu'on pût gravir en un quart d'heure.
20

— Et puis on n'avait pas de drapeau !

— Oh ! dit Orthegaray, le petit Basque, si on

voulait : d'en faire un, ça ne serait pas difficile

— Et comment t'y prendrais-tu ? demanda Deberle.

— Me faites-vous crédit de dix minutes, mon capitaine ?

5

Deberle s'était mis à rire, répondant par un geste qui signifiait *certainement*, et Orthegaray s'éloigna, rejoignant ses camarades, avec qui le capitaine le vit, un moment, causer avec animation, groupe d'hommes s'éloignant ensuite et 10 disparaissant derrière les sapins.

Au loin, le tricolore italien flottait toujours dans la clarté, fièrement, avec des coups de canon intermittents qui l'appuyaient pour le saluer, pour bien affirmer sa présence orgueil- 15 leuse, là, devant ces Français. Moins d'un quart d'heure après, le capitaine voyait revenir Orthegaray et ses camarades portant au bout d'une haute branche de sapin fraîchement coupée un drapeau tricolore aux couleurs de France, im- 20 provisé et cousu par les soldats : le rouge fait d'un lambeau de flanelle garance, le blanc d'une

large serviette de la cantine, et le bleu d'une des ceintures de laine des Alpains.

--- Voilà, mon capitaine, dit Orthegaray, en plantant dans l'herbe verte le tronc taillé en
5 pointe, frais et comme saignant, du sapin.

Le drapeau flottait, claquait au vent, gai, clapotant comme une bannière de fête.

Et Deberle le regardait avec une sorte de joie orgueilleuse. Ils ne l'apercevaient pas, du
10 point où il était, les Italiens ; mais comme *ils* le verraient s'il apparaissait là-haut, tout à coup, sur le pic de neige !

— Est-ce solide au moins ? demanda le capitaine.

15 — Si c'est solide ! fit le Basque. Cousu par le cordonnier. Aussi solide qu'une paire de souliers !

— Eh bien ! s'écria Deberle en élevant la voix, qui de nous le plantera sur la cime de la
20 Valetta, mes enfants ?

Toutes les voix, ces voix mâles, gutturales, répondirent : Moi ! moi ! joyeusement, comme

s'il se fût agi d'une partie de plaisir. Mais Orthegaray, après avoir laissé dire, ajouta :

— Il me semble, mon capitaine, que ça devrait être celui qui a eu l'idée de la chose !

— Certainement, fit Deberle : c'est trop juste, 5
mon garçon !

Les yeux allumés, aussi résolu que s'il fût allé au feu, le petit Basque jeta en l'air son béret, qu'il rattrapa et fit tournoyer joyeusement, puis empoigna la branche de sapin d'une 10
main robuste, et, le drapeau improvisé au-dessus de sa tête, il l'agita dans le vent en disant :

— Merci, capitaine !

— *Harri*, Orthegaray ! répondit Deberle en jetant au soldat le cri basque. 15

Et, les camarades lui souhaitant bonne chance, Orthegaray partit, redressant sa petite taille, emportant les couleurs qu'il serrait contre lui, fièrement.

— Les braves gens ! songeait leur chef. 20

Ils montraient là, dans cette sorte de riposte

à la bravade italienne, le même élan, la même ardeur joyeuse qu'ils eussent mis à entrer en bataille si le clairon eût sonné la charge. Dans cette espèce de duel enfantin où seul était en
5 jeu l'amour-propre de deux troupes côtoyant le même précipice à travers la frontière ils déployaient le même zèle, les mêmes vertus de patriotique émulation qu'un jour de combat. Ils bondissaient sous les défis comme ils
10 l'eussent fait sous les balles. Drapeau contre drapeau, et le sentiment de la lutte était aussi surexcité que dans un corps-à-corps en pleine mêlée.

Deberle ne pouvait s'empêcher de constater
15 devant ses lieutenants cet esprit de vanité en quelque sorte chevaleresque. Et les officiers maintenant s'enflétraient à l'idée de voir bientôt à cette altitude flotter comme une réponse palpable, vivante presque, le tricolore des
20 Alpains de France.

Il fallait du temps pour qu'Orthegaray atteignît le sommet. De temps à autre Deberle re-

gardait, du côté de l'Italie, les couleurs de Savoie, puis, la lorgnette à la main, interrogeait les pentes du pic. Rien ; on ne distinguait rien au flanc du mont, dans la neige que devait maintenant le soleil. Le capitaine, les lieutenants échangeaient à de courts intervalles des propos brefs, un peu nerveux. Loin d'eux, assis ou debout, les regards tournés vers la Valetta, les Alpins guettaient l'apparition du camarade, trouvant, eux aussi, qu'elle tardait bien. 5 10

— Il y a peut-être un accident, disait Deberle en tirant sa montre.

— Cette hampe de sapin, c'est lourd !

— Et un coup de vent dans le drapeau peut jeter l'homme à bas ! 15

— Oh ! ne craignez rien : il aura roulé les étoffes autour du tronc d'arbre !

— Puis il a le talon basque, ajoutait le capitaine, pour se rassurer et rassurer les officiers.

Tout à coup un grand cri de joie sortit de ces poitrines jeunes, et les soldats, ceux qui étaient assis, se levant brusquement, d'instinct bat- 20

tirent des mains. Là-bas, au versant du pic, grim pant comme sur une arête penchée, un point mouvant, une sorte de fourmi noire se montrait sur la blancheur crue de la neige. Un
5 homme était là-bas ; oui, ce petit point aperçu, deviné par les soldats, c'était un homme qui lentement, péniblement, gravissait la pente. Deberle et les lieutenants fixaient sur lui leurs lorgnettes. Orthegaray s'appuyait, en la fichant
10 dans la neige, sur la hampe du drapeau comme sur un alpenstock. Il avait passé son bâton ferré en travers de son épaule, et son point d'appui, c'était le tronc même, le tronc de sapin autour duquel en effet, pour se garantir contre
15 le vent, il avait enroulé et ficelé sans doute les trois couleurs.

Deberle eut un soupir de soulagement, et, la jumelle aux yeux, il regardait la petite fourmi monter, monter, portant cette espèce de fétu
20 qui était le drapeau. De temps à autre le capitaine interrogeait l'horizon. Oui, le soleil baissait ; mais avant le soir Orthegaray aurait

atteint le sommet du pic, et le drapeau déployé répondrait par ses clapotements à l'aubade de la batterie italienne.

Là-bas Orthegaray devait évidemment grimper avec la précision mathématique, la lenteur sûre et voulue des montagnards. Cependant il semblait au capitaine que le soldat ne bougeait pas. L'homme paraissait maintenant s'être assis, accablé peut-être. Puis, au bout d'un moment, Deberle se rendait compte qu'Orthegaray avait repris sa marche et gagné du terrain. 5 10

Les canons italiens redoublaient leur tir, comme si les officiers commandant les artilleurs eussent, de leur côté, aperçu le champion de France et voulu le narguer par des salves nouvelles. 15

Il s'était fait sur le plateau de l'Alpe un grand silence instinctif, solennel, presque religieux. Les soldats, eux aussi, regardaient l'horizon, voyant tomber le soir, l'ombre monter des fonds devenus plus confus, et se demandant 20

anxieusement si le camarade, là-bas, arriverait avant le crépuscule.

— Il en a pour un moment encore !

— Les derniers pas, voilà le difficile !

8 — Atteindre le sommet, c'est dur !

— Bah ! il a bon pied, bon œil, Orthegaray !

Deberle suivait toujours du regard le soldat, qui avançait, montait, évidemment lassé, rompu de fatigue, mais continuant l'ascension avec une
10 énergie devinée même à cette distance. Et cet effort humain, perçu de la sorte à travers l'espace, donnait à l'officier un sentiment d'orgueil, d'affection émue pour ces soldats qu'un appétit de sacrifice et de gloire éperonnait ainsi. De
15 quoi ne seraient-ils point capables, les braves garçons, aux jours des épreuves sérieuses ? Et que pesaient toutes les déclamations des apôtres du sans-patriotisme lorsque, pour un chiffon et par bravade, ces soldats étaient prêts
20 à risquer leurs os !

— Décidément, soif de bonheur ou soif de renommée, l'homme en ce monde a soif

du rêve ! Et c'est un beau rêve, la gloire !

Le capitaine sentit comme une cloche son cœur battre lorsque tout à coup, là-bas, la fourmi humaine s'arrêta, arrivée au sommet, plantant le tronc de sapin dans la neige vierge. Les lieutenants, la lorgnette à la main, les Alps, les yeux rivés sur ce point, dans l'infini de l'horizon, retenaient leur respiration, attendant le dénouement, devinant que de l'autre côté de la frontière, sur le versant italien, d'autres lorgnettes étaient braquées sur cet homme là-bas, grêle comme un insecte, et grand, sublime par l'idée qu'il incarnait, l'emblème qu'il portait.

Tout à coup, sur ce sommet du mont perdu, on vit Orthegaray se profiler d'une façon très perceptible sur l'horizon, que le couchant rendait tout rose. Au bout de la hampe du sapin, les couleurs se détachèrent, les trois couleurs de France, et, comme une clarté d'apothéose, dans le soleil, dans ce qui restait de lumière au-dessus des fonds vaporeux, des monts bleuissants, le tricolore apparut, le gai tricolore

français, dont le rouge vif et le blanc très clair, clapotaient au vent, tandis que le petit Orthegaray agitait son béret en poussant sans nul doute un cri que ses camarades devinèrent et
5 qui sortit en même temps, d'instinct, de toutes les poitrines :

-- Vive la France !

-- Et vive Orthegaray ! dit un caporal, Basque comme le grimpeur.

10 Deberle ne voyait plus rien dans sa lorgnette en vain fixée sur le chasseur alpin. Les larmes de ses yeux en mouillaient maintenant les verres.

— Ça fait plaisir de commander à des gens
15 comme ça, dit-il à ses officiers, en essuyant la jumelle.

Des lazzis partaient des rangs de ses chasseurs, des lazzis et des bravos. Ils battaient des mains en regardant le fortin, du côté de l'Italie.
20 Des artilleurs du roi Humbert ne tiraient plus, au fort Margherita.

— Ça les embête ! dit le caporal.

D'autres remarquaient que le bleu des montagnes, là-bas, avec le fond du ciel pâle et le rose du soleil couchant qui rougeoyait maintenant, formaient à l'horizon une sorte d'immense draperie tricolore où le petit drapeau d'Orthegaray mettait la marque française ; et il semblait en effet qu'un ciel d'apothéose enveloppait les lambeaux d'étoffe que l'Alpin venait de planter sur le mont perdu. Tout ce qui restait au loin de clarté semblait se concentrer sur ce sommet étincelant et blanc, sur cet étendard qui flottait au vent du soir ; et, comme un salut aux couleurs, le soleil envoyait au drapeau de France un dernier baiser de lumière.

Orthegaray resta pendant un temps assez long sur le sommet ; puis, les vapeurs d'en bas gagnant peu à peu les hauteurs, comme une marée de buée bleue qui eût monté, on le vit, après avoir touché la hampe de sapin pour la consolider, reprendre le chemin de descente et dans les vapeurs d'un bleu assombri. Lui parti, le drapeau flottait toujours, lumineux, orgueil-

leux comme un défi. Il semblait, le soleil couché, qu'on l'apercevait encore.

— Et maintenant, dit Deberle à ses soldats, si haut que nous montions pour les manœuvres, nous aurons toujours au-dessus de nos têtes ce sourire de la patrie !

Ils comprenaient bien ces mots, les soldats. L'Alpin est un poète en action, comme le marin ; poète naïf et sublime, en qui la poésie entre par les pores, et qui rêve aussi devant l'infini.

Les étoiles maintenant s'allumaient comme la veille, sur l'Alpe où la petite troupe allait sommeiller. Mais Deberle attendait Orthegaray. Il lui tardait de serrer la main du brave garçon. Le chasseur ne revint que tard dans la nuit, harassé. On le mena au capitaine.

— Mon brave Orthegaray ! fit Deberle en lui tendant la main.

— Ah ! dit le petit Basque, ç'a été dur ; mais ça y est.

— Pas d'accident ?

— Une bêtise. J'aiglissé sur un névé en montant, ce diable de tronc de sapin n'étant pas commode. Et je me voyais déjà tout en bas. Mon bâton, en travers de moi, s'est heureusement accroché à des branchages. Ça n'est rien. 5
Des écorchures !

— Seulement ?

— Et un peu de douleur à l'épaule. Pas la peine d'en parler. Le drapeau est là-haut, c'est le principal ! 10

Le capitaine avait tendu sa gourde au soldat, lui demandant s'il avait faim.

— Non. Envie de reposer, voilà tout !

— Et demain, dit Deberle, vous prendrez le café avec les camarades, et l'arroserez à la 15 santé de la France ! C'est le capitaine qui invite, et je régale la compagnie, en ton nom, Orthegaray !

— Merci, mon capitaine ! De cette façon-là, ils ne se ficheront plus de nous avec leur 20 chiffon, là-bas, les marmottes !

— Va dormir, fit le capitaine. Tu dois être éreinté !

— Assez, oui. Mais, parole ! mon capitaine, vous me diriez encore : “ *Harri !* ” eh bien !
5 vrai, vrai de vrai, je crois que je recommence-rais. Seulement irais-je jusqu’au bout ? voilà. Pas commode, le sacré pic ! Bonsoir, capitaine ! Et s’il y a encore des monts perdus à couronner, je vous en prie, en qualité de pays, mon capi-
10 taine, donnez-moi la préférence !



DEUXIÈME PARTIE.

I



L flottait maintenant, le drapeau français, il flottait en face du drapeau d'Italie, dans le ciel, au-dessus des monts ; il semblait protéger, guider 5 dans leurs manœuvres les Alpins envoyés là-haut, le long de cette frontière tracée sur les rochers, plus haut que les nuages. Il flottait gaïement, on le voyait de partout. Il 10 commandait la vallée profonde, les vallons de la Mollière, de Salles, de la Madone, qui sépa-

raient les deux versants. Il étendait ses plis au-dessus du versant italien. Il semblait l'étendard même du pays, de tout le pays, — à des distances infinies. Et les Alpains du capitaine Deberle en étaient fiers, fiers comme d'un pavillon
5 hissé au grand mât de quelque navire immense. Il la dominait, cette mer de montagnes et de neige. Il semblait qu'Orthegaray, avec sa gymnastique, eût assuré à la petite troupe, mieux
10 que cela, à la France même une sorte de suprématie imprévue. Cette constatation, héroïquement puérile, remplissait d'orgueil les chasseurs alpins, amusés, ou plutôt sérieusement heureux de cette petite victoire enfantine. Un
15 moment découragés, agacés, on leur avait rendu l'allégresse ardente, la joie d'avancer, d'aller, de grimper, de vivre... La songerie du capitaine Deberle lui faisait dire qu'on mène les hommes comme les petits, avec des jouets.
20 Mais il donnait de la confiance et de la joie, et, avec cette force morale, de véritables forces matérielles aux soldats en marche, ce joujou

planté dans la neige, et dont, le lendemain du jour où Orthegaray l'avait érigé là, on avait fêté l'apparition en buvant le café et en choquant les quarts de fer-blanc à la santé des officiers.

C'était à présent comme une partie de plaisir, 5 les manœuvres, sous ce drapeau. En route, on le regardait. " Pas fatigué, lui ! " disait un soldat, dans le harasement d'une journée dure.

— C'est qu'il n'a pas tant de kilos sur le 10 dos !

— Il a plus que ça : il porte la France ! On riait, et gaiement on achevait l'étape. On le cherchait du regard au réveil. Toujours là ! Le cordonnier avait bien cousu les couleurs : le 15 vent des sommets n'y faisait rien. On le saluait à l'heure du sommeil. C'était le *grand chef*. Les troupiers dans leurs lazzis lui demandaient : Es-tu content ?

Les Alpains ne songeaient qu'à rencontrer des 20 pics plus élevés que la Valetta sur leur route, afin d'y planter encore un drapeau et de " faire

plus fort" qu'Orthegaray. Mais le malin avait choisi le plus haut sommet. Rien à faire!

— Il tient le record, Orthegaray! disait le Parisien.

5 Et ils se divertissaient "de la tête" qu'ils avaient dû avoir les Italiens, de l'autre côté lorsqu'ils avaient vu le drapeau français leur "faire la nique". Leur macaroni n'avait pas eu le temps de passer tout seul. C'est vexant tout de même d'avoir devant soi des gaillards qui vous plantent des étendards au-dessus de vos têtes comme pour vous dire: "Venez-y-donc! Tenez-y-haut, le tonnerre!"

Dans les haltes, au grand repos, le drapeau français, attaché au tronc de sapin était le continuel sujet des conversations de ces troupiers. Il revenait comme un refrain dans tous leurs propos. On en avait fait une chanson qu'on chantait sur l'air de *Sidi-Brahim*:

20

*Franc chasseur alpin, gai soldat,
La France est là qui te regarde:
A l'heure rouge du combat,
Tu sais ta place? A l'avant-garde!*

Et le mot éternel, le mot enfantin de ces grands collégiens héroïques, c'était :

— Ils doivent bisquer les Italiens ! Ils bisquent, ils bisquent !

Les soldats en eurent, du reste, la preuve évidente, un soir qu'à la grand'garde se présentait un Alpin italien qui demanda à parler au commandant français. Un beau garçon, bien découplé, petit, mais lesté et presque élégant, qui venait se rendre : un déserteur. La tentation est grande de ces désertions à la frontière. D'un pays à l'autre il semble que la liberté soit conquise en trois pas. La souffrance qui étirent l'homme ici, chez lui, dans son pays, va-t-elle le lâcher lorsqu'il aura revêtu un autre vêtement, respiré un autre air ? Il le croit. Et il jette ses armes, apporte sa vie. L'Alpin italien faisait ainsi. Il en avait assez du service en Italie. Servir ailleurs, avec les mêmes obligations, les mêmes devoirs rudes, eh bien ! c'était du nouveau. Une aventure. Il la tenait.

On l'amena devant Deberle. Les soldats

français examinaient le déserteur, détaillaient son costume, sur le chapeau la plaque de cuivre estampée aux armes royales, la plume d'aigle plantée dans une olive sur la cocarde, tricolore
5 aussi, le pantalon gris à passepoil rouge ; ils examinaient son armement, le fusil, genre Mannlicher à poudre balistite, et ils disaient tout bas (la chaussure, mère des ampoules, était la grande préoccupation de ces pauvres
10 gens en marche):

— Fameux, leurs brodequins !

— Ils sont bien chaussés !

Deberle examinait l'Italien qui se raidissait devant lui, très correct, saluant militairement.

15 — Vous savez le français ? — demanda le capitaine.

— Assez bien, oui, mon capitaine, — dit le soldat.

— D'où venez-vous ?

20 — Du col de Cériéga, mon capitaine.

— Et vous désertez !

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que je m'ennuie !

— Ah !... Vous n'avez pas d'autre raison ?

— Pas d'autre !

— Aucune punition encourue chez vous ? 5

— Aucune.

— Pas de condamnation ?

— Pas de condamnation.

— Vous servez depuis longtemps ?

— Depuis deux ans, mon capitaine ! 10

— Et vous désertez ? répétait Deberle.

— Oui, je déserte, dit le soldat fermement.

— Vous n'aimez donc pas votre pays, vous ?

— Si, je l'aime !

— Et vous le fuyez ! 15

— Oui !

— Comme cela, sans raison ?

— Je vous ai donné ma raison, capitaine. Je m'ennuie !

Deberle regardait l'Italien dans les yeux, 20
des yeux noirs, ardents, un peu fous.

— Oui, et je veux me battre. On se bat chez

vous. Il y a des coups à donner et à recevoir dans la légion étrangère, au Dahomey, au Soudan, je ne sais pas, moi. Se battre, c'est vivre. Être caserné, cantonné, c'est végéter. J'ai rendu
5 mes armes. Donnez-m'en d'autres !

— On vous enverra à Sospel, puis à Nice, puis au Tonkin probablement.

Les yeux de l'Italien s'allumèrent.

— Le Tonkin, j'y ai bien pensé. L'Asie ! Voir
10 l'Asie ! l'Afrique ! Voir du pays ! C'est mon rêve !

Deberle songeait à ces aventuriers qui ont soif de l'espace, courent et découvrent des mondes, ou à ces farouches qui, nés loups,
15 restent loups, héroïques dans le rang, redoutables en liberté, dans la vie courante. Il se demanda, un moment, si ce fauve échappé n'était pas un espion. Mais non, le déserteur ne songeait qu'à la liberté, à l'aventure.

20 “ Vous connaissez le pays ? — demanda Deberle.

— Du côté de l'Italie, oui. De ce côté-ci, non !

— Qui vous a guidé de ce côté ?

— Ce garçon, — fit l'Italien.

Et il montra, assez loin de là, un petit être rabougri qui se tenait à demi caché.

Alors, Deberle aperçut, derrière les soldats, 5
Lantosque, l'innocent rencontré sur l'Alpe, l'errant qui vivait là-haut, aux jours d'été et rentrait, niché dans quelque étable, aux mois d'hiver.

C'était l'idiot qui avait montré le chemin au 10
déserteur. Ce malheureux, fruste et rabougri, cet être qui ne savait rien de ce qu'était l'Italie ou de ce qu'était la France, avait amené aux Français l'Italien qui fuyait l'Italie. Le dégénéré ignorant de la patrie servait de guide au 15
soldat lassé et secouant le joug de cette patrie.

Deberle resta muet un moment, songeur.

Cet idiot était un Français ! Ce fuyard était un Italien ! Et ni le cerveau congestionné du révolté, ni le cerveau obtus du débile n'avaient 20
la conception de la mère-patrie, de ce qu'elle est, de ce que lui doivent ses fils.

— Votre nom ? demanda brusquement le capitaine pour échapper à une sorte de trouble irrité.

— Vincenzo Capuana.

5 — Vous êtes né ?

— A Gênes !

Deberle écrivait au crayon les réponses sur un calepin.

— Vous avez vos papiers ?

10 — En règle, mon capitaine. On pourra m'incorporer dans la légion étrangère quand on voudra.

— Ah ! ça ! mais, que diable, s'écria Deberle, vous me paraissez un soldat fieffé et pourquoi, encore un coup, désertre, passer d'un pays dans un autre ? Le régiment en Italie ou le régiment en France, c'est toujours le régiment !

15 — Oui, répondit Capuana, — mais c'est du nouveau !

20 Il avait dit : *du nouveau*, comme un affolé d'inconnu eût parlé de sa chimère, un amoureux de son rêve.

— Alors, quel que soit le drapeau, pourvu que vous alliez de l'avant, vous êtes satisfait ?

— Oui. Si le drapeau change, je ne change point, n'est-ce pas ? je suis toujours moi. Mon individu, c'est toujours Vincenzo Capuana. 5
L'Italie ne satisfait pas les appétits de curiosité, de nouveauté que je ressens. Je vais ailleurs.

— Vous aimez la France !

— Oui. Et je ne déteste pas l'Italie. Mais, je 10
vous l'ai dit, je m'y ennuie. J'étais peut-être trop heureux. Je veux des coups !

Et le soldat riait.

— Vous devez avoir faim ?

— Un peu, oui. 15

— Et ce pauvre garçon aussi, dit Deberle en montrant Lantosque. On va vous donner des vivres.

— Et je partirai pour Sospel quand ?

— Demain matin, avec le vaguemestre. On 20
vous conduira au premier poste de gendarmerie. Et bonne chance au Tonkin, ou au Sénégal !

— Merci, mon capitaine !

Deberle était troublé et de méchante humeur en voyant s'éloigner ce déserteur, conduit vers la soupe par des Alpins qui plaisaient gaïement avec lui. Ce sans-patrie lui causait une impression de malaise, comme eût pu le faire un cas de maladie lépreuse rencontré dans un musée anatomique. Il y en avait aussi en France, de ces esprits révoltés ou simplistes qui, dans l'immensité de la terre et la complexité des devoirs, ne voyaient rien que leur propre appétit, leur propre instinct, l'affranchissement intégral de leur moi ! Alors, à quoi bon le dévouement à une collectivité ou à une idée ? L'héroïsme du soldat qui meurt pour une frontière, un lambeau d'étoffe, était-il donc une duperie ?... Une bêtise ?

Et l'officier se reprénait à songer encore à cet ironique hasard qui rapprochait l'idiot du réfractaire.

— Du symbolisme, ma parole ! pensait Deberle en essayant de sourire.

Il échangeait, tout en gagnant lentement sa tente, ses impressions avec le lieutenant.

— Ça ne vous étonne pas, vous, Bergier, ces désertions-là ?

— Ma foi, non, capitaine. Ça s'explique parfaitement. Ils ont en Italie un homme qui découvre sur le faciès d'un monsieur tous les faux instincts qui peuvent se cacher dans son individu et qui a inventé les *criminaloïdes* !

— Oui, Lombroso.

— Lombroso, justement. Eh bien ! Lombroso vous dirait qu'il vaut mieux que ce déserteur donne carrière à ses instincts de tapédur au Tonkin ou au diable que dans un faubourg de Gênes. Il est né pour cogner, il veut cogner, il demande à cogner et il va cogner. Tout est pour le mieux.

— Dans l'espèce, soit. Ce qui n'empêche pas que ce ne soit étrange et inquiétant, cette fièvre morbide qui vide un cerveau de toute idée de nationalité et de devoir. Eh ! sans doute, s'il ne s'agissait que de ces fauves, de ces impulsifs,

comme ce Capuana, ou de ces débiles, comme Lantosque ; mais si l'on interrogeait certains penseurs : — je dis des penseurs, je pourrais dire des farceurs — ils vous répondraient que, 5 sauf le réengagement dans la légion, Capuana est dans la vérité en quittant son pays et en jetant ses armes, et que nous faisons, nous, un métier de niais, à courir les sentiers pour délimiter ou garder des frontières, en attendant 10 que nous fassions un métier de bourreaux (ah ! ça s'imprime journellement) en risquant notre vie pour les autres. Drôle de moment, mon pauvre Bergier !

— Sans doute. Mais si vous voulez mon avis, 15 capitaine, je crois bien qu'à peu de chose près, ça a toujours été comme ça !

— Qui sait ! fit Deberle.

Il salua le lieutenant, gagna son abri et s'étendit dans sa couverture, ne lisant pas, ce 20 soir-là, songeant, énervé, et ne pouvant dormir. Une cérébration involontaire le tenait éveillé. Oui, il revenait à ce Capuana invinciblement.

Ce n'est pas celui-là qui se fût senti électrisé, remonté, parce qu'un bout de drapeau eût flotté sur un glacier ! Il s'en moquait bien du drapeau ! Deberle eut voulu savoir ce que pensaient du déserteur les chasseurs qu'il commandait. 5

— Bah ! Ils n'analysent pas, heureusement. Ils font leur devoir, d'instinct, se dévouent comme le terre-neuve sauve. Mais le jour où les Capuana seront plus nombreux...? 10

Parbleu, tout soldat qu'il était, Deberle n'avait ni l'appétit des tueries, ni la haine des étrangers. Il n'eût demandé qu'à présenter les armes à l'embrassade générale des nations réconciliées. L'humanité, il en savait le prix, il 15 en avait la passion comme de la patrie. Mais à ce rêve de bonté, d'oubli et d'amour, décevant comme tous les rêves, fallait-il sacrifier le devoir quotidien, l'éveil constant du fils protégeant la terre natale comme une mère menacée ? C'était facile, en vérité, la satisfaction de 20 l'instinct ; c'était admirable, l'idée supérieure

de l'humanité dominant le foyer ; mais la réalité s'imposait plus étroite, plus sévère et plus triste. Il en était de ceux qui brisent les liens, secouent les charges du patriotisme comme
5 d'hommes qui sacrifieraient la famille, les proches, à l'affection vague d'une foule voisine.

N'importe, le " moment ", comme il disait à Bergier, était bizarre et la désertion de l'Italien ramenait la pensée de l'officier à tous les pro-
10 blèmes redoutables, à l'anarchie morale, intellectuelle, politique de l'heure présente. Singulier moment, en effet, où les fronts se heurtaient aux réalités dures, quand les cerveaux ne se perdaient pas dans les mysticismes morbides.

15 — Le rêve ! Eh ! parbleu, c'est beau le rêve, beau et attirant comme ce gouffre sur lequel passait mes soldats. Mais la réalité. La vérité, c'est le tronc d'arbre qui permet de franchir l'abîme !

20 Et, peu à peu, il se laissait aller à des songeries consolantes. Dans le trouble contemporain, il avait du moins rencontré le point d'ap-

pui, ce sentiment du devoir qui était le pivot de son métier. On était loin en haut des Alpes, loin de toutes les compromissions et de toutes les hésitations d'en bas. On vivait là en pleine vérité comme en plein ciel. Et ces braves gens 5 venus de bien des coins de France pour servir sous le même uniforme, ces Alpains endormis étaient comme lui sans troubles, habitués à résumer leur existence dans un seul mot, le plus beau de tous : *servir*. 10

Même, en se répétant ainsi qu'il *servait*, Deberle oubliait la mélancolie de l'éloignement qui, parfois, lui venait quand il pensait à la mère restée là-bas à Bayonne. Elle sommeillait doucement, à cette heure, ou éveillée, elle pen- 15 sait à son fils comme il pensait à elle. Oh ! elle ne se plaignait ni ne le plaignait ! Né d'une race de soldats, l'enfant avait le sacrifice dans le sang. Il obéissait. Elle en était fière.

— Il faut bien que l'atavisme, songeait De- 20 berle, ait aussi son bon côté.

Dans une succession de rêvasseries, traver-

sées de visions hypnagogiques où il voyait tantôt des files bizarres de déserteurs italiens emmenés par ses Alpins ou des drapeaux singuliers flottant sur la neige, Deberle peu à peu
5 s'assoupit, s'endormit -- comme ses soldats -- dans la solitude des sommets. Il fut réveillé brusquement, une ou deux heures après, par un vent de colère qui semblait, au loin, une immense plainte humaine et qui, en se rapprochant,
10 chant, secouait la toile de la tente et lui faisait rendre des sons de tambour battu. Quelque tempête s'était levée dans la montagne.

L'Alpe a de ces surprises. En plein mois d'août, l'année précédente, Deberle et ses
15 hommes, après s'être couchés sous une sorte de grésil, s'étaient réveillés dans une neige haute. Ce n'était pas de la neige, cette fois, c'était la tourmente. Le vent soufflait, sifflait, hurlait comme quelque être vivant, déchaîné comme
20 un fou échappé poussant des clameurs. Deberle entendait, parmi ces hurlements, craquer les hêtres. Sa première pensée fut :

— Et le drapeau ?

Le drapeau planté par Orthegaray, l'immense guidon que suivait des yeux la troupe en marche, ce vent de furie allait-il le respecter ou l'abattre ?

5

Peut-être la tempête, qui grondait surtout dans les fonds, ne monterait-elle pas jusqu'aux sommets. Elle battait cependant, la faisant claquer comme les voiles d'une barque en détresse, la toile secouée des tentes. Et, au-
dessus de sa tête, Deberle entendait passer les hurlements, les bruits, les cris, les jappements de ces chevauchées des nuits de vent que les paysans appellent les "chasses volantes."

10

— Oui, le drapeau ! Le vent l'aura arraché !

15

C'était sa pensée constante maintenant. Il ne dormait plus. Comme le devoir même précisait sa vie, ce point unique, le drapeau, attirait, hypnotisait sa songerie. Il eût voulu que l'aurore vînt pour savoir. Le vent sifflait toujours, un peu calmé pourtant, comme un énergumène
lassé de sarage. Avant le jour, Deberle fut de-

20

bout. Il n'y avait encore sur les cimes que des lueurs vagues, des nuées éperdues, balayées et fuyantes. Ça et là, difficilement entrevues, devinées plutôt, des taches noirâtres : quelques
5 sapins déracinés.

L'officier regardait avec une fixité anxieuse le haut du pic de la Valetta. Il ne distinguait rien. Au lever du jour, il verrait peut-être. Le vent baissait, baissait. On ne l'entendait plus
10 que très loin, comme un tonnerre qui s'endort, — comme un fuyard.

Confusément, des ombres apparaissaient dans la brume matinale : — des Alpains qui, énervés, ne pouvant sommeiller, s'étaient levés, erraient.
15 Une sorte de brouillard, épais comme la fumée d'une cuve, s'amoncelait dans les fonds plus sombres : mais l'horizon se vidait de nuées qui semblaient balayées, roulées les unes sur les autres, et le jour pouvait être beau. Deberle
20 attendait que le premier rayon éclairât le pic, la cime, là-bas. Il vint, ce rayon, pâle, confus, puis, soudain, très perçant et vif et le mont ap-

parut, incandescent dans sa clarté de neige. Deberle poussa un cri.


— Tonnerre ! Pauvre Orthegaray !

Le tricolore n'y était plus.

Le capitaine frappa du pied, colère. Il rentra 5
dans sa tente, ne voulant pas voir la déception,
la tristesse de ses chasseurs lorsque tout à
l'heure, la diane sonnée, ils ne retrouveraient
plus, au sommet de la Valetta, le drapeau —
leur drapeau ! 10



II

 E fut un désespoir dans cette troupe lorsqu'on n'aperçut plus cet étendard flottant là-haut comme une
5 sorte de *sursum corda* ' matérialisé. Où le vent l'avait-il jeté ! Le diable emporte le vent ! Et à ces récriminations contre la tempête se mêlait le sentiment de l'éternel soupçon qui s'empare de ces cœurs d'enfants
10 devant tout accident soudain, tout malheur inexplicable. Ils hochaient la tête, les soldats. Qui sait ? Peut-être y avait-il quelque trahison là-dedans. Un tronc de sapin, bien fiché en terre

par "un homme de la poigne d'Orthegaray" est-ce que ça se casse aussi facilement que ça, voyons? Et ils en étaient bien persuadés, il y avait de l'Italien là-dessous. Oni, jalousie du voisin, mauvaise humeur de l'ennemi. Le mauvais coup — car on ne leur eût pas ôté de l'idée qu'il y avait un mauvais coup — venait "de l'autre côté". Alors les regards des chasseurs se tournaient vers le fortin où flottait toujours, comme victorieux maintenant, le drapeau du roi Humbert. 10

Vainement les lieutenants, Deberle lui-même causant avec ses hommes, leur expliquaient que le vent avait été assez fort pour déraciner le tronc d'arbre. Il y en avait bien d'autres, il y en avait assez de branches de sapins cassées, dans le bois, par la bourrasque !... 15

— Non, non, capitaine, les Italiens ont profité de cette nuit de tempête pour flanquer notre drapeau à terre. Il les gênait trop, le tricolore ! 20

— On ne leur ôtera pas leur idée de la tête, disait Deberle.

Mais où était-il, le drapeau ? Resté, là-haut, au sommet du pic ? On l'apercevrait bien comme une aiguille noire sur la neige. S'ils l'avaient emporté, pris comme un trophée ? Allons donc !... Ils seraient venus en France, alors, la nuit ? Ils auraient sciemment violé la frontière ? Impossible. Quoi qu'il en fût, il fallait donner satisfaction à ces inquiétudes romanesques des soldats, expliquer la cause de l'accident, retrouver les trois lambeaux d'étoffe tricolore. La compagnie s'assombrissait, devenait de méchante humeur, humiliée par le voisinage, par ces couleurs du fort Margherita, toujours hissées, insolemment intactes.

15 — Et s'ils l'avaient volé ? grommelaient les Alpins.

— Nous retrouverons le drapeau dit Deberle. Il fit appeler Orthegaray.

— Viens avec moi, nous irons ensemble !

20 Oui, il voulait aller lui-même, monter sur le pic avec le petit Basque et, quand on aurait retrouvé l'étendard, le remettre debout, sous les

regards des soldats. En dirigeant l'enquête, de sa personne, le capitaine mettait fin à la légende qui accusait les Italiens. Et, revenu au campement, il dirait la vérité.

Le lieutenant Bergier offrait à Deberle de l'accompagner. A quoi bon ? La compagnie restait campée sur l'Alpe. Elle repartirait demain. Le capitaine serait revenu dans quelques heures, et la tâche n'était pas difficile. Orthegaray eût pu l'accomplir seul, une seconde fois.

— Seulement, disait Deberle, quand j'aurai vu, les hommes me croiront.

Ils étaient visiblement contents, en effet, les hommes, maintenant que le capitaine prenait au sérieux l'affaire du drapeau arraché. Oh ! c'était un chef pour tout de bon, le capitaine Deberle. On ne badinait pas avec lui ! Les Italiens allaient s'en apercevoir ! S'ils avaient fait le coup, aussi sûr qu'il y a un dimanche au bout de la semaine, il exigerait des excuses.

Pour cela, sans doute, Deberle avait choisi quatre autres soldats, voulant les joindre au

petit Basque : des témoins que les camarades enviaient, regrettant de n'être point de la partie. Aller avec le capitaine, tous l'eussent désiré ardemment. Et du haut de la crête ils le suivaient des yeux, le regardant marcher, le bâton recourbé à la main, à côté d'Orthegaray, en tête de ses hommes, d'un pas alerte. Car Deberle allait, droit devant lui, résolument, sentant le prix de cette petite expédition, tenant à
10 montrer par lui-même le dévouement qu'on doit à ce chiffon sous lequel on meurt. Et il se donnait aussi l'illusion de marcher vers quelque but utile. Ce n'était plus seulement une manœuvre ordinaire, quelque chose comme une
15 promenade militaire par les sentiers ou sur les crêtes. Non, il se figurait volontairement, par une sorte de suggestion qu'accélérait sa marche, il s'imaginait qu'il allait à une expédition commandée, là, sur la frontière. Et il n'eût pas
20 marché avec plus de résolution si, au bout du chemin, il eût dû recevoir le coup de feu de l'ennemi. Cela lui plaisait maintenant de sa-

voir ce qu'étaient devenues ces couleurs et de rendre leur gaieté aux hommes en les hissant de nouveau dans le plein ciel. Et les cinq chasseurs, derrière lui, marquaient le pas allègrement comme une avant-garde de guerre. Quelque jour, songeait Deberle, il se trouverait ainsi, allant de ce pas résolu à la tête de ces mêmes hommes. Et les talons des chasseurs alpins, frappant sur la terre sèche, semblaient déjà sonner la victoire.

10

Ils ne disaient rien, les chasseurs ; ils suivaient leur chef. On marchait ainsi depuis une heure, lorsque Orthegaray, s'arrêtant, déclara :

— C'est par là que j'ai attaqué le pic !

Il montrait un sentier contournant le mont neigeux dont on apercevait le sommet éclatant, dans le bleu, très haut.

— Allons, dit Deberle.

Les six hommes alors montèrent, s'appuyant aux bâtons ferrés.

20

— Combien de temps, Orthegaray, jusqu'au sommet ?

— Une heure et demie, mon capitaine.

— Ce n'est pas une affaire !...

Ils marchaient ainsi depuis une demi-heure environ lorsque Deberle s'arrêta, voulant
5 regarder le paysage vraiment admirable, la succession des montagnes, Alpes italiennes ou françaises qui s'étagaient avec des tons clairs d'aquarelles, des blancs intenses, des roses tendres, des mauves exquis. De loin, les monts
10 aux arêtes nues semblaient de grands géants accroupis dont ces arêtes dessinaient les colonnes vertébrales. A l'endroit où Deberle et ses hommes faisaient halte, la montagne était à pic, surplombant une petite vallée, qui
15 paraissait si étroite de là-haut qu'on l'eût prise pour une crevasse. Et de l'autre côté de cette vallée, sorte de coupure brusque dans le roc, c'était l'Italie. Deberle pouvait croire, l'effet perspective étant bizarre, qu'en étendant la
20 main il toucherait cette terre qui était une autre terre. Puis reprenant leur ascension, ils contournèrent le mont Perdu et, après une

marche d'une demi-heure encore, ils se retrouvèrent, ayant gagné du terrain, au-dessus de cette même brèche béante, les pieds dans la neige et côtoyant le vide.

Tout à coup, s'étant penché au-dessus du gouffre, Orthegaray jeta un cri :

— Capitaine ! Voyez, capitaine ! Deberle marchait devant le soldat. Il se retourna à ce cri et regarda au fond de la crevasse, ses yeux suivant le geste d'Orthegaray. Tournés vers la brèche, les chasseurs alpins regardaient aussi.

— Là !... là, capitaine, dit le petit Basque. Le drapeau ! Il est là, le drapeau !

Deberle, en effet, l'apercevait, en bas, très visible sur un névé dont la blancheur en faisait ressortir les couleurs vives. Le vent l'avait déchiqueté ; la chute, de là-haut jusqu'à ce gouffre, en avait brisé la hampe de sapin. Mais c'était lui, le drapeau improvisé par la compagnie et planté par Orthegaray sur le sommet de la Valetta.

— Vous voyez bien que le seul coupable c'est le vent ! dit le capitaine.

Un des soldats murmura :

— Savoir ! ✓

5 — Et maintenant il faut le rattraper, et le replanter, dit Deberle. Ce n'est pas facile !

— On en a bien vu d'autres, — répondit un soldat.

— Voulez-vous que j'y aille, capitaine ?
10 demanda Orthegaray.

— Toi, fit Deberle, tu es un gourmand. Part à tous.

Et il répéta :

— Nous irons ensemble !

15 Il s'agissait d'arriver à ce gouffre qui paraissait sans fond, attirant comme avec une avidité de vertige. Le capitaine étudia le terrain. On pouvait descendre en traçant des marches dans la neige. Et les soldats taillèrent cet
20 escalier improvisé qui les rapprochait du fond de la brèche. Tout à l'heure, Deberle avait la sensation d'une montée dans l'infini ; mainte-

nant c'était la descente dans quelque chose de profond et de mystérieux, une aventure plus périlleuse, le pied glissant parfois, malgré les semelles ferrées, sur la neige que le soleil rendait moins solide. Mais si le gouffre sem- 5 blait tragique, les trois couleurs étaient là, là, tombées et comme humiliées, appelant à l'aide.

Les chasseurs alpins allaient, allaient, sautant parfois d'une arête à l'autre. Puis, dans le grand silence de la montagne, brusquement 10 Deberle tressaillit, s'entendant appeler, hélér par une voix qui partait d'au-dessus de sa tête et qui tombait en quelque sorte du versant étranger.

Le capitaine leva les yeux et, là, en effet, sur le 15 rebord de l'Alpe italienne, il aperçut apparaissant avec un de ses officiers et une dizaine de ses hommes, le capitaine Salvoni qui le saluait en portant la main à son chapeau de feutre.

— Capitaine, dit l'Italien, avec une politesse 20 parfaite, un peu affectée peut-être, c'est ce drapeau que vous cherchez ?

Les voix, dans ces solitudes, s'entendent claires et perceptibles, à des distances incroyables.

— Oui, capitaine, répondit Deberle.

5 — Ne vous donnez pas la peine, mon cher camarade ; j'ai de mes hommes en bas, tout près du névé. Ils seront trop heureux de vous le rapporter !

Il y avait, dans la galanterie de ces paroles,
10 une sorte de constatation, volontairement soulignée, de l'alacrité et de l'adresse des alpins italiens. Deberle crut du moins le comprendre. Il essaya d'apercevoir, dans l'espèce de trou profond qui s'ouvrait là, les
15 soldats dont parlait Salvoni ; mais il ne distinguait rien. Seulement il avait regardé ses hommes et ce regard muet avait été compris. Il signifiait : « Vous entendez ce que dit l'Italien ? N'est-ce pas que nous n'avons besoin
20 de personne ?

— Ils n'ont pas à toucher à ça, est-ce que c'est à eux... — dit tout haut Orthegaray, la

voix hostile, comme répondant à la question du capitaine.

Et Deberle, redressant la tête, s'écria en s'adressant aux Italiens rangés la-haut:

— Inutile et merci, capitaine ! J'y vais ! 5

— Le drapeau est — voyez votre carte — exactement tombé sur la ligne frontière, — répondit le capitaine italien. Il est de notre devoir autant que du vôtre de le relever !

— Oui, mais le drapeau est à nous ! cria 10 Deberle.

— Suivez-moi, dit-il aux soldats.

Alors, sur ce versant rapide, cherchant les angles, s'accrochant aux saillies, le dos collé à la paroi, les talons dans la neige, avec le bâton 15 ferré pour balancier sur ce vide qui s'ouvrait sous eux, effrayant, les hommes descendirent. Deberle avant les autres. Ils glissaient, se retenant au bord du gouffre, ne disant rien, avançant, s'enfonçant dans la crevasse au bas 20 de laquelle était le drapeau et se raidissaient sous le regard des soldats de Salvoni qu'ils

sentaient, plongeant sur eux du haut du versant italien.

Il y avait là comme une gageure de courage, une bravade d'amour-propre et il s'agissait
5 d'arriver, d'arriver vite, avant que les chasseurs alpins de l'autre nation eussent, plus rapprochés puisqu'ils étaient à mi-chemin, plus bas, atteint le fond du trou où gisait le drapeau.

Et le capitaine Salvoni avait raison : c'était
10 la frontière. Le fond du gouffre délimitait deux patries, et le drapeau aux couleurs françaises était tombé de telle sorte qu'il étendait ses plis à la fois sur le sol de France et celui d'Italie.

Eh bien ! il fallait le remettre droit sur le
15 sommet français, là-haut, dans la neige !

“ *Harri ! harri !* ” répétait le petit Orthegaray en se laissant glisser sur la pente, puis s'arrêtant net, les pieds solides, à quelque anfractuosité.

20 C'était comme un assaut à rebours, les soldats se précipitant dans la crevasse avec la même ardeur qu'ils eussent mise à grimper au som-

met. Les Italiens, du haut de la crête, admiraient cette gymnastique à la fois exaltée et précise. Deberle accélérât sa marche, ayant aperçu cette fois, dans les anfractuosités du versant voisin, et dévalant en même temps que ses 5 hommes, les Alpins italiens à qui Salvoni avait donné, sans doute d'avance, l'ordre de relever le drapeau.

Il s'agissait d'arriver avant eux sur le fond de neige. Les Italiens y mettaient visiblement 10 une précipitation ardente. C'était une sorte de duel de vitesse, où, sous l'émulation des coureurs, il y avait la rivalité latente des patriotes. Duel de muscles, mais duel de cœurs. Qui le toucherait le premier, ce drapeau déraciné par 15 le vent ? qui le ramasserait avant tous ? Les Français le redresseraient-ils fièrement sous l'œil des étrangers, ou ceux-ci, le prenant avant eux, le rendraient-ils à ceux qui le cherchaient en donnant à cette galanterie une apparence de 20 victoire ?

— Allons ! allons ! répétait Deberle.



Il n'avait pas besoin d'encourager ses soldats. Les braves garçons semblaient bondir sur ces pentes où à peine leur talon trouverait-il place. Au péril de leur vie, ils allaient mesurant de
5 l'œil les efforts parallèles des Italiens glissant ou sautant sur le versant et gagnant du terrain, eût-on dit. Oui, rapides, admirablement entraînés, ces Piémontais, ces montagnards aux jarrets d'acier, avançaient, avançaient vers le
10 drapeau. Et bien que fabriqué par hasard, ce drapeau, ce chiffon, c'était un drapeau français, un drapeau pareil à celui qui flotte au-dessus des têtes, au centre du régiment, dans les batailles ! Et ils le saisiraient, même pour le
15 tendre et le rendre ? Et ils y toucheraient ? Eux, les rivaux, les étrangers.

Toute l'ardeur généreuse, admirable, absurde et sublime qui fait les héros, pousse aux sacrifices, aux immortelles folies, toute la passion
20 de renommée, l'amour de l'idée et le dévouement à un symbole qui secouent les âmes, leur soufflent, à la fois, l'appétit et le mépris de la

mort, battaient au cœur de ces hommes — des deux côtés de la frontière — et, italien ou français, quelque clairon invisible sonnait la charge à leurs oreilles... En avant ! *Avanti !*... A qui le drapeau et à qui la gloire ?

5

Deberle eut un frisson en apercevant tout à coup près du fond blanc de la crevasse un Alpin d'Italie qui, arrivé, là-bas, le premier, n'était plus qu'à une courte distance du drapeau et s'avançait, rasant une arête étroite, vers la 10 neige où éclataient les trois couleurs. L'Italien avait sur les Alpains français une avance incontestable. Il paraissait surgir là, tout à coup, comme un coureur prend, au tournant, la tête du steeple. Orthegaray bondissait comme un 15 clown. Ayant, en même temps que le capitaine, vu l'Italien, mesuré la distance et risquant ses os, il filait sur les éboulis comme un lézard sur les anfractuosités d'un mur.

Mais il avait l'avance, l'Italien. Il rampait 20 sur l'arête où, le premier, bien avant ses compagnons, il avait mis le pied. Il s'avançait

lentement, sûrement, n'ayant plus que quelques mètres à parcourir pour toucher au drapeau ; et Deberle s'imaginait, à distance, qu'en étendant la main l'Italien pouvait même déjà
5 l'atteindre.

Il eut un éblouissement, un sentiment de colère. Là, devant ses soldats à lui, là sous les regards des chasseurs de Salvoni qui, de la crête, suivaient la descente éperdue, il allait
10 voir un étranger toucher aux couleurs de France, il allait recevoir ce drapeau des mains d'un Italien, il ressentirait ce vague sentiment d'humiliation et subirait ce semblant de défaite.

15 — *Harri*, Orthegaray ! cria sa voix claire au petit Basque.

Mais Orthegaray, à quelques mètres à droite, paraissait arrêté, portant instinctivement la main à sa rotule, blessé peut-être contre quel-
20 que pierraille... Les chasseurs suivaient Deberle, mais ils étaient loin de leur chef : c'était lui Deberle et c'était Orthegaray qui

tenaient la tête. Du côté des Italiens, les Alpains qui descendaient la pente étaient distancés ; mais ce chasseur étranger qui arrivait maintenant si près du tricolore... il allait atteindre le drapeau ; le drapeau qui était là, le drapeau 5 tombé, le drapeau disputé, le drapeau bleu, blanc et rouge, couché, comme un blessé, sur le drap de neige blanche ! Il le touchait presque. Il le prenait !

— Eh bien ! non, pensa Deberle, ils ne l'au- 10 ront pas ! Non ! non ! non ! Il est à nous !

Et follement, comme par une brusque détente instinctive, magnétisé, attiré, grisé par ce tricolore qui appelait comme un être vivant, agonisant ou perdu, le capitaine fit un bond 15 vers le sol neigeux, un bond fantastique, d'un élan prodigieux, sans calculer la distance ; et, dans une clameur qui partit à la fois des deux versants, sous les cris poussés par les Italiens et les Français, il sauta. Les soldats le virent 20 tombant droit à côté de l'étendard, demeurant un moment comme planté au sol après ce bond

dans le vide, puis tout à coup chancelant. Malgré un raidissement visible, l'officier parut se casser en quelque sorte en deux, et s'affaissa brusquement, les bras étendus, étalé sur le
5 drapeau que son corps abattu semblait couvrir...

Le chasseur italien s'était arrêté net devant ce corps qui s'interposait là, tombant d'une hauteur de vingt mètres, entre le but et lui, et
10 aux cris d'effroi des troupiers un silence de mort succédait brusquement.

Orthegaray, le pied foulé, se traînait cependant vers Deberle :

— Capitaine ! capitaine !

15 Et il voulait le soulever, lui prenant la tête, — cette fine tête rêveuse dont les yeux tout à coup étaient devenus fixes, avec un peu de sang faisant un ourlet rouge sous la moustache blonde.

20 Les soldats accouraient, descendant des versants. Toutes ces mâles figures, devenues très pâles, se penchaient sur l'officier étendu là.

On le redressa à demi ; avec le corps, le drapeau fit un mouvement. Deberle tenait — serrée dans sa main droite crispée sur la hampe de sapin — l'étoffe qu'il avait saisie... On crut entendre qu'il disait : — “ Le premier..., le premier ! ” Mais les mots étaient confus, balbutiés tout bas. 5

Orthegaray, agenouillé, posa sur sa cuisse la tête de l'officier, adossé à lui. Deberle regardait, l'œil hagard, comme étonné de ce qui se 10 passait à la fois autour de lui et en lui, au sourd travail soudain de la vie arrêtée dans un être tout à l'heure entraîné, palpitant et fort. Son front penchait comme alourdi. Le petit filet de sang sur les lèvres devenait de l'écume 15 pourpre.

— Capitaine ! répétait le petit Basque éperdu, mettant dans son appel toute son âme. Et les soldats, courbés vers l'officier, redisaient suppliants, comme si leurs prières allaient rappeler 20 à lui le blessé : Capitaine !

L'un d'eux tendait à Deberle une gourde.

On voulut l'approcher des lèvres sanglantes ; le capitaine péniblement leva la main gauche, fit un signe qui voulait dire non.

Des Alpains d'Italie, descendus à la suite de leur camarade, s'offraient, émus et empressés, à aller chercher un chirurgien, des remèdes. Leur poste n'était pas loin : quelques minutes suffiraient. Deberle entendait leurs paroles, car il hocha la tête, et un triste sourire lui vint très
10 doux, avec un merci qu'on entendit à peine.

Il porta tout à coup la main gauche à sa poitrine, la main droite serrée sur le drapeau ne le quittant pas. Quelque chose en lui sembla se briser, lui contractant le visage, et de sa
15 bouche un flot jaillit, très rouge, coulant sur la neige. Puis sa tête se pencha plus encore. Les yeux interrogèrent, cherchant les trois couleurs qu'il savait là ; son regard demeura un moment — un regard de folie, un regard d'amour —
20 rivé, extasié, sur le tricolore, et, glissant sur la cuisse d'Orthegaray qui sentit le corps s'alonguer plus que s'abattre, il laissa doucement,

comme un bon oreiller de sommeil, tomber sa tête lourde sur le drapeau, où sa lèvre saignante se colla dans un dernier baiser.

Alors il eut encore quelques tressaillements, les Alpains consternés reprenant de l'espoir à le voir remuer. Non : la vie était partie, et ces mouvements, ces réflexes n'agitaient plus qu'un demi-cadavre.

— Emportons-le ! dit un soldat.

— Où est-il, votre chirurgien ? — demandait un autre aux Italiens.

Orthegaray, couvert de sang, releva la tête du capitaine. Elle retomba. Il ne respirait plus.

— Nom de nom de nom ! si c'était fini ? Fini !... Le capitaine !...

— Tu vois, dit gravement un des hommes, — c'est pour le drapeau !

Des Alpains italiens s'étaient détachés, allant au poste voisin. Fallait-il attendre leur retour ? Porter Deberle au campement français ? Mais, s'il n'était pas mort pourtant ! car enfin ce

n'était peut-être qu'une syncope. — Il était loin le campement, et en route ; à le secouer, on pouvait achever le moribond. Le laisser là, pourtant, impossible.

- 5 On improvisa un brancard sur des bâtons ferrés : on le coucherait, lui tenant la tête haute, et on l'emporterait ainsi, étendu.

Et toujours Orthegaray interrogeait le corps, portait la main au cœur, tandis qu'un autre
10 collait sa joue aux lèvres sans souffle. Les soldats se retournèrent en entendant du bruit. C'était le chirurgien italien qui suivait le détachement, herborisant, sa boîte de fer-blanc au flanc. A mi-chemin on l'avait rencontré. D'ail-
15 leurs, ayant vu le bond insensé de Deberle, entendu la chute, il accourait. Un petit homme sec, noir, bref,—qui alla droit au corps étendu, dit en italien : — *Lasciate !* -- tâta le poulx, chercha le cœur, palpa le front, et prononça
20 lentement :

— *Niente !... Plus rien !*

Ce " plus rien ", -- sourd et lugubre, tomba

sur ces fronts comme un glas. Des yeux de gars solides, des yeux ardents de mâles s'entre-regardèrent. Ils pleuraient. Les chasseurs italiens, les premiers, avaient instinctivement ôté leurs chapeaux de feutre. Les Alpains du capitaine Deberle se découvrirent devant leur officier. Blond, sanglant, mais gardant le dernier sourire extasié de la minute suprême, le chef gisait là, devant ces têtes nues, ces fronts brûlés de soleil, — bérêts français, plumes d'aigle d'Italie inclinés devant un mort et devant un drapeau. 5 10

On en couvrit, de ce drapeau maculé de sang comme un étendard de bataille, le corps du capitaine, couché sur les bâtons ferrés comme sur un brancard d'ambulance ; et lentement sur la neige qui, de plus en plus, à mesure qu'on marchait, s'étoilait de taches rouges, les Alpains montèrent, gravissant, la gorge serrée, l'âme en deuil, ces pentes descendues tout à l'heure comme sous la poussée d'un signal de victoire. 15 20

Et le soir venait maintenant, le soir implacablement doux, le soir qui avivait les arêtes des monts, baignait de rose les grandes Alpes, enveloppait de son impassible poésie, de ses
5 lueurs de fête, ce groupe lugubre et muet d'hommes remontant, dans une sorte de linceul, un cadavre d'homme jeune, fort, héroïque, confiant, — si heureux ce matin... Soir silencieux dans les Alpes où montent, lointaines,
10 mystérieuses, des sonneries de troupeaux italiens et français mêlés ensemble et pâturent au flanc des monts; soir ensoleillé peut-être là-bas, au bord de l'Adour, devant la petite maison presque espagnole—toits rouges, volets
15 bruns—où, à sa fenêtre, en regardant les voiles des bateaux entrant dans le port, la mère, la chère bonne vieille se disait qu'il y a des retours pour les hommes comme pour les navires, pour les soldats de montagne comme pour les soldats
20 de la mer, et qu'il reviendrait quelque jour, son Louis, avec quelque galon de plus, de ces Alpes qui ne valaient pas les Pyrénées, les monts où,

petit, tout petit, il disait, l'ambitieux ! que du côté du Pas-de-Roland il voulait aller tuer des aigles... Les petits enfants, ces grands fous ! Les hommes, ces grands enfants !

Lentement, lentement, le cortège montait, 5 atteignant maintenant l'endroit d'où le capitaine avait aperçu le drapeau, et au-dessus de sa tête, entendu, tout à l'heure le capitaine Salvoni lui dire : " Ne vous donnez pas la peine, camarade : j'ai de mes hommes en bas ! " Tout à coup, 10 comme le cadavre arrivait là, une voix, très mâle, un peu étranglée, cria, dans le grand silence religieux :

— Présentez armes !

Et les compagnons, les soldats du capitaine 15 Deberle aperçurent debout sur la crête italienne, devant ses soldats en rang, Salvoni qui, de son épée nue où le couchant mettait un reflet rose, saluait le cadavre du héros et le drapeau arraché au gouffre. 20

La lumière du soir grandissait ces Alps d'Italie dont les silhouettes se détachaient, là-

haut, comme géantes, avec leurs plumes d'aigles et leurs carabines accrochant en scintillements les lueurs mourantes.

Les Alpains de France avançaient, montaient
5 toujours, les yeux sur leur fardeau. De loin, ils envoyèrent un salut muet à ces étrangers qui rendaient au mort un dernier hommage.

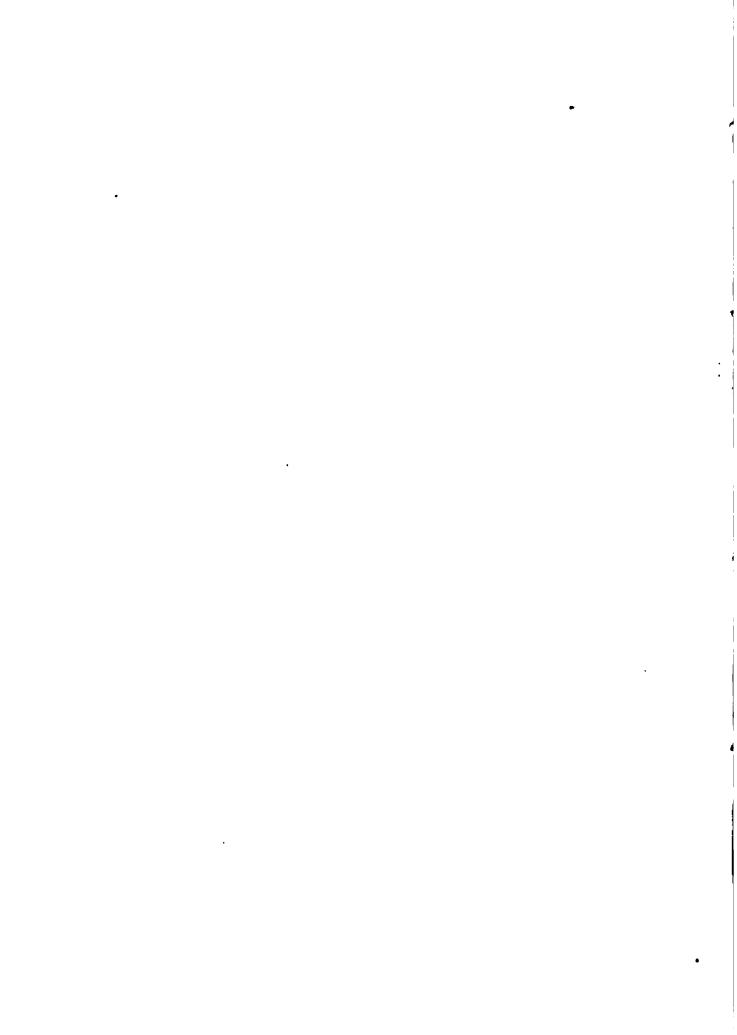
Et ils se sentirent violemment émus, lorsque la voix de Salvoni commandant : “ — Apprêtez
10 armes !... Feu ! ” une détonation retentit, claire d'abord, éclatante, puis rendue formidable par l'écho répercuté partout au loin, par la bouche des monts comme une succession farouche de tonnerres... C'était la salve des soldats aux
15 morts héroïques, le dernier salut à l'officier tombé, salut au cadavre qui semblait, sur cette autre mer qu'est la montagne, le religieux salut aux couleurs, quand, à bord du navire, vient le soir...

20 Alors, pendant que les Alpains d'Italie brûlaient leur poudre de gloire en l'honneur de ce mort, — un être hésitant, tordu, qui machinale-

ment avait suivi, de loin, depuis le matin, la petite troupe du capitaine Deberle, un être inconscient, titubant, rabougri, l'idiot Lantosque, penché sur la crevasse d'où allait émerger, le convoi du capitaine, regardait, effrayé, 5 ce groupe d'hommes rapportant un cadavre, puis cet autre groupe de soldats déchargeant leurs armes ; — et, dans sa pauvre cervelle indécise et fruste, tout triste de voir ramener avec du sang sur lui ce bel officier qui lui avait 10 parlé doucement, si doucement, la veille, — le malheureux être, en ses balbutiements de pensée, se demandait :

— Quoi ! est-ce qu'ils l'ont tué ? .. C'est donc ça, la guerre ? 15

Mai, 1894.



NOTES.

Page Line

- 3.— 1. *La Frontière.* The frontier between France and Italy is meant. It is formed by the Western Alps which form a continuous chain from the sea to Switzerland, but go by different names.

The Alpine region described in the text is a continuation of the Ligurian Alps which start from the Apenines and run westward, along the coast, to the Col di Tenda, a mountain pass which is on the principal route from Nizza, or Nice, to Turin. The county of Nice, and adjoining districts, constitute the 'Département des Alpes maritimes.' The maritime Alps do not reach the imposing altitude which is characteristic of their continuation northward, the Cottian and Graian Alps. The highest point of the maritime Alps, the Rocca del Argentera is, however, 10,795 feet high. Up till 1859 the frontier between France and Italy was considerably farther West. In that year, after the successful campaign against Austria during which the French and the Sardinian armies fought side by side, Sardinia ceded Savoy and Nice to France, by way of

compensation for the services rendered. This cession established the present frontier, but also produced considerable dissatisfaction among Italian patriots, for Savoy is the cradle of the royal family of Italy, and Nizza (Nice) the birthplace of the Italian patriot-hero Garibaldi.

3. — 5. *Compagnie alpine*. As a special guard for the alpine frontier both Italy and France have a number of so-called Alpine companies. They are recruited among the population of mountainous districts, and their uniform and outfit are specially adapted to the rough service in the high Alps.
10. *De la tunique*, tunic, coat of the uniform generally worn in the army.
4. *du pays*, i. e., of this country.
11. *la carte de l'état-major*, the map published by the general staff,—very accurate and minute.
16. *la carte d'ensemble*, to *rivière de Gênes*, the general map of the county of Nice and of the Riviera. Riviera (French *rivière*) is the name given to the narrow strip of the coast which stretches from Nice (or points farther west on the coast) to Genoa. Being sheltered by the alpine range from the cold winds of the north, this region is a favored resort of invalids.
4. —19. *la Pallu*, one of the peaks in the Maritime Alps. We shall not hereafter refer to the names of localities when the context furnishes a sufficient explanation.

Page Line

5. — 13. *Il devait y avoir*. There was to be here. Note that *devait* is the imperfect, and differs from *devrait*, though both might be rendered by ought,—*devait* can only mean that the statement was made in the past; while *devrait* refers to the future.
15. ...*mélopée bizarre* odd sing-song.
6. — 5. ...*les yeux perdus*, his eyes vacantly staring.
16. ...*danse de Saint-Guy*, Saint Vitus' danse, i. e., an epileptic fit.
20. *gitano*, Spanish, for gipsy. The French word for gipsy is *Bohémien*.
7. — 9. *innocents*, the text explains the meaning,—*ces êtres frustes*, those incomplete beings... (*idiots*).
22. ...*les tisonnait*, was poking them — the figure is rather strong but appears appropriate when the rest is added.
8. — 8. ...*Sospel*, a French town of some 4-5000 inhabitants, on the road from Nice to the Col di Tenda.
17. *Patrie*, our native land, a word more appealing to the feelings than *Pays*, which denotes rather the political and geographical unity, while *patrie* emphasizes the idea that our country is the land of our fathers. The first line of the *Marseillaise*: "*Allons, enfants de la Patrie*" would be ludicrously spoilt, if *pays* were used for *patrie*, even if the rhythm and rhyme were good.

Page Line

- 10.— 5. *Crétin c'est né, crétin ça mourra*, once an idiot, always an idiot. Note the use of the contemptuous *ce, ça*. This form is, however, also used when no contempt is expressed, in familiar language.
14. *ça*, cf. the preceding note. In English we must supply the verb after such expressions: that thing is!
8. ...*que je pense*, as I think, or, as it seems to me. The form *que* is explained by supplying *à ce* before it.
- 11.— 2. *Schako, shako*, the word is found in Webster's Dictionary.
8. *Accent du Piémont*—Piedmont, Italian *Piedemonte* (foot of the mountain), name of the Italian province on the East of the Western Alps, with Turin as its capital. The language of Piedmont is, of course, Italian. Piedmont was the principal part of the former kingdom of Sardinia.
14. ...*ne s'y reconnaîtrait pas*, would not find his way, or, would not know what to make of it.
17. *Gaîment* for *gaiement*, both forms appear in the text; the former is more generally found in poetry.
21. *Les chasseurs français*, the French rifles, *chasseurs* being the generic term for the men doing this kind of service (light infantry). Literally, *chasseur* is a hunter.
- 12.—17. ...*pareils à des Basques*, similar to Basques, a people of the South West of France, of the

Page Line.

region of which *Bayonne* is the principal city. They speak a language of their own, quite distinct from all the other old dialects of France or Gaul.

13.—21. *Nous mettrons le couvert*, we shall set the table.

14.—12. ...*chasseur de chamois*, chamois hunter. Note that in this phrase the word *chasseur* has no military significance.

15.— *en ce décor grandiose*, in this magnificent scenery, lit. stage setting, or decoration, so to speak.

10. ...*le capitaine*, in opposition with *il*; we may also supply the verb in English, and translate: the Captain won't.

16. *Il montrait*, he was pointing his finger toward.

18. *élançé, mince et sec*, tall, slim and wiry.

16.—10. ...*ce grand diable*, this big fellow.

12. ...*de beaux nœuds hongrois*, the silver lace work, ornamental, and denoting the rank of the officer.

16. *d'une occasion rompant la monotonie*. Note that *rompant* is equivalent to a relative sentence, with an object, and therefore does not agree with the preceding noun. Present participles used as participles, and not as adjectives, have no agreement.

17.—12. *Alpini* (Pron.: Al-pee'-nee). It: for Alpine (soldiers), exactly corresponding to *les Alpins*.

18.—19. ...*les officiers*, cf. note p. 15 l. 10.

18. ...*Romain*, a native of the city of Rome.

Page Line

18.—20. ...*de* 1849, the year when, as also the year before, revolutionary movements took place, in various parts of Italy, against Austrian and Papal rule.

19.— 7. *Magenta*, a small place near Milan, where a battle was fought, June 4, 1859, by the French and Sardinians against the Austrians. The fate of the day was decided by MacMahon who was made Duke of Magenta by Napoleon III, two days after the battle.

The "*zouaves*" were light infantry, originally formed by natives of Algiers. Subsequently they were promiscuously recruited among all classes of Frenchmen. They distinguished themselves during the battle and were considered a crack troop.

11. *Bayonne*, a city of some 22,000 inhabitants, the capital of the ancient Basque country, Gascony. It is situated at the foot of the Pyrenees, near the sea (Bay of Biscay). The Basque tongue shows no affinity with any of the other various dialects that were formerly spoken in Gaul or France.

19.—13. *trem্পés*, steeled—hardened, cf. the English "to temper," meaning to harden iron by plunging it red-hot into cold water. In this sense to temper and *tremper* have the same meaning.

18. *fusil*,.. to *flanc*, as privates, either in the infantry (*le fusil sur l'épaule*), or in the cavalry (*le sabre au flanc*).

Page Line

- 19.—19. *les campagnes de la République*. The campaigns of the Republic. (cf. l. 20-28). These were inaugurated 1792, by a declaration of war against Austria. This declaration is the starting point of the many wars that devastated Europe for nearly a quarter of a century.
20. *les guerres d'Afrique*, the African wars (of France). These were at first wars of repression against the Pirate states of Barbary; then for the conquest of Algiers which was not fully accomplished until under the reign of Napoleon III.
- de Crimée*, the Crimean war, in which France and Sardinia helped England and Turkey to prevent Russia from asserting herself at the expense of Turkey. The war ended with the surrender of Sebastopol, but its final results were *nil*.
21. *celles de France*, note the difference between *les guerres de la France*, wars which France has waged, and *guerres de France*, wars in France. Such were the Vendean war, — and the wars of the invasions 1814 and 1815.
- 20.— 5. ...*de preux*. This word has an antique flavor. It occurs frequently in the ancient epics, and is always used as a highly honorable term. Cf. English "worthies." It may here be rendered by "brave men."
- ..*preux bourgeois et pauvres*. Note that *bourgeois* is here an adjective, the same as *pauvres*, —gallant men of low degree and poor;—

Page Line

- bourgeois*, pertaining to the burgher class, middle class, tradespeople, etc.
- 20 — 6. ...*payé de leur personne*, risked or staked their lives.
13. *putridero*, Spanish, a rotting place, a place where things are thrown to rot.
18. Note that *bravé* qualifies *péril*, love for danger defied.
20. ...*sa grande folie d'amour*, his great love craze.
- 21.— 2. *atavique*, coming down from past generations,— traceable to some ancestor, (from Latin, *atavus*, an ancestor).
4. *l'Adour*, a small river on which Bayonne is situated.
9. *la vie dure mais inflexiblement ordonnée*, recalls Schiller's "des Dienstes immer gleichgestellte Uhr," "the clock of (military) service always fixed the same" (Schiller's *Wallenstein*.)
16. *Saint-Cyr*, the military school near Versailles, originally founded as a girls' school by Madame de Maintenon, (wife of Louis XIV.)
17. *Campagne au Tonkin*. *Tonkin*, a province over which China claimed sovereignty, taken by France and changed into a colony. It is a part of Cochin-China.
20. ...*s'en tenir à*, be satisfied with.
- 22.— 3. *la croix*, i. e. of the legion of honor, an order instituted by Napoleon I. It is worn attached to a red ribbon.
12. *de moine mobilisé*, of a monk called into action. See note, page 28, lines 16, 17.

Page Line

- 22.—21. ...*des glissades dramatiques*, dramatic, i. e. exciting slides down snow covered slopes.
- 23.—11. ...*tout arrive!* all hopes are realized at last! or "Success comes at last."
16. *d'Ustaritz*, a town not far from Bayonne, south-east of it.
19. *Les manœuvres*, the annual field exercises of large bodies of troops, imitating the condition of war.
20. *Col Saint-Martin*, a pass in the Maritime Alps. In juxtapositions of this kind we have the primitive French genitive.
- 24.— 4. *Riniera, Ciriegia*, Italian names, the former of a brook or small river, the other of a village, in the Maritime Alps.
- S'étant heurté*, having run against.
- 25.— 7. *d'arriver bons premiers*, quasi slang: to get there first, to fairly beat in the race.
8. *bersagliers*, from the Italian *bersaglieri*, (*bairsal-yai'ree*), rifles, sharpshooters, a crack Italian troop.
9. *au pas de course*, on a run.
12. *au Cirque*, in the Circus (in Paris).
- 26.—12. *Asti spumante*, foam wine (artificial champagne) of Asti, near Turin, in Piedmont.
17. *Comme infini*, infinite, as it were, (seemingly infinite).
- 27 —15. ...*qui faisaient la soupe*, were preparing their dinner, which, for the common soldier, consists chiefly of a soup.

Page Line

27.—17. *au café*, at the coffee which is taken at the end of a repast.

Les propos reprirent, the talk again flowed freely.

28.— 7. *les lacets de la route*,—the road winds in such a way that, seen from a height, it seems to form loops.

14. *Plus de bruit*, no longer any noise. In the absence of a verb *ne* can not be used, hence *plus de* is negative, the negation being implied.

15. *à l'accent gascon, provençal, limousin*. The accent of natives of Gascony, of the Provence (the Roman Provincia transalpina) and of Limousin, a region to the north of the former two districts, having Limoges for its principal city. The revolution swept away the original division of France into provinces (originally independent states) such as Normandy, Lorraine, Gascony, Poitou, Limousin, etc., substituting therefor a division purely administrative in departments, but the ancient names persist among the people, and in literature.

16. *une chanson de campagnard*, a song of a farmer, a peasant song. Note the adjectival force of the noun preceded by *de* without an article.

17. *un refrain de café-concert*, cf. the preceding remark. "A café-concert refrain." A *café-concert* is a cheap entertainment in a restaurant where refreshments are taken while a performance, generally singing, is going on.

Page Line

As to combinations like *café-concert*, which apparently constitutes a real compound noun, they are not unfrequent in French, particularly in mercantile terms. They may be readily explained from the omission of a proposition, for instance *avec, café avec concert*, but in many cases the second noun has simply assumed the force of an adjective, cf. *sabre-baïonnette*, page 32, l. 6.

- 29.—14. *Chi lo sa* (It.) pron: Kee lo sah, 'Who knows?' (lit. who knows it?)
- 31.—11. *tournant sur lui-même*, that is, turning himself round and round so as to wind the woollen belt firmly on his body.
12. *ferme*, firmly. This word is quite commonly used as an adverb.
17. *comme avec un appétit de vertige*, as if eager to have the sensation of dizziness; or simply, as if with an appetite for dizzy heights. The student must try to catch the peculiar force of the original. Note that the text does not say *du*, but *de vertige*. This makes of *appétit de vertige* a sort of compound. No translation can take the place of a direct appreciation of such niceties of language.
- 32.— 6. *Les quarts de fer-blanc*, the tin vessels in which the soldiers cook their meals. They are hung on the *sabre-baïonnette*, that is on the hilt of a short sword which is made to fit the gun as a bayonet.
15. *redressés*, straight and soldierlike.

Page Line

32.—16. *Saint-Cyriens*, the cadets of the military school Saint-Cyr.

20. *en voulant trois au plus à la fois*, wanting (allowing) three at the most to be on the trunk at the same time.

34.—6. ...*dénoncé*, indicated.

21. *les armes de Savoie*, cf. note page 3. Savoy, now French, was formerly Italian. The Dukes of Savoy became Kings of Sardinia, and later of Italy.

35.—7. ...*d'une tendresse corrégiennne*, of a Correggian softness. Correggio, the celebrated Italian painter, is noted for the great delicacy of his brush.

17. *l'autre*, i. e., the first of the two men who had just spoken.

22. ...*comme tenu en haleine*, as it were kept on a tension (lit., kept breathing, i. e., breathing fast, in consequence of the effort required). To keep every one of his men *en haleine*, was an habitual phrase of Napoleon I.

36.—6.—7. Note that *il* in line 6 and *le tricolore* in line 7 are in virtual apposition.

15. *les cuivres*, the instruments (of brass).

37.—3. *folle*, a mad prank, an act of foolhardiness—not exactly like the English “folly” which was originally the same word.

5. ...*embêtent*, familiar, for *ennuient*.

6. *le mot*, the expression used by the company to vent their displeasure.

Page Line

- 33.— 6. ...*n'ont pas froid aux yeux*, slang: are not greenhorns. ...*du toupet et du jarret*, (slang), spirited temper and endurance.
- 39.—13. *crâne idée*, a famous idea, *crâne* means daring, bold, with a tinge of swagger.
19. *en sous-sol*, in the basement.
20. *par exemple*, to be sure, or sure enough. The expression is very frequent on a Frenchman's lips, and cannot be exactly rendered by a single equivalent.
21. *bien français*, quite French.
- 40.— 4. *Un fier homme*, a smart man, or a fine man, *fier* is used familiarly to denote a high quality, but it must then precede the noun.
8. *les macaronis*, nickname given to the Italians on account of their national dish.
9. *mètres*, a *mètre* is a little more than three feet of our measure.
14. *folle*, dont translate by foolish, but by audacious or foolhardy.
19. ...*le mensonge de la perspective*, the lie of distance; that is, the deception which the distance of vision, so to speak, practises on the eye, in the clear, thin air of the High Alps.
- 41.—22. *garance*, red-colored, i. e. madder.
- 42.—13. ...*au moins*, are you sure?
15. *Si c'est solide!* Solid? I should say it is!
- 43.— 2. *Après avoir laissé dire*, after allowing the talk to go on for a while, or: after all had had their say.

Page Line

- 43.— 5. ...*c'est trop juste*, that's no more than right (fair).
14. *Harri*, a cry of encouragement used by the Basque people.
17. *redressant*, straightening up.
- 44.—21 to page 45 line 10. *Il fallait...* This entire passage furnishes a fine model for the study of the imperfect or descriptive tense.
- 46.— 1. *là-bas*, over yonder, note that *là-bas* does not always convey the idea of a lower elevation.
11. *Alpenstock* (German) the long pole used by tourists in climbing the Alps.
- 47.— 4. *devait... grimper*, must be climbing, could not but be climbing. Cf. note page 5 line 13.
- 48.—13. *affection émue*, heartfelt emotion.
18. *apôtres du sans-patriotisme*, apostles of 'no-patriotism', i. e. socialists and anarchists, very numerous in Paris.
22. *soif du rêve*, craving for the unreal, or the ideal.
- 49.—14. *perdu*, lost, i. e. in the distance.
- 50.—17. *lazzis*, jests, lively exclamations.
- 51.— 3. *qui rougeoyait*, was gradually taking on a red color.
18. *comme une marée de buée bleue*, as it were, a rising tide of bluish vapor.
- 52.—10. *devant l'infini*, in the presence of the infinite.
21. *ça y est*, it got there.
- 53.— 1. *névé*, bank of frozen snow.
15. *vous prendrez le café...* the 'café' stands here for the morning meal which, in France, is

Page Line

- very plain, consisting of coffee or chocolate, with a piece of bread or rolls.
- 53.—21. *ils ne se ficheront plus de nous*, slang: they will no longer have the best of it; mock us.
22. *les marmottes*. Nickname. The marmot is an animal native to the Alps.
- 54.— 3. *Mais, parole!* But, upon my word.
7. *le sacré pic, sacré*—‘confounded’, but it can have this meaning only when it precedes its noun.
9. *en qualité de pays*, as we are of the same district.
- 56.—17. *la songerie*, the fancy (fanciful thought, musing).
- 57.— 3. *en choquant*... striking, as if touching glasses in drinking a toast.
10. *kilo*, about two pounds.
13. *l'étape*, the marching distance required for the day.
22. *faire plus fort*, familiar, for “do better—‘go one better.’”
- 58.— 3. *Il tient le record*, a literal translation of the English: He holds the record.
5. ...*tête, qu'avaient dû avoir*... the faces which the Italians must have made, i. e. how they must have looked.
8. *faire la nique*, familiar, to spite.
- Leur macaroni n'avait pas dû passer tout seul.*
Literally: Their macaroni must not have gone down of itself, i. e. without help. Render by: “Their breakfast must have stuck in their throats”, or by: “they can hardly have relished their breakfast.”

Page Line

Note that the form *avait dû* can not be exactly rendered into English, because there is now no English past participle corresponding to *dû*. This verb (*devoir*) often corresponds to English "cannot but". Ex.: *Vous avez dû le voir*— 'you cannot but have seen it', or 'you must have seen it. The proper use of this verb constitutes one of the peculiar difficulties the English speaking student meets in the study of French.

58.—19. *l'air de Sidi Brahim*, the tune of S. B., a popular song.

20. *Franc*, standing before its noun, has retained very nearly its original Teutonic meaning of free, noble.

59.— 1. ...*le mot*, the phrase, the form, which their talk culminated in... Cf. page 37 line 6.

2. *ces grands collégiens héroïques*, these big heroic schoolboys.

3. ...*ils doivent bisquer*, as to *doivent* cf. page 58 line 8 (note); *bisquer* is schoolboy slang indicating that the person to whom the word is applied must be disappointed. An English or American private might say: 'I'll bet you they are mad.' The verb *bisquer* has been traced to a Germanic source. Cf. Anglo-Saxon *baisc*, sour.

60.— 4. ...*une olive*, an olive shaped ornament of the military hat.

...*genre Mannlicher*, style Mannlicher (name of the inventor).

Page Line

60.— 7. *à poudre balistite*, a very powerful powder of recent invention.

Note, how by juxtaposition, as in '*genre Mannlicher*', and by means of the preposition '*à*' the French language conveys technical descriptions in a singularly concise manner.

13. *qui se raidissait*... straightened up stiffly, as required by the rules of discipline before a superior.

61.— 2. ...*je m'ennuie*, I am bored.

14. *Si*, affirmation required in answer to a negative question.

21. *un peu fous*, a little wild, or crazy.

62.— 2. *Dahomey*, a negro kingdom on the gulf of Guinea, recently conquered by the French.

14. *à ces farouches*, of those who shun human society (as wild animals do).

17. *ce fauve*, this wild (unsociable) animal.

64.—20. *comme un affolé d'inconnu*, like one who is crazy for the unknown.

64.—20. *Vaguemestre* (from German *Wagenmeister*), baggage or train master, having charge of the transportation, a petty officer.

66.— 4. *Ce sans-patrie*, this man without a country. Compounds of this kind are frequent.

67.— 9-10. *Lombroso*, a professor in the University of Turin, has made a study of the criminal tendencies in human beings due to inherited instincts (*criminaloïdes*).

18. *tape-dur*, literally, strike-hard, the giving of hard knocks.

Page Line

- 67.—15. *Il est né pour cogner...* He was born to give knocks, he wants to give knocks, he asks to give knocks, and is going to give knocks.
16. *Tout est pour le mieux.* All is as it should be.
- 68.—15. ...*à peu de chose près*, literally: within a trifle, transl. pretty nearly, or, more or less.
- 69.—11. *tout soldat qu'il était...* soldier though he was.
- 70.— 3. *Il en était de ceux qui... comme d'hommes qui sacrifieraient...* Note that *Il* is impersonal, and that *en* expresses the relation of the verb to its object (or adverbial element) by anticipation. The use of '*en*' is peculiarly French and should receive careful attention. Transl.: It is with those who... as it is with men who...
- 70.—12. *où les fronts se heurtaient...*, literally: where the brows were knocking against realities; transl.: when the minds were confronted with harsh realities. The vivid effect of the original is, of course, lost in the translation.
22. *le point d'appui*, the pivotal point; transl.: the firm support, because '*pivot*' is used in the next line.
- 72.— 1. *hypnagogiques*, pertaining to sleep.
- 73.—14. *chasses volantes*, the wild chase in the air of the legendary huntsman.
- 76.— 4. *Sursum corda!* (Lit.:) Lift up your hearts! Have courage!
- 77.— ...*de l'Italien*, 'some Italian treachery', as though "*Italien*" was a synonym of treachery.
8. ...*on ne leur eût pas ôté de l'idée qu'il y avait un mauvais coup*, it would have been impos-

Page Line

sible to rid them of the idea that there was a 'bad trick' in it. Note that *qu'il y avait un mauvais coup* stands as the direct object of *ôté*. Cf. the simple expression line 21.

19. ...*flanquer... à terre*, familiar, for 'knock down', 'throw down'.

78.— 4. ...*Allons donc...*, pshaw!

79.—16. *pour tout de bon*, "no humbug about him". more literally: in good earnest; these idiomatic expressions require free translations. By imbuing himself thoroughly with the spirit of the original, the student will find no difficulty in translating by a corresponding phrase. He should not forget that a thorough understanding of the original is the object of his study, and translation merely a necessary (sometimes an unnecessary) evil!

81.—4. ...*marquaient le pas*, were keeping step.

17. *qu'accélérait sa marche*, literally: which his walk hastened. transl.: which was quickened by his walk. He was marching, like a soldier: the military step suggested a military purpose. Note that the French word '*suggestion*' has a more specific meaning than the English.

82.— 2. *Ce n'est pas une affaire*, that is not much (of a job).

7. ...*qui s'étagaient avec des tons clairs d'aquarelles* which were rising, chain above chain, showing the clear tints of watercolors.

11. ...*dessinaient*, marked, indicated.

22. ...*le mont Perdu*, the lofty peak.

Page Line

84.— 4. *Savoir* ! That remains to be seen !7. *on en a bien vu d'autres*, we have seen tougher jobs than this one.11. *Tu es un gourmand. Part à tous.* You are a greedy one. Let's all have a share.16. *avidité de vertige*, cf. *appétit de vertige*, page 81, line 17.86.— 7. *trop heureux*, only too happy, '*trop*' is frequently used in the sense of *très*.10. *une sorte de constatation volontairement soulignée*, a sort of proof emphasized with a will.21. *ils n'ont pas à...* it is none of their business to...88.—26. *assaut à rebours*, attack backwards—*avanti*, (Italian), forward!91.—10. *rasant une arête étroite*, gliding along (as if shaving off the keen edge of it), a narrow ridge.14. *la tête du steeple*, the head, or lead, of the steeple chase.15. *comme un clown*, like an acrobat, (not necessarily 'clown' in the ordinary English sense).92.— 6. *Il eut un éblouissement*, a dizzy feeling overcame him.93.—12. *comme par une brusque détente*, as if by a sudden letting go, or loosening, of a hold (as, for instance, the discharge of a gun by pulling the trigger).*entraîné*, full of movement (eager striving).96.— 6. *émus et empressés*, deeply moved and eager.

Page Line

- 97.—15. *Nom de nom*, a euphemistic substitute for an oath.
- 98.—18. *Lasciate* (pronounce lah-sháh-ty). Desist, let be, French: *laissez cela*.
21. *Niente*, (nee-en'-ty) (Italian). Nothing.
- 99.— 2. *gars solides*, vigorous young fellows.
18. *s'étoilait*, became covered with, or received, the starlike drops.
- 100.—10. *sonneries de troupeaux*, the sound of the cow-bells, herdbells.
22. *qui ne valaient pas*, were not as fine as...
- 101.— 2. *Pas-de-Roland*, a mountain pass in the Pyrenees country, famous in epic poetry as the place where *Roland*, the fabled paladin of Charlemagne, met his death.
3. *ces grands fous*, these big madmen. The sense of the passage is: Little children are very much like grown up crazy enthusiasts; grown men are very much like big children. Cf. "Men are but children of a larger growth."
- 102.— 9. *Apprétez-armes!* Ready-arms! Command, preceding that of firing.
17. *sur cette autre mer qu'est la montagne*, on that other sea, the mountain. There is no English equivalent for this *que* before *est*. The use of it is idiomatic, its effect being to emphasize the transposed subject. If it were a relative pronoun we should expect *qui* and not *que*. This use of *que* before *est* is common with the best writers.

108.—14. *C'est donc ça, la guerre ?* This, then, is war?

This question is put in the mouth of an idiot, but, it would seem, with the idea that wiser heads might heed the moral concealed in it. The absolute, enthusiastic devotion to an abstract idea symbolized by an outward sign has in all ages marked the martyr and the hero. Mankind has not yet reached that perfect state when martyrdom and heroism will be unnecessary because all men bow to the rules of justice. Hence the necessity of tragic conflicts in individual cases when, as in our story, a great heroic instinct is called into action, and a noble life is sacrificed without an adequate cause. Take away that instinct: there will then be no war, but what remains will hardly be worth living for. In other words: only an idiot would be perfectly satisfied with it.

LA MARE AU DIABLE

PAR
GEORGE SAND

WITH EXPLANATORY NOTES IN ENGLISH

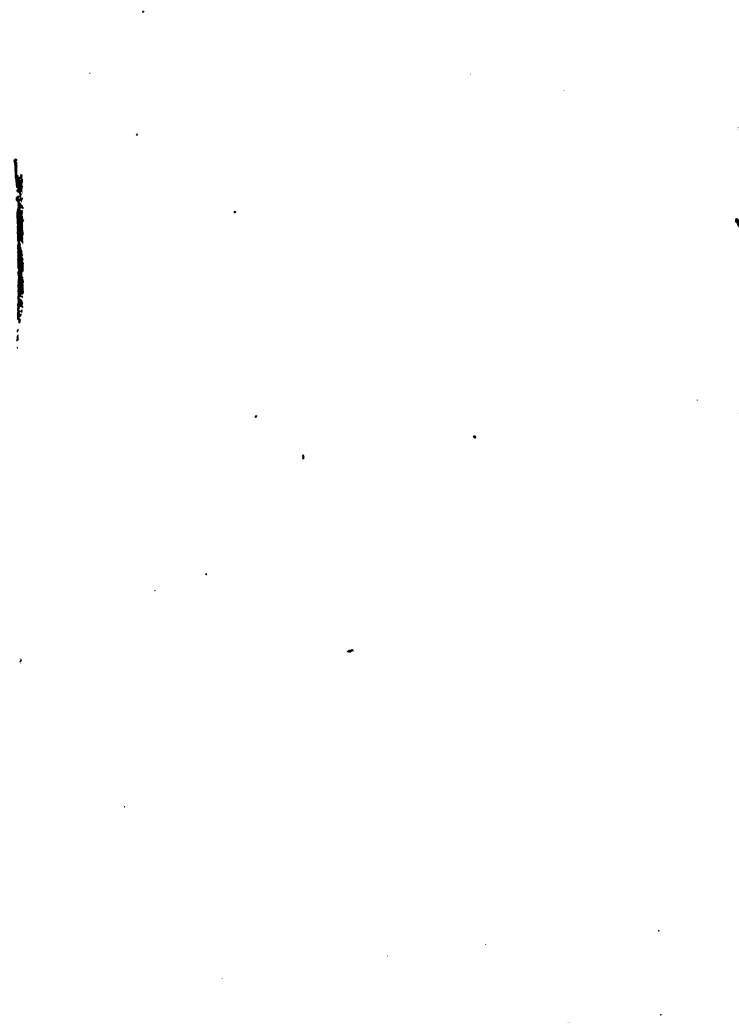
BY
PROF. C. FONTAINE, B.L. L.D.

COPYRIGHT, 1892, WILLIAM R. JENKINS.



NEW YORK :
WILLIAM R. JENKINS,
ÉDITEUR ET LIBRAIRE FRANÇAIS,
851 & 853 Sixth Avenue.

BOSTON : CARL SCHOENHOF.





LA MARE AU DIABLE.

I

L'AUTEUR AU LECTEUR.

A la sueur de ton visage
Tu gagnes ta pauvre vie.
Après long travail et usage,
Voicy la *mort* qui te convie.

Le quatrain en vieux français, placé au-dessous d'une composition d'Holbein, est d'une tristesse profonde dans sa naïveté. La gravure représente un laboureur conduisant sa charrue au milieu d'un champ. Une vaste campagne s'étend au loin, on y voit de pauvres cabanes; le soleil se couche derrière la colline. C'est la fin d'une rude journée

de tra^{vaux} ~~vaux~~. Le paysan est vieux, trapu, couvert de haillons. L'attelage de quatre chevaux qu'il pousse en avant est maigre, exténué; le soc s'enfonce dans un fonds raboteux et rebelle. Un seul être est allègre ingambe dans cette scène de *sueur et usage*. C'est un personnage fantastique, un squelette armé d'un fouet, qui court dans le sillon à côté des chevaux effrayés et les frappe, servant ainsi de valet de charrue au vieux laboureur. C'est la mort, ce spectre qu'Holbein a introduit allégoriquement dans la succession de sujets philosophiques et religieux, à la fois lugubres et bouffons, intitulée *les Simulachres de la mort*.

Dans cette collection, ou plutôt dans cette vaste composition où la mort, jouant son rôle à toutes les pages, est le lien et la pensée dominante, Holbein a fait comparaître les souverains, les pontifes, les amants, les joueurs, les ivrognes, les nonnes, les courtisanes, les brigands, les pauvres, les guerriers, les moines, les juifs, les voyageurs, tout le monde de son temps et du nôtre; et partout le spectre de la mort raille, menace et triomphe. D'un seul tableau elle est absente. C'est celui où le pauvre Lazare, couché sur un fumier à la porte du riche, déclare qu'il ne la craint pas, sans doute parce qu'il n'a rien à perdre et que sa vie est une mort anticipée.

Cette pensée stoïcienne du christianisme demi-païen de la renaissance est-elle bien consolante, et les âmes religieuses y trouvent-elles leur compte? L'ambitieux, le fourbe, le tyran, le débauché, tous ces pécheurs superbes qui abusent de la vie, et que la mort tient par les cheveux, vont être punis, sans doute; mais l'aveugle, le mendiant, le fou, le pauvre paysan, sont-ils dédommages de leur longue misère par la seule réflexion que la mort n'est pas un mal pour eux? Non! Une tristesse implacable, une effroyable fatalité pèse sur l'œuvre de l'artiste. Cela ressemble à une malédiction amère lancée sur le sort de l'humanité.

C'est bien là la satire douloureuse, la peinture vraie de la société qu'Holbein avait sous les yeux. Crime et malheur, voilà ce qui le frappait; mais nous, artistes d'un autre siècle, que peindrons-nous? Chercherons-nous dans la pensée de la mort la rémunération de l'humanité présente? l'invoquerons-nous comme le châtimement de l'injustice et le dédommagement de la souffrance?

Non, nous n'avons plus affaire à la mort, mais à la vie. Nous ne croyons plus ni au néant de la tombe, ni au salut acheté par un renoncement forcé; nous voulons que la vie soit bonne, parce que nous voulons qu'elle soit féconde. Il faut que Lazare quitte son fumier, afin que le pauvre ne se

réjouisse plus de la mort du riche. Il faut que tous soient heureux, afin que le bonheur de quelques-uns ne soit pas criminel et maudit de Dieu. Il faut que le laboureur, en semant son blé, sache qu'il travaille à l'œuvre de vie, et non qu'il se réjouisse de ce que la mort marche à ses côtés. Il faut enfin que la mort ne soit plus ni le châtement de la prospérité, ni la consolation de la détresse. Dieu ne l'a destinée ni à punir, ni à dédommager de la vie; car il a béni la vie, et la tombe ne doit pas être un refuge où il soit permis d'envoyer ceux qu'on ne veut pas rendre heureux.

Certains artistes de notre temps, jetant un regard sérieux sur ce qui les entoure, s'attachent à peindre la douleur, l'abjection de la misère, le fumier de Lazare. Ceci peut être du domaine de l'art et de la philosophie; mais, en peignant la misère si laide, si avilie, parfois si vicieuse et si criminelle, leur but est-il atteint, et l'effet en est-il salubre, comme ils le voudraient? Nous n'osons pas nous prononcer là-dessus. On peut nous dire qu'en montrant ce gouffre creusé sous le sol fragile de l'opulence, ils effraient le mauvais riche, comme, au temps de la *danse macabre*, on lui montrait sa fosse béante et la mort prête à l'enlacer dans ses bras immondes. Aujourd'hui on lui montre le bandit crochétant sa porte et l'assassin guettant

son sommeil. Nous confessons que nous ne comprenons pas trop comment on le réconciliera avec l'humanité qu'il méprise, comment on le rendra sensible aux douleurs du pauvre qu'il redoute, en lui montrant ce pauvre sous la forme du forçat évadé et du rôdeur de nuit. L'affreuse mort, grinçant des dents et jouant du violon dans les images d'Holbein et de ses devanciers, n'a pas trouvé moyen, sous cet aspect, de convertir les pervers et de consoler les victimes. Est-ce que notre littérature ne procéderait pas un peu en ceci comme les artistes du moyen âge et de la renaissance ?

Les buyeurs d'Holbein remplissent leurs coupes avec une sorte de fureur pour écarter l'idée de la mort, qui, invisible pour eux, leur sert d'échanson. Les mauvais riches d'aujourd'hui demandent des fortifications et des canons pour écarter l'idée d'une jacquerie, que l'art leur montre travaillant dans l'ombre, en détail, en attendant le moment de fondre sur l'état social. L'Eglise du moyen âge répondait aux terreurs des puissants de la terre par la vente des indulgences. Le gouvernement d'aujourd'hui calme l'inquiétude des riches en leur faisant payer beaucoup de gendarmes et de geôliers, de baïonnettes et de prisons.

Albert Durer, Michel-Ange, Holbein, Callot

Goya, ont fait de puissantes satires des maux de leur siècle et de leur pays. Ce sont des œuvres immortelles, des pages historiques d'une valeur incontestable; nous ne voulons donc pas dénier aux artistes le droit de sonder les plaies de la société et de les mettre à nu sous nos yeux; mais n'y a-t-il pas autre chose à faire maintenant que la peinture d'épouvante et de menace? Dans cette littérature de mystères d'iniquité, que le talent et l'imagination ont mise à la mode, nous aimons mieux ^{voir} figures douces et suaves que les scélérats à effet dramatique. Celles-là peuvent entreprendre et amener des conversions, les autres font peur, et la peur ne guérit pas l'égoïsme, elle l'augmente.

Nous croyons que la mission de l'art est une mission de sentiment et d'amour, que le roman d'aujourd'hui devrait remplacer la parabole et l'apologue des temps naïfs, et que l'artiste a une tâche plus large et plus poétique que celle de proposer quelques mesures de prudence et de conciliation pour atténuer l'effroi qu'inspirent ses peintures. Son but devrait être de faire aimer les objets de sa sollicitude, et au besoin, je ne lui ferais pas un reproche de les embellir un peu. L'art n'est pas une étude de la réalité positive; c'est une recherche de la vérité idéale, et le *Vicaire de Wakefield* fut un livre plus utile et plus sain à

l'âme que le *Paysan perversi* et les *Liaisons dangereuses*.

Lecteur, pardonnez-moi ces réflexions, et veuillez les accepter en manière de préface. Il n'y en aura point dans l'historiette que je vais vous raconter, et elle sera si courte et si simple que j'avais besoin de m'en excuser d'avance, en vous disant ce que je pense des histoires terribles.

C'est à propos d'un laboureur que je me suis laissé entraîner à cette digression. C'est l'histoire d'un laboureur précisément que j'avais l'intention de vous dire et que je vous dirai tout à l'heure.



LE LABOUR.

9
out
Je venais de regarder longtemps et avec une profonde mélancolie le laboureur d'Holbein, et je me promenais dans la campagne, rêvant à la vie des champs et à la destinée du cultivateur. Sans doute il est lugubre de consumer ses forces et ses jours à fendre le sein de cette terre jalouse, qui se fait arracher les trésors de sa fécondité, lorsqu'un morceau de pain le plus noir et le plus grossier est, à la fin de la journée, l'unique récompense et l'unique profit attachés à un si dur labour. Ces richesses qui couvrent le sol, ces moissons, ces fruits, ces bestiaux orgueilleux qui s'engraissent dans les longues herbes, sont la pro-

priété de quelques-uns et les instruments de la fatigue et de l'esclavage du plus grand nombre. L'homme de loisir n'aime en général pour eux-mêmes, ni les champs, ni les prairies, ni le spectacle de la nature, ni les animaux superbes qui doivent se convertir en pièces d'or pour son usage. L'homme de loisir vient chercher un peu d'air et de santé dans le séjour de la campagne, puis il retourne dépenser dans les grandes villes le fruit du travail de ses vassaux.

De son côté, l'homme du travail est trop accablé, trop malheureux, et trop effrayé de l'avenir, pour jouir de la beauté des campagnes et des charmes de la vie rustique. Pour lui aussi les champs dorés, les belles prairies, les animaux superbes, représentent des sacs d'écus dont il n'aura qu'une faible part, insuffisante à ses besoins, et que, pourtant, il faut remplir, chaque année, ces sacs maudits, pour satisfaire le maître et payer le droit de vivre parcimonieusement et misérablement sur son domaine.

Et pourtant, la nature est éternellement jeune, belle et généreuse. Elle verse la poésie et la beauté à tous les êtres, à toutes les plantes, qu'on laisse s'y développer à souhait. Elle possède le secret du bonheur, et nul n'a su le lui ravir. Le plus heureux des hommes serait celui qui, possédant

la science de son labeur, et travaillant de ses mains, puisant le bien-être et la liberté dans l'exercice de sa force intelligente, aurait le temps de vivre par le cœur et par le cerveau, de comprendre son œuvre et d'aimer celle de Dieu. L'artiste a des jouissances de ce genre, dans la contemplation et la reproduction des beautés de la nature; mais, en voyant la douleur des hommes qui peuplent ce paradis de la terre, l'artiste au cœur droit et humain est troublé au milieu de sa jouissance. Le bonheur serait là où l'esprit, le cœur et les bras, travaillant de concert sous l'œil de la Providence, une sainte harmonie existerait entre la munificence de Dieu et les ravissements de l'âme humaine. C'est alors qu'au lieu de la piteuse et affreuse mort, marchant dans son sillon, et fouet à la main, le peintre d'allégories pourrait placer à ses côtés un ange radieux, semant à pleines mains le blé béni sur le sillon fumant.

Et le rêve d'une existence douce, libre, poétique, laborieuse et simple pour l'homme des champs, n'est pas si difficile à concevoir qu'on doive le reléguer parmi les chimères. Le mot triste et doux de Virgile: "O heureux l'homme des champs, s'il connaissait son bonheur!" est un regret; mais, comme tous les regrets, c'est aussi une prédiction. Un jour viendra où le la-

boureur pourra être aussi un artiste, sinon pour exprimer (ce qui importera assez peu alors), du moins pour sentir le beau. Croit-on que cette mystérieuse intuition de la poésie ne soit pas en lui déjà à l'état d'instinct et de vague rêverie ? Chez ceux qu'un peu d'aisance protège dès aujourd'hui, et chez qui l'excès du malheur n'étouffe pas tout développement moral et intellectuel, le bonheur pur, senti et apprécié est à l'état élémentaire ; et, d'ailleurs, si du sein de la douleur et de la fatigue, des voix de poètes se sont déjà élevées, pourquoi dirait-on que le travail des bras est exclusif des fonctions de l'âme ? Sans doute cette exclusion est le résultat général d'un travail excessif et d'une misère profonde ; mais qu'on ne dise pas que quand l'homme travaillera modérément et utilement il n'y aura plus que de mauvais ouvriers et de mauvais poètes. Celui qui puise de nobles jouissances dans le sentiment de la poésie est un vrai poète, n'eût-il pas fait un vers dans toute sa vie.

Mes pensées avaient pris ce cours, et je ne m'apercevais pas que cette confiance dans l'éducabilité de l'homme était fortifiée en moi par les influences extérieures. Je marchais sur la lisière d'un champ que des paysans étaient en train de préparer pour la semence prochaine. L'arène

était vaste comme celle du tableau d'Holbein. Le paysage était vaste aussi et encadrait de grandes lignes de verdure, un peu rougie aux approches de l'automne, ce large terrain d'un brun vigoureux, où des pluies récentes avaient laissé, dans quelques sillons, des lignes d'eau que le soleil faisait briller comme de minces filets d'argent. La journée était claire et tiède, et la terre, fraîchement ouverte par le tranchant des charrues, exhalait une vapeur légère. Dans le haut du champ un vieillard, dont le dos large et la figure sévère rappelaient celui d'Holbein, mais dont les vêtements n'annonçaient pas la misère, poussait gravement son areau de forme antique, traîné par deux bœufs tranquilles, à la robe d'un jaune pâle, véritables patriarches de la prairie, hauts de taille, un peu maigres, les cornes longues et rabattues, de ces vieux travailleurs qu'une longue habitude a rendus frères, comme on les appelle dans nos campagnes, et qui, privés l'un de l'autre, se refusent au travail avec un nouveau compagnon et se laissent mourir de chagrin. Les gens qui ne connaissent pas la campagne taxent de fable l'amitié du bœuf pour son camarade d'attelage. Qu'ils viennent voir au fond de l'étable un pauvre animal maigre, exténué, battant de sa queue inquiète ses flancs décharnés, soufflant

avec effroi et dédain sur la nourriture qu'on lui présente, les yeux toujours tournés vers la porte, en grattant du pied la place vide à ses côtés, flairant les jugs et les chaînes que son compagnon a portés, et l'appelant sans cesse avec de déplorables mugissements. Le bouvier dira: "C'est une paire de bœufs perdue; son frère est mort, et celui-là ne travaillera plus. Il faudrait pouvoir l'engraisser pour l'abattre; mais il ne veut pas manger, et bientôt il sera mort de faim."

Le vieux laboureur travaillait lentement, en silence, sans efforts inutiles. Son docile attelage ne se pressait pas plus que lui; mais grâce à la continuité d'un labour sans distraction et d'une dépense de forces éprouvées et soutenues, son sillon était aussi vité creusé que celui de son fils, qui menait, à quelque distance, quatre bœufs moins robustes, dans une veine de terres plus fortes et plus pierreuses.

Mais ce qui attira ensuite mon attention était véritablement un beau spectacle, un noble sujet pour un peintre. A l'autre extrémité de la plaine labourable, un jeune homme de bonne mine conduisait un attelage magnifique: quatre paires de jeunes animaux à robe sombre mêlée de noir fauve à reflets de feu, avec ces têtes courtes et frisées qui sentent encore le taureau sauvage, ces

gros yeux farouches, ces mouvements brusques, ce travail nerveux et saccadé qui s'irrite encore du joug et de l'aiguillon et n'obéit qu'en frémissant de colère à la domination nouvellement imposée. C'est ce qu'on appelle des bœufs *fraîchement liés*. L'homme qui les gouvernait avait à défricher un coin naguère abandonné au pâturage et rempli de souches séculaires, travail d'athlète auquel suffisaient à peine son énergie, sa jeunesse et ses huit animaux quasi indomptés.

Un enfant de six à sept ans, beau comme un ange, et les épaules couvertes, sur sa blouse, d'une peau d'agneau qui le faisait ressembler au petit saint Jean-Baptiste des peintres de la Renaissance, marchait dans le sillon parallèle à la charrue et piquait le flanc des bœufs avec une gaule longue et légère, armée d'un aiguillon peu acéré. Les fiers animaux frémissaient sous la petite main de l'enfant, et faisaient grincer les jougs et les courroies liés à leur front, en imprimant au timon de violentes secousses. Lorsqu'une racine arrêtait le soc, le laboureur criait d'une voix puissante, appelant chaque bête par son nom, mais plutôt pour calmer que pour exciter; car les bœufs, irrités par cette brusque résistance, bondissaient, creusaient la terre de leurs larges

ments brusques
qui s'irrite encore
obéit qu'en fré-
en nouvellement
de des bœufs fr-
es gouvernait avait
e abandonné au p-
ches séculaires, tra-
ent à peine son é-
huit animaux quasi

sept ans, beau comme
ouvertes, sur sa blouse
ni le faisait ressembler
te des peintres de la Re-
ns le sillon parallèle à
dans des bœufs avec un
armée d'un aiguillon pe-
aux frémissaient sous la
et faisaient grincer les
à leur front, en impr-
tes secousses. Lorsqu'une
e laboureur criait d'une
chaque bête par son
ulmer que pour exciter
cette brusque résistance
a terre de leurs larges

pieds fourchus, et se se-
portant l'arceau à travers
et de l'aiguillon, le jeune
les quatre premiers tan-
nait les quatre autres. Il
d'une voix qu'il voulait re-
tait douce comme sa figu-
était beau de force ou
l'homme, l'enfant, les tau-
malgré cette lutte puissan-
cue, il y avait un senti-
calme profond qui plan-
Quand l'obstacle était su-
reprenait sa marche égal-
reur, dont la feinte viole-
cice de vigueur et une d-
nait tout à coup la sérén-
jetait un regard de conten-
enfant, qui se retournait po-
voix mâle de ce jeune p-
le chant solennel et méla-
tradition du pays transme-
reurs indistinctement, mai-
dans l'art d'exciter et de
bœufs de travail. Ce cha-
peut-être considérée comm-
mystérieuses influences on

jadis, est réputé encore aujourd'hui posséder la vertu d'entretenir le courage de ces animaux, d'apaiser leurs mécontentements et de charmer l'ennui de leur longue besogne. Il ne suffit pas de savoir bien les conduire en traçant un sillon parfaitement rectiligne, de leur alléger la peine en soulevant ou enfonçant à point le fer dans la terre: on n'est point un parfait laboureur si on ne sait chanter aux bœufs, et c'est là une science à part qui exige un goût et des moyens particuliers.

Ce chant n'est, à vrai dire, qu'une sorte de ré-citatif interrompu et repris à volonté. Sa forme irrégulière et ses intonations fausses selon les règles de l'art musical le rendent intraduisible. Mais ce n'en est pas moins un beau chant, et tellement approprié à la nature du travail qu'il accompagne, à l'allure du bœuf, au calme des lieux agrestes, à la simplicité des hommes qui le disent, qu'aucun génie étranger au travail de la terre ne l'eût inventé, et qu'aucun chanteur autre qu'un *fin laboureur* de contrée ne saurait le redire. Aux époques de l'année où il n'y a pas d'autre travail et d'autre mouvement dans la campagne que celui du labourage, ce chant si doux et si puissant monte comme une voix de la brise, à laquelle sa tonalité particulière donne une certaine ressemblance. La note finale de

chaque phrase, tenue et tremblée avec une longueur et une puissance d'haleine incroyable, monte d'un quart de ton en faussant systématiquement. Cela est sauvage, mais le charme en est indicible, et quand on s'est habitué à l'entendre, on ne conçoit pas qu'un autre chant pût s'élever à ces heures et dans ces lieux-là, sans en déranger l'harmonie.

Il se trouvait donc que j'avais sous les yeux un tableau qui contrastait avec celui d'Holbein, quoique ce fût une scène pareille. Au lieu d'un triste vieillard, un homme jeune et dispos ; au lieu d'un attelage de chevaux efflanqués et harassés, un double quadriga de bœufs robustes et ardents ; au lieu de la mort, un bel enfant ; au lieu d'une image de désespoir et d'une idée de destruction, un spectacle d'énergie et une pensée de bonheur.

C'est alors que le quatrain français

A la sueur de ton visalge, etc.

et le "*O fortunatos...agricolas*" de Virgile me revinrent ensemble à l'esprit, et qu'en voyant ce couple si beau, l'homme et l'enfant, accomplir dans des conditions si poétiques, et avec tant de grâce unie à la force, un travail plein de grandeur et de solennité, je sentis une pitié profonde

mêlée à un respect involontaire. Heureux le laboureur ! oui, sans doute, je le serais à sa place, si mon bras, devenu tout d'un coup robuste, et ma poitrine devenue puissante, pouvaient ainsi féconder et chanter la nature, sans que mes yeux cessassent de voir et mon cerveau de comprendre l'harmonie des couleurs et des sons, la finesse des tons et la grâce des contours, en un mot la beauté mystérieuse des choses ! et surtout sans que mon cœur cessât d'être en relation avec le sentiment divin qui a présidé à la création immortelle et sublime.

Mais, hélas ? cet homme n'a jamais compris le mystère du beau, cet enfant ne le comprendra jamais !.... Dieu me préserve de croire qu'ils ne soient pas supérieurs aux animaux qu'ils dominent, et qu'ils n'aient pas par instants une sorte de révélation extatique qui charme leur fatigue et endort leurs soucis ? Je vois sur leurs nobles fronts le sceau du Seigneur, car ils sont nés rois de la terre bien mieux que ceux qui la possèdent pour l'avoir payée. Et la preuve qu'ils le sentent, c'est qu'on ne les dépayserait pas impunément, c'est qu'ils aiment ce sol arrosé de leurs sueurs, c'est que le vrai paysan meurt de nostalgie sous le harnais du soldat, loin du champ qui l'a vu naître. Mais il manque à cet homme une partie

des jouissances que je possède, jouissances im-
matérielles qui lui seraient bien dues, à lui, l'ou-
vrier du vaste temple que le ciel est assez vaste
pour embrasser. Il lui manque la connaissance de
son sentiment. Ceux qui l'ont condamné à la ser-
vitude dès sa naissance, ne pouvant lui ôter la
rêverie, lui ont ôté la réflexion.

Eh bien ! tel qu'il est, incomplet et condamné à
une éternelle enfance, il est encore plus beau que
celui chez qui la science a étouffé le sentiment.
Ne vous élevez pas au-dessus de lui, vous autres
qui vous croyez investis du droit légitime et im-
prescriptible de lui commander, car cette erreur
effroyable où vous êtes prouve que votre esprit a
tué votre cœur et que vous êtes les plus incomplets
et les plus aveugles des hommes ! . . . J'aime encore
mieux cette simplicité de son âme que les fausses
lumières de la vôtre ; et si j'avais à raconter sa vie,
j'aurais plus de plaisir à en faire ressortir les côtés
doux et touchants, que vous n'avez de mérite à
peindre l'abjection où les rigueurs et les mépris
de vos préceptes sociaux peuvent le précipiter.

Je connaissais ce jeune homme et ce bel enfant ;
je savais leur histoire, car ils avaient une histoire,
tout le monde a la sienne, et chacun pourrait
intéresser au roman de sa propre vie, s'il l'avait
compris . . . Quoique paysan et simple laboureur,

Germain s'était rendu compte de ses devoirs et de ses affections. Il me les avait racontés avec intérêt. Quand je l'eus regardé labourer assez longtemps, je me demandai pourquoi son histoire ne serait pas écrite, quoique ce fût une histoire aussi simple, aussi droite et aussi peu ornée que le sillon qu'il traçait avec sa charrue.

L'année prochaine, ce sillon sera comblé et couvert par un sillon nouveau. Ainsi s'imprime et disparaît la trace de la plupart des hommes dans le champ de l'humanité. Un peu de terre l'efface, et les sillons que nous avons creusés se succèdent les uns aux autres comme les tombes dans le cimetière. Le sillon du laboureur ne vaut-il pas celui de l'oisif, qui a pourtant un nom, un nom qui restera, si, par une singularité ou une absurdité quelconque, il fait un peu de bruit dans le monde?....

Eh bien ! arrachons, s'il se peut, au néant de l'oubli, le sillon de Germain, le *fin laboureur*. Il n'en saura rien et ne s'en inquiétera guère ; mais j'aurai eu quelque plaisir à le tenter.



III.

LE PÈRE MAURICE.

— Germain, lui dit un jour son beau-père, il faut pourtant te décider à reprendre femme. Voilà bientôt deux ans que tu es veuf de ma fille, et ton aîné a sept ans. Tu approches de la trentaine, mon garçon, et tu sais que, passé cet âge-là, dans nos pays, un homme est réputé trop vieux pour rentrer en ménage. Tu as trois beaux enfants, et jusqu'ici ils ne nous ont point embarrassés. Ma femme et ma bru les ont soignés de leur mieux, et les ont aimés comme elles le devaient. Voilà Petit-Pierre quasi élevé; il pique déjà les bœufs assez gentiment; il est assez sage pour garder les bêtes au pré, et assez fort pour mener les chevaux à l'abreuvoir. Ce n'est donc pas celui-là qui

nous gêne: mais les deux autres, que nous aimons pourtant, Dieu le sait, les pauvres innocents! nous donnent cette année beaucoup de souci. Ma bru ne pourra plus bientôt avec la charge de ses enfants, s'occuper de ta petite Solange et surtout de ton Silvain, qui n'a pas quatre ans et qui ne se tient guère en repos ni le jour ni la nuit. C'est un sang vif comme toi: ça fera un bon ouvrier, mais ça fait un terrible enfant, et ma vieille ne court plus assez vite pour le rattraper quand il se sauve du côté de la fosse, ou quand il se jette sous les pieds des bêtes. Donc tes enfants nous inquiètent et nous surchargent. Nous n'aimons pas à voir des enfants mal soignés; et quand on pense aux accidents qui peuvent leur arriver, faute de surveillance, on n'a pas la tête en repos. Il te faut donc une autre femme et à moi une autre bru. Songes-y, mon garçon. Je t'ai déjà averti plusieurs fois, le temps se passe, les années ne t'attendront point. Tu dois à tes enfants et à nous autres, qui voulons que tout aille bien dans la maison, de te marier au plus tôt.

— Eh bien, mon père, répondit le gendre, si vous le voulez absolument, il faudra donc vous contenter. Mais je ne veux pas vous cacher que cela me fera beaucoup de peine, et que je n'en ai

guère plus d'envie que de me ~~noyer~~. On sait qui on perd et on ne sait pas qui l'on trouve. J'avais une brave femme, une belle femme, douce, courageuse, bonne à ses père et mère, bonne à son mari, bonne à ses enfants, bonne au travail, aux champs comme à la maison, adroite à l'ouvrage, bonne à tout enfin; et quand vous me l'avez donnée, quand je l'ai prise, nous n'avions pas mis dans nos conditions que je viendrais à l'oublier si j'avais le malheur de la perdre.

— Ce que tu dis là est d'un bon cœur, Germain, reprit le père Maurice; je sais que tu as aimé ma fille, que tu l'as rendue heureuse, et que si tu avais pu contenter la mort en passant à sa place, Cathérine ✱serait en vie à l'heure qu'il est, et toi dans le cimetière. Elle méritait bien d'être aimée de toi à ce point-là et si tu ne t'en consoles pas, nous ne nous en consolons pas non plus. Mais je ne te parle pas de l'oublier. Le bon Dieu a voulu qu'elle nous quittât, et nous ne passons pas un jour sans lui faire savoir par nos prières, nos pensées, nos paroles et nos actions, que nous respectons son souvenir et que nous sommes fâchés de son départ. Mais si elle pouvait te parler de l'autre monde et te donner à connaître sa volonté, elle te commanderait de chercher une mère pour ses petits orphelins. Il s'agit donc de rencontrer une

femme qui soit digne de la remplacer. Ce ne sera pas bien aisé; mais ce n'est pas impossible; et quand nous te l'aurons trouvée, tu l'aimeras comme tu aimais ma fille, parce que tu es un honnête homme, et que tu lui sauras gré de nous rendre service et d'aimer tes enfants.

— C'est bien, père Maurice, dit Germain, je ferai votre volonté comme je l'ai toujours faite.

— C'est une justice à te rendre, mon fils, que tu as toujours écouté l'amitié et les bonnes raisons de ton chef de famille. Avisons donc ensemble au choix de ta nouvelle femme. D'abord je ne suis pas d'avis que tu prennes une jeunesse. Ce n'est pas ce qu'il te faut. La jeunesse est légère; et comme c'est un fardeau d'élever trois enfants, surtout quand ils sont d'un autre lit, il faut une bonne âme bien sage, bien douce et très-portée au travail. Si ta femme n'a pas environ le même âge que toi, elle n'aura pas assez de raison pour accepter un pareil devoir. Elle te trouvera trop vieux et tes enfants trop jeunes. Elle se plaindra et tes enfants pâtiront.

— Voilà justement ce qui m'inquiète, dit Germain. Si ces pauvres petits venaient à être mal-traités, haïs, battus?

— A Dieu ne plaise! reprit le vieillard. Mais les méchantes femmes sont plus rares dans notre

pays que les bonnes, et il faudrait être fou, pour ne pas mettre la main sur celle qui convient.

— C'est vrai, mon père: il y a de bonnes filles dans notre village. Il y a la Louise, la Sylvaine, la Claudie, la Marguerite.... enfin, celle que vous voudrez.

— Doucement, doucement, mon garçon, toutes ces filles-là sont trop jeunes ou trop pauvres.... ou trop jolies filles; car, enfin, il faut penser à cela aussi, mon fils. Une jolie femme n'est pas toujours aussi rangée qu'une autre.

— Vous voulez donc que j'en prenne une laide? dit Germain un peu inquiet.

— Non, point laide, car cette femme te donnera d'autres enfants, et il n'y a rien de si triste que d'avoir des enfants laids, chétifs et malsains. Mais une femme encore fraîche, d'une bonne santé et qui ne soit ni belle ni laide, ferait très-bien ton affaire.

— Je vois bien, dit Germain en souriant un peu tristement, que, pour l'avoir telle que vous la voulez, il faudra la faire faire exprès: d'autant plus que vous ne la voulez point pauvre, et que les riches ne sont pas faciles à obtenir surtout pour un veuf.

— Et si elle était veuve elle-même, Germain? là, une veuve sans enfants et avec un bon bien?

— Je n'en connais pas pour le moment dans notre paroisse.

— Ni moi non plus, mais il y en a ailleurs.

— Vous avez quelqu'un en vue, mon père; alors, dites-le tout de suite.



IV.

GERMAIN LE FIN LABOUREUR.

— Oui, j'ai quelqu'un en vue, répondit le père Maurice. C'est une Léonard, veuve d'un Guérin, qui demeure à Fourche.

— Je ne connais ni la femme ni l'endroit, répondit Germain résigné, mais de plus en plus triste.

— Elle s'appelle Catherine, comme ta défunte.

— Catherine? Oui, ça me fera plaisir d'avoir à dire ce nom-là; Catherine! Et pourtant, si je ne peux pas l'aimer autant que l'autre, ça me fera encore plus de peine, ça me la rappellera plus souvent.

— Je te dis que tu l'aimeras; c'est un bon sujet, une femme de grand cœur; je ne l'ai pas

vue depuis longtemps, elle n'était pas laide fille alors; mais elle n'est plus jeune, elle a trente-deux ans. Elle est d'une bonne famille, tous braves gens, et elle a bien pour huit ou dix mille francs de terres, qu'elle vendrait volontiers pour en acheter d'autres dans l'endroit où elle s'établirait; car elle songe aussi à se remarier, et je sais que, si ton caractère lui convenait, elle ne trouverait pas ta position mauvaise.

— Vous avez donc déjà arrangé tout cela?

— Oui, sauf votre avis à tous les deux; et c'est ce qu'il faudrait vous demander l'un à l'autre, en faisant connaissance. Le père de cette femme-là est un peu mon parent, et il a été beaucoup mon ami. Tu le connais bien, le père Léonard?

— Oui, je l'ai vu vous parler dans les foires, et, à la dernière, vous avez déjeuné ensemble; c'est donc de cela qu'il vous entretenait si longuement?

— Sans doute; il te regardait vendre tes bêtes et il trouvait que tu t'y prenais bien, que tu étais un garçon de bonne mine, que tu paraissais actif et entendu; et quand je lui eus dit tout ce que tu es et comme tu te conduis bien avec nous, depuis huit ans que nous vivons et travaillons ensemble, sans avoir jamais eu un mot de chagrin ou de colère, il s'est mis dans la tête de te faire épouser sa fille;

ce qui me convient aussi, je te le confesse, d'après la bonne renommée qu'elle a, d'après l'honnêteté de sa famille et les bonnes affaires où je sais qu'ils sont.

— Je vois, père Maurice, que vous tenez un peu aux bonnes affaires.

— Sans doute, j'y tiens. Est-ce que tu n'y tiens pas aussi ?

— J'y tiens si vous voulez, pour vous faire plaisir ; mais vous savez que, pour ma part, je ne m'embarrasse jamais de ce qui me revient ou de ce qui ne me revient pas dans nos profits. Je ne m'entends pas à faire des partages, et ma tête n'est pas bonne pour ces choses-là. Je connais la terre, je connais les bœufs, les chevaux, les attelages, les semailles, la battaison, les fourrages. Pour les moutons, la vigne, le jardinage, les menus profits et la culture fine, vous savez que ça regarde votre fils et que je ne m'en mêle pas beaucoup. Quant à l'argent, ma mémoire est courte, et j'aimerais mieux tout céder que de disputer sur le tien et le mien. Je craindrais de me tromper et de réclamer ce qui ne m'est pas dû, et si les affaires n'étaient pas simples et claires, je ne m'y retrouverais jamais.

— C'est tant pis, mon fils, et voilà pourquoi j'aimerais que tu eusses une femme de tête pour

me remplacer quand je n'y serai plus. Tu n'as jamais voulu voir clair dans nos comptes, et ça pourrait t'amener du désagrément avec mon fils, quand vous ne m'aurez plus pour vous mettre d'accord et vous dire ce qui vous revient à chacun.

— Puissiez-vous vivre longtemps, père Maurice ! Mais ne vous inquiétez pas de ce qui sera après vous ; jamais je ne me disputerai avec votre fils. Je me fie à Jacques comme à vous-même, et comme je n'ai pas de bien à moi, que tout ce qui peut me revenir provient de votre fille et appartient à nos enfants, je peux être tranquille et vous aussi ; Jacques ne voudrait pas dépouiller les enfants de sa sœur pour les siens, puisqu'il les aime quasi autant les uns que les autres.

— Tu as raison en cela, Germain. Jacques est un bon fils, un bon frère et un homme qui aime la vérité. Mais Jacques peut mourir avant toi, avant que vos enfants soient élevés, et il faut toujours songer, dans une famille, à ne pas laisser des mineurs sans un chef pour les bien conseiller et régler leurs différends. Autrement les gens de loi s'en mêlent, les brouillent ensemble et leur font tout manger en procès. Ainsi donc, nous ne devons pas penser à mettre chez nous une personne de plus, soit homme, soit femme, sans

nous dire qu'un jour cette personne-là aura peut-être à diriger la conduite et les affaires d'une trentaine d'enfants, petits-enfants, gendres et brus. . . On ne sait pas combien une famille peut s'accroître, et quand la ruche est trop pleine, qu'il faut essaimer, chacun songe à emporter son miel. Quand je t'ai pris pour gendre, quoique ma fille fût riche et toi pauvre, je ne lui ai pas fait reproche de t'avoir choisi. Je te voyais bon travailleur, et je savais bien que la meilleure richesse pour des gens de campagne comme nous, c'est une paire de bras et un cœur comme les tiens. Quand un homme apporte cela dans une famille, il apporte assez. Mais une femme, c'est différent : son travail dans la maison est bon pour conserver, non pour acquérir. D'ailleurs, à présent que tu es père et que tu cherches femme, il faut songer que tes nouveaux enfants, n'ayant rien à prétendre dans l'héritage de ceux du premier lit, se trouveraient dans la misère si tu venais à mourir, à moins que ta femme n'eût quelque bien de son côté. Et puis, les enfants dont tu vas augmenter notre colonie coûteront quelque chose à nourrir. Si cela retombait sur nous seuls, nous les nourririons, bien certainement, et sans nous en plaindre : mais le bien-être de tout le monde en serait diminué, et les premiers enfants auraient leur part de

privations là-dedans. Quand les familles augmentent outre mesure sans que le bien augmente en proportion, la misère vient, quelque courage qu'on y mette. Voilà mes observations, Germain, pè-
les, et tâche de te faire agréer à la veuve Guérin; car sa bonne conduite et ses écus apporteront ici de l'aide dans le présent et de la tranquillité pour l'avenir.

— C'est dit, mon père. Je vais tâcher de lui plaire et qu'elle me plaise.

— Pour cela il faut la voir et aller la trouver.

— Dans son endroit? A Fourche? C'est loin d'ici, n'est-ce pas? et nous n'avons guère le temps de courir dans cette saison.

— Quand il s'agit d'un mariage d'amour, il faut s'attendre à perdre du temps; mais quand c'est un mariage de raison entre deux personnes qui n'ont pas de caprices et savent ce qu'elles veulent c'est bientôt décidé. C'est demain samedi; tu feras ta journée de labour un peu courte, tu partiras vers les deux heures après dîner; tu seras à Fourche à la nuit; la lune est grande dans ce moment-ci, les chemins sont bons, et il n'y a pas plus de trois lieues de pays. C'est près du Magnier. D'ailleurs tu prendras la jument.

— J'aimerais autant aller à pied, par ce temps frais.

— Oui, mais la jument est belle, et un prétendu qui arrive aussi bien monté a meilleur air. Tu mettras tes habits neufs, et tu porteras un joli présent de gibier au père Léonard. Tu arriveras de ma part, tu causeras avec lui, tu passeras la journée du dimanche avec sa fille, et tu reviendras avec un oui ou non lundi matin.

— C'est entendu, répondit tranquillement Germain; et pourtant il n'était pas tout à fait tranquille.

Germain avait toujours vécu sagement comme vivent les paysans laborieux. Marié à vingt ans, il n'avait aimé qu'une femme dans sa vie, et, depuis son veuvage, quoiqu'il fût d'un caractère impétueux et enjoué, il n'avait ri et folâtré avec aucune autre. Il avait porté fidèlement un véritable regret dans son cœur, et ce n'était pas sans crainte et sans tristesse qu'il cédait à son beau-père; mais le beau-père avait toujours gouverné sagement la famille, et Germain, qui s'était dévoué tout entier à l'œuvre commune, et, par conséquent, à celui qui la personnifiait, au père de famille, Germain ne comprenait pas qu'il eût pu se révolter contre de bonnes raisons, contre l'intérêt de tous.

Néanmoins il était triste. Il se passait peu de jours qu'il ne pleurât sa femme en secret, et,

quoique la solitude commençât à lui peser, il était plus effrayé de former une union nouvelle que désireux de se soustraire à son chagrin. Il se disait vaguement que l'amour eût pu le consoler, en venant le surprendre, car l'amour ne console pas autrement. On ne le trouve pas quand on le cherche ; il vient à nous quand nous ne l'attendons pas. Ce froid projet de mariage que lui montrait le père Maurice, cette fiancée inconnue, peut-être même tout ce bien qu'on lui disait de sa raison et de sa vertu, lui donnaient à penser. Et il s'en allait, songeant, comme songent les hommes qui n'ont pas assez d'idées pour qu'elles se combattent entre elles, c'est-à-dire ne se formulant pas à lui-même de belles raisons de résistance et d'égoïsme, mais souffrant d'une douleur sourde, et ne luttant pas contre un mal qu'il fallait accepter.

Cependant le père Maurice était rentré à la métairie, tandis que Germain, entre le coucher du soleil et la nuit, occupait la dernière heure du jour à fermer les brèches que les moutons avaient faites à la bordure d'un enclos voisin des bâtiments. Il relevait les tiges d'épine et les soutenait avec des mottes de terre, tandis que les grives babillaient dans le buisson voisin et semblaient lui crier de se hâter, curieuses qu'elles étaient de venir examiner son ouvrage aussitôt qu'il serait parti.



V

LA GUILLETTE



Le père Maurice trouva chez lui une vieille voisine qui était venue causer avec sa femme tout en cherchant de la braise pour allumer son feu. La mère Guillette habitait une chaumière fort pauvre à deux portées de fusil de la ferme. Mais c'était une femme d'ordre et de volonté. Sa pauvre maison était propre et bien tenue, et ses vêtements rapiécés avec soin annonçaient le respect de soi-même au milieu de la détresse.

— Vous êtes venue chercher le feu du soir, mère Guillette, lui dit le vieillard. Voulez-vous quelque autre chose ?

— Non, père Maurice, répondit-elle ; rien pour le moment. Je ne suis pas quémandeuse, vous le savez, et je n'abuse pas de la bonté de mes amis.

— C'est la vérité ; aussi vos amis sont toujours prêts à vous rendre service.

— J'étais en train de causer avec votre femme, et je lui demandais si Germain se décidait enfin à se remarier.

— Vous n'êtes point une bavarde, répondit le père Maurice, on peut parler⁴ devant vous sans craindre les propos : ainsi je dirai à ma femme et à vous que Germain est tout à fait décidé ; il part demain pour le domaine de Fourche.

— A la bonne heure ! s'écria la mère Maurice ; ce pauvre enfant ! Dieu veuille qu'il trouve une femme aussi bonne et aussi brave que lui !

— Ah ! il va à Fourche ? observa la Guillette. Voyez comme ça se trouve ! cela m'arrange beaucoup, et puisque vous me demandiez tout à l'heure si je désirais quelque chose, je vas vous dire, père Maurice, en quoi vous pouvez m'obliger.

— Dites, dites, vous obliger, nous le voulons.

— Je voudrais que Germain prit la peine d'emmener ma fille avec lui.

— Où donc ? à Fourche ?

— Non pas à Fourche ; mais aux Ormeaux, où elle va demeurer le reste de l'année.

— Comment ! dit la mère Maurice, vous vous séparez de votre fille ?

— Il faut bien qu'elle entre en condition et

mal tranquille

avec votre femme
se décidait enfin.

bavarde, répondit le
rier devant vous sans
e dirai à ma femme et
t à fait décidé; il part
e Fourche.

cria la mère Maurice;
veuille qu'il trouve un
si brave que lui!

he? observa la Guillella
re! cela m'arrange beau-
me demandiez tout
quelque chose, je vas vous
oi vous pouvez m'obliger
liger, nous le voulons
main prit la peine d'en-

?
; mais aux Ormeaux
e de l'année.
re Maurice, vous vous
entre en condition

qu'elle gagne quelque chose.
peine et à elle aussi, la pauvre
pas pu nous décider à nous
la Saint-Jean; mais voilà qu'
rive, et qu'elle trouve une
gère dans les fermes des Ormeaux.
passait l'autre jour par ici en
Il vit ma petite Marie qui gagna
sur le communal. "Vous
ma petite fille, qu'il lui dit
pour une pastoure, ce n'est
en garder cent? je vous emmène
chez nous est tombée malade.
ses parents, et si vous voulez
huit jours, vous aurez cinq
reste de l'année jusqu'à la Saint-Jean.
a refusé, mais elle n'a pu se décider
de me le dire lorsqu'en revenant
vue triste et embarrassée de
être rude et long, puisqu'on
grues et les oies sauvages
grand mois plus tôt que de c
pleuré toutes deux; mais
venu. Nous nous sommes
vions pas rester ensemble, p
quoi faire vivre une seule pe
de terre; et puisque Marie

prend seize ans), il faut bien qu'elle fasse comme les autres, qu'elle gagne son pain et qu'elle aide sa pauvre mère.

— Mère Guillette, dit le vieux laboureur, s'il ne fallait que cinquante francs pour vous consoler de vos peines et vous dispenser d'envoyer votre enfant au loin, vrai, je vous les ferais trouver, quoique cinquante francs pour des gens comme nous ça commence à peser. Mais en toutes choses il faut consulter la raison autant que l'amitié. Pour être sauvée de la misère de cet hiver, vous ne le serez pas de la misère à venir, et plus votre fille tardera à prendre un parti, plus elle et vous aurez de peine à vous quitter. La petite Marie se fait grande et forte, et elle n'a pas de quoi s'occuper chez vous. Elle pourrait y prendre l'habitude de la fainéantise...

— Oh! pour cela je ne le crains pas, dit la Guillette. Marie est courageuse autant que fille riche et à la tête d'un gros travail puisse l'être. Elle ne reste pas un instant les bras croisés, et quand nous n'avons pas d'ouvrage elle nettoie et frotte nos pauvres meubles qu'elle rend clairs comme des miroirs. C'est une enfant qui vaut son pesant d'or, et j'aurais bien mieux aimé qu'elle entrât chez vous comme bergère que d'aller si loin chez des gens que je ne connais pas. Vous l'auriez

prise à la Saint-Jean, si nous avions su nous décider ; mais à présent vous avez loué tout votre monde, et ce n'est qu'à la Saint-Jean de l'autre année que nous pourrons y songer.

— Eh ! j'y consens de tout mon cœur, Guillette ! Cela me fera plaisir. Mais en attendant, elle fera bien d'apprendre un état et de s'habituer à servir les autres.

— Oui, sans doute ; le sort en est jeté. Le fermier des Ormeaux l'a fait demander ce matin ; nous avons dit oui, et il faut qu'elle parte. Mais la pauvre enfant ne sait pas le chemin, et je n'aimerais pas à l'envoyer si loin toute seule. Puisque votre gendre va à Fourche demain, il peut bien l'emmener. Il paraît que c'est tout à côté du domaine où elle va, à ce qu'on m'a dit ; car je n'ai jamais fait ce voyage-là.

— C'est tout à côté, et mon gendre la conduira. Cela se doit ; il pourra même la prendre en croupe sur la jument, ce qui ménagera ses souliers. Le voilà qui rentre pour souper. Dis-moi, Germain, la petite Marie à la mère Guillette s'en va bergère aux Ormeaux. Tu la conduiras sur ton cheval, n'est-ce pas ?

— C'est bien, répondit Germain qui était soucieux, mais toujours disposé à rendre service à son prochain.

Dans notre monde à nous, pareille chose ne viendrait pas à la pensée d'une mère, de confier une fille de seize ans à un homme de vingt-huit ! car Germain n'avait réellement que vingt-huit ans, et quoique, selon les idées de son pays, il passât pour vieux au point de vue du mariage, il était encore le plus bel homme de l'endroit. Le travail ne l'avait pas creusé et flétri comme la plupart des paysans qui ont dix années de labourage sur la tête. Il était de force à labourer encore dix ans sans paraître vieux, et il eût fallu que le préjugé de l'âge fût bien fort sur l'esprit d'une jeune fille pour l'empêcher de voir que Germain avait le teint frais, l'œil vif et bleu comme le ciel de mai, la bouche rose, des dents superbes, le corps élégant et souple comme celui d'un jeune cheval qui n'a pas encore quitté le pré.

Mais la chasteté des mœurs est une tradition sacrée dans certaines campagnes éloignées du mouvement corrompu des grandes villes, et, entre toutes les familles de Bélair, la famille de Maurice était réputée honnête et servant la vérité. Germain s'en allait chercher femme ; Marie était une enfant trop jeune et trop pauvre pour qu'il y songeât dans cette vue, et, à moins d'être un *sans cœur* et un *mauvais homme*, il était impossible qu'il eût une coupable pensée auprès d'elle. Le

père Maurice ne fut donc nullement inquiet de lui voir prendre en croupe cette jolie fille; la Guillette eût cru lui faire injure si elle lui eût recommandé de la respecter comme sa sœur; Marie monta sur la jument en pleurant, après avoir vingt fois embrassé sa mère et ses jeunes amies. Germain, qui était triste pour son compte, compatissait d'autant plus à son chagrin, et s'en alla d'un air sérieux, tandis que les gens du voisinage disaient adieu de la main à la pauvre Marie sans songer à mal.



VI.

PETIT-PIERRE.

LA Grise était jeune, belle et vigoureuse. Elle portait sans effort son double fardeau, couchant les oreilles et rongeant son frein, comme une fière et ardente jument qu'elle était. En passant devant le pré-long, elle aperçut sa mère, qui s'appelait la vieille Grise, comme elle la jeune Grise, et elle hennit en signe d'adieu. La vieille Grise approcha de la haie en faisant résonner ses en-ferges, essaya de galoper sur la marge du pré pour suivre sa fille; puis, la voyant prendre le grand trot, elle hennit à son tour, et resta pensive, inquiète, le nez au vent, la bouche pleine d'herbes qu'elle ne songeait plus à manger.

— Cette pauvre bête connaît toujours sa pro-

généture, dit Germain pour distraire la petite Marie de son chagrin. Ça me fait penser que je n'ai pas embrassé mon Petit-Pierre avant de partir. Le mauvais enfant n'était pas là ! Il voulait, hier au soir, me faire promettre de l'emmenner, et il a pleuré pendant une heure dans son lit. Ce matin, encore, il a tout essayé pour me persuader. Oh ! qu'il est adroit et câlin ! mais quand il a vu que ça ne se pouvait pas, monsieur s'est fâché : il est parti dans les champs, et je ne l'ai pas revu de la journée.

— Moi, je l'ai vu, dit la petite Marie en faisant effort pour rentrer ses larmes. Il courait avec les enfants de Soulas du côté des tailles, et je me suis bien doutée qu'il était hors de la maison depuis longtemps, car il avait faim et mangeait des prunelles et des mûres de buisson. Je lui ai donné le pain de mon goûter, et il m'a dit : Merci, ma Marie mignonne : quand tu viendras chez nous, je te donnerai de la galette. C'est un enfant trop gentil que vous avez là, Germain !

— Oui, qu'il est gentil, reprit le laboureur, et je ne sais pas ce que je ne ferais pas pour lui ! Si sa grand'mère n'avait pas eu plus de raison que moi, je n'aurais pas pu me tenir de l'emmenner, quand je le voyais pleurer si fort que son pauvre petit cœur en était tout gonflé.

— Eh bien ! pourquoi ne l'auriez-vous pas emmené, Germain ? Il ne vous aurait guère embarrassé ; il est si raisonnable quand on fait sa volonté !

— Il paraît qu'il aurait été de trop là où je vais. Du moins c'était l'avis du père Maurice.... Moi, pourtant, j'aurais pensé qu'au contraire il fallait voir comment on le recevrait, et qu'un si gentil enfant ne pouvait qu'être pris en bonne amitié.... Mais ils disent à la maison qu'il ne faut pas commencer par faire voir les charges du ménage... Je ne sais pas pourquoi je te parle de ça petite Marie : tu n'y comprends rien.

— Si fait, Germain ; je sais que vous allez pour vous marier ; ma mère me l'a dit, en me recommandant de n'en parler à personne, ni chez nous, ni là où je vais, et vous pouvez être tranquille : je n'en dirai mot.

— Tu feras bien, car ce n'est pas fait ; peut-être que je ne conviendrai pas à la femme en question.

— Il faut espérer que si, Germain. Pourquoi donc ne lui conviendriez-vous pas ?

— Qui sait ? J'ai trois enfants, et c'est lourd pour une femme qui n'est pas leur mère !

— C'est vrai, mais vos enfants ne sont pas comme d'autres enfants.

— Crois-tu ?

— Ils sont beaux comme des petits anges, et si bien élevés qu'on n'en peut pas voir de plus aimables.

— Il y a Sylvain qui n'est pas trop commode.

— Il est tout petit ! il ne peut pas être autrement que terrible, mais il a tant d'esprit !

— C'est vrai qu'il a de l'esprit : et un courage ! Il ne craint ni vaches, ni taureaux, et si on le laissait faire, il grimperait déjà sur les chevaux avec son aîné.

— Moi, à votre place, j'aurais amené l'aîné. Bien sûr ça vous aurait fait aimer tout de suite, d'avoir un enfant si beau !

— Oui, si la femme aime les enfants ; mais si elle ne les aime pas !

— Est-ce qu'il y a des femmes qui n'aiment pas les enfants ?

— Pas beaucoup, je pense ; mais enfin il y en a, et c'est là ce qui me tourmente.

— Vous ne la connaissez donc pas du tout cette femme ?

— Pas plus que toi, et je crains de ne pas la mieux connaître, après que je l'aurai vue. Je ne suis pas méfiant, moi. Quand on me dit de bonnes paroles, j'y crois : mais j'ai été plus d'une fois à même de m'en repentir, car les paroles ne sont pas des actions.

— On dit que c'est une fort brave femme.

— Qui dit cela ? le père Maurice !

— Oui, votre beau-père.

— C'est fort bien : mais il ne la connaît pas non plus.

— Eh bien, vous la verrez tantôt, vous ferez grande attention, et il faut espérer que vous ne vous tromperez pas, Germain.

— Tiens, petite Marie, je serais bien aise que tu entres un peu dans la maison, avant de t'en aller tout droit aux Ormeaux : tu es fine, toi, tu as toujours montré de l'esprit, et tu fais attention à tout. Si tu vois quelque chose qui te donne à penser, tu m'en avertiras tout doucement.

— Oh ! non, Germain, je ne ferai pas cela ! je craindrais trop de me tromper ; et, d'ailleurs, si une parole dite à la légère venait à vous dégoûter de ce mariage, vos parents m'en voudraient, et j'ai bien assez de chagrins comme ça, sans en attirer d'autres sur ma pauvre chère femme de mère.

Comme ils devisaient ainsi, la Grise fit un écart en dressant les oreilles, puis revint sur ses pas, et se rapprocha du buisson, où quelque chose qu'elle commençait à reconnaître l'avait d'abord effrayée. Germain jeta un regard sur le buisson, et vit dans le fossé, sous les branches épaisses et

encore fraîches d'un tôteau de chêne quelque chose qu'il prit pour un agneau.

— C'est une bête égarée, dit-il, ou morte, car elle ne bouge. Peut-être que quelqu'un la cherche ; il faut voir !

— Ce n'est pas une bête, s'écria la petite Marie : c'est un enfant qui dort ; c'est votre Petit-Pierre.

— Par exemple ! dit Germain en descendant de cheval : voyez ce petit garnement qui dort là, si loin de la maison, et dans un fossé où quelque serpent pourrait bien le trouver !

Il prit dans ses bras l'enfant, qui lui sourit en ouvrant les yeux et jeta ses bras autour de son cou, en lui disant : Mon petit père, tu vas m'emmener avec toi ?

— Ah oui ! toujours la même chanson ! Que faisiez-vous là, mauvais Pierre ?

— J'attendais mon petit père à passer, dit l'enfant ; je regardais sur le chemin, et à force de regarder, je me suis endormi.

— Et si j'étais passé sans te voir, tu serais resté toute la nuit dehors, et le loup t'aurait mangé !

— Oh ! je savais bien que tu me verrais ! répondit Petit-Pierre avec confiance.

— Eh bien, à présent, mon Pierre, embrasse-moi, dis-moi adieu, et retourne vite à la maison, si tu ne veux pas qu'on soupe sans toi.

— Tu ne veux donc pas m'emmener ? s'écria le petit en commençant à frotter ses yeux pour montrer qu'il avait dessein de pleurer.

— Tu sais bien que grand-père et grand-mère ne le veulent pas, dit Germain, se retranchant derrière l'autorité des vieux parents, comme un homme qui ne compte guère sur la sienne propre.

Mais l'enfant n'entendit rien. Il se prit à pleurer tout de bon, disant que puisque son père emmenait la petite Marie, il pouvait bien l'emmener aussi. On lui objecta qu'il fallait passer les grands bois, qu'il y avait là beaucoup de méchantes bêtes qui mangeaient les petits enfants, que la Grise ne voulait pas porter trois personnes, qu'elle l'avait déclaré en partant, et que dans le pays où l'on se rendait, il n'y avait ni lit ni souper pour les marmots. Toutes ces excellentes raisons ne persuadèrent point Petit-Pierre ; il se jeta sur l'herbe, et s'y roula, en criant que son petit père ne l'aimait plus, et que s'il ne l'emmenait pas, il ne rentrerait point du jour ni de la nuit à la maison.

Germain avait un cœur de père aussi tendre et aussi faible que celui d'une femme. La mort de la sienne, les soins qu'il avait été forcé de rendre seul à ses petits, aussi la pensée que ces pauvres

enfants sans mère avaient besoin d'être beaucoup aimés, avaient contribué à le rendre ainsi, et il se fit en lui un si rude combat, d'autant plus qu'il rougissait de sa faiblesse et s'efforçait de cacher son malaise à la petite Marie, que la sueur lui en vint au front et que ses yeux se bordèrent de rouge, prêts à pleurer aussi. Enfin il essaya de se mettre en colère; mais, en se retournant vers la petite Marie, comme pour la prendre à témoin de sa fermeté d'âme, il vit que le visage de cette bonne fille était baigné de larmes, et tout son courage l'abandonnant, il lui fut impossible de retenir les siennes, bien qu'il grondât et menaçât encore.

— Vrai, vous avez le cœur trop dur, lui dit enfin la petite Marie, et, pour ma part, je ne pourrai jamais résister comme cela à un enfant qui a un si gros chagrin. Voyons, Germain, emmenez-le. Votre jument est bien habituée à porter deux personnes et un enfant, à preuve que votre beau-frère et sa femme, qui est plus lourde que moi de beaucoup, vont au marché le samedi avec leur garçon, sur le dos de cette bonne bête. Vous le mettez à cheval devant vous, et d'ailleurs j'aime mieux m'en aller toute seule à pied que de faire de la peine à ce petit.

— Qu'à cela ne tienne, répondit Germain, qui

mourait d'envie de se laisser convaincre. La Grise est forte et en porterait deux de plus, s'il y avait place sur son échine. Mais que ferons-nous de cet enfant en route? il aura froid, il aura faim.... et qui prendra soin de lui ce soir et demain pour le coucher, le laver et le rhabiller? Je n'ose pas donner cet ennui-là à une femme que je ne connais pas, et qui trouvera, sans doute, que je suis bien sans façons avec elle pour commencer.

— D'après l'amitié ou l'ennui qu'elle montrera, vous la connaîtrez tout de suite, Germain, croyez moi; et d'ailleurs, si elle rebute votre Pierre, moi je m'en charge. J'irai chez elle l'habiller et je l'emmènerai aux champs demain. Je l'amuserai toute la journée et j'aurai soin qu'il ne manque de rien.

— Et il t'ennuiera, ma pauvre fille! Il te gênera toute une journée, c'est long!

— Ça me fera plaisir, au contraire, ça me tiendra compagnie, et ça me rendra moins triste le premier jour que j'aurai à passer dans un nouveau pays. Je me figurerai que je suis encore chez nous.

L'enfant, voyant que la petite Marie prenait son parti, s'était cramponné à sa jupe et la tenait si fort qu'il eût fallu lui faire du mal pour l'en

arracher. Quand il reconnut que son père cédait, il prit la main de Marie dans ses deux petites mains brunies par le soleil, et l'embrassa en sautant de joie et en la tirant vers la jument, avec cette impatience ardente que les enfants portent dans leurs désirs.

— Allons, allons, dit la jeune fille, en le soulevant dans ses bras, tâchons d'apaiser ce pauvre cœur qui saute comme un petit oiseau, et si tu sens le froid quand la nuit viendra, dis-le-moi, mon Pierre, je te serrerai dans ma cape. Embrasse ton petit père, et demande-lui pardon d'avoir fait le méchant. Dis que ça ne t'arrivera plus, jamais ! jamais, entends-tu ?

— Oui, oui, à condition que je ferai toujours sa volonté, n'est-ce pas ? dit Germain en essuyant les yeux du petit avec son mouchoir : ah ! Marie, vous me le gâtez, ce drôle-là ! . . . Et vraiment, tu es une trop bonne fille, petite Marie. Je ne sais pas pourquoi tu n'es pas entrée bergère chez nous à la Saint-Jean dernière. Tu aurais pris soin de mes enfants, et j'aurais mieux aimé te payer un bon prix pour les servir, que d'aller chercher une femme qui croira peut-être me faire beaucoup de grâce en ne les détestant pas.

— Il ne faut pas voir comme ça les choses par le mauvais côté, répondit la petite Marie, en te-

nant la bride du cheval pendant que Germain plaçait son fils sur le devant du large bât garni de peau de chèvre: si votre femme n'aime pas les enfants, vous me prendrez à votre service l'an prochain, et, soyez tranquille, je les amuserai si bien qu'ils ne s'apercevront de rien.



VII.

DANS LA LANDE.

LH ça, dit Germain, lorsqu'ils eurent fait quelques pas, que va-t-on penser à la maison en ne voyant pas rentrer ce petit bonhomme ? Les parents vont être inquiets et le chercheront partout.

— Vous allez dire au cantonnier qui travaille là-haut sur la route, que vous l'emmenez, et vous lui recommanderez d'avertir votre monde.

— C'est vrai, Marie, tu t'avises de tout, toi ! moi, je ne pensais plus que Jeannie devait être par là.

— Et justement, il demeure tout près de la métairie ; il ne manquera pas de faire la commission.

Quand on eut avisé à cette précaution, Germain

remit la jument au trot, et Petit-Pierre était si joyeux, qu'il ne s'aperçut pas tout de suite qu'il n'avait pas diné ; mais le mouvement du cheval lui creusant l'estomac, il se prit, au bout d'une lieue, à bâiller, à pâlir, et à confesser qu'il mourait de faim.

— Voilà que ça commence, dit Germain. Je savais bien que nous n'irions pas loin sans que ce monsieur criât la faim ou la soif.

— J'ai soif aussi ! dit Petit-Pierre.

— Eh bien ! nous allons donc entrer dans le cabaret de la mère Rebec, à Corlay, au *Point du Jour* ? Belle enseigne, mais pauvre gîte ! Allons Marie, tu boiras aussi un doigt de vin.

— Non, non, je n'ai besoin de rien, dit-elle, je tiendrai la jument pendant que vous entrerez avec le petit.

— Mais j'y songe, ma bonne fille, tu as donné ce matin le pain de ton goûter à mon Pierre, et toi tu es à jeun ; tu n'as pas voulu dîner avec nous à la maison, tu ne faisais que pleurer.

— Oh ! je n'avais pas faim, j'avais trop de peine ! et je vous jure qu'à présent encore je ne sens aucune envie de manger.

— Il faut te forcer, petite ; autrement tu seras malade. Nous avons du chemin à faire, et il ne faut pas arriver là-bas comme des affamés pour

demander du pain avant de dire bonjour. Moi-même je veux te donner l'exemple, quoique je n'aie pas grand appétit ; mais j'en viendrai à bout, vu que, après tout, je n'ai pas diné non plus. Je vous voyais pleurer, toi et ta mère, et ça me troublait le cœur. Allons, allons, je vais attacher la Grise à la porte ; descends, je le veux.

Ils entrèrent tous trois chez la Rebec, et, en moins d'un quart d'heure, la grosse boîteuse réussit à leur servir une omelette de bonne mine, du pain bis et du vin clàiret.

Les paysans ne mangent pas vite, et le petit Pierre avait si grand appétit qu'il se passa bien une heure avant que Germain pût songer à se remettre en route. La petite Marie avait mangé par complaisance d'abord ; puis, peu à peu, la faim était venue : car à seize ans on ne peut pas faire longtemps diète, et l'air des campagnes est impérieux. Les bonnes paroles que Germain sut lui dire pour la consoler et lui faire prendre courage produisirent aussi leur effet ; elle fût effort pour se persuader que sept mois seraient bientôt passés, et pour songer au bonheur qu'elle aurait de se retrouver dans sa famille et dans son hameau, puisque le père Maurice et Germain s'accordaient pour lui promettre de la prendre à leur service. Mais comme elle commençait à s'égayer et à

badiner avec le petit Pierre, Germain eut la malheureuse idée de lui faire regarder, par la fenêtre du cabaret, la belle vue de la vallée qu'on voit tout entière de cette hauteur, et qui est si riante, si verte et si fertile. Marie regarda et demanda si de là on voyait les maisons de Belair.

— Sans doute, dit Germain, et la métairie, et même ta maison. Tiens, ce petit point gris, pas loin du grand peuplier à Godard, plus bas que le clocher.

— Ah ! je la vois, dit la petite ; et là-dessus elle recommença de pleurer.

— J'ai eu tort de te faire songer à ça, dit Germain, je ne fais que des bêtises aujourd'hui ! Allons, Marie, partons, ma fille ; les jours sont courts, et dans une heure, quand la lune montera, il ne fera pas chaud.

Ils se remirent en route, traversèrent la grande-brande, et comme, pour ne pas fatiguer la jeune fille et l'enfant par un trop grand trot, Germain ne pouvait faire aller la Grise bien vite, le soleil était couché quand ils quittèrent la route pour gagner les bois.

Germain connaissait le chemin jusqu'au Magnier ; il pensa qu'il aurait plus court en ne prenant pas l'avenue de Chanteloube, mais en descendant par Presles et la Sépulture, direction

qu'il n'avait pas l'habitude de prendre quand il allait à la foire. Il se trompa et perdit encore un peu de temps avant d'entrer dans le bois; encore n'y entra-t-il point par le bon côté, et il ne s'en aperçut pas, si bien qu'il tourna le dos à Fourche et gagna beaucoup plus haut du côté d'Ardenta.

Ce qui l'empêchait alors de s'orienter, c'était un brouillard qui s'élevait avec la nuit, un de ces brouillards des soirs d'automne, que la blancheur du clair de lune rend plus vagues et plus trompeurs encore. Les grandes flaques d'eau dont les claières sont semées exhalaient des vapeurs si épaisses que, lorsque la Grise les traversait, on ne s'en apercevait qu'au clapotement de ses pieds et à la peine qu'elle avait à les tirer de la vase.

Quand on eut enfin trouvé une belle allée bien droite, et qu'arrivé au bout, Germain chercha à voir où il était, il s'aperçut bien qu'il s'était perdu; car le père Maurice, en lui expliquant son chemin, lui avait dit qu'à la sortie des bois il aurait à descendre un bout de côte très-raide, à traverser une immense prairie et à passer deux fois la rivière à gué. Il lui avait même recommandé d'entrer dans cette rivière avec précaution, parce qu'au commencement de la saison il y avait eu de grandes pluies et que l'eau pouvait

être un peu haute. Ne voyant ni descente, ni prairie, ni rivière, mais la lande unie et blanche comme une nappe de neige, Germain s'arrêta, chercha une maison, attendit un passant, et ne trouva rien qui pût le renseigner. Alors il revint sur ses pas et rentra dans les bois. Mais le brouillard s'épaissit encore plus, la lune fut tout à fait voilée, les chemins étaient affreux, les fondrières profondes. Par deux fois, la Grise faillit s'abattre; chargée comme elle l'était, elle perdait courage, et, si elle conservait assez de discernement pour ne pas se heurter contre les arbres, elle ne pouvait empêcher que ceux qui la montaient n'eussent affaire à de grosses branches, qui barraient le chemin à la hauteur de leurs têtes et qui les mettaient fort en danger. Germain perdit son chapeau dans une de ces rencontres et eut grand'peine à le retrouver. Petit-Pierre s'était endormi, et, se laissant aller comme un sac, il embarrassait tellement les bras de son père, que celui-ci ne pouvait plus ni soutenir ni diriger le cheval.

— Je crois que nous sommes ensorcelés, dit Germain en s'arrêtant: car ces bois ne sont pas assez grands pour qu'on s'y perde, à moins d'être ivre, et il y a deux heures au moins que nous y tournons sans pouvoir en sortir. La Grise n'a qu'une idée en tête, c'est de s'en retourner à la

maison, et c'est elle qui me fait tromper. Si nous voulons nous en aller chez nous, nous n'avons qu'à la laisser faire. Mais quand nous sommes peut-être à deux pas de l'endroit où nous devons coucher, il faudrait être fou pour y renoncer et recommencer une si longue route. Cependant, je ne sais plus que faire. Je ne vois ni ciel, ni terre, et je crains que cet enfant-là ne prenne la fièvre si nous restons dans ce damné brouillard, ou qu'il ne soit écrasé par notre poids si le cheval vient à s'abattre en avant.

— Il ne faut pas nous obstiner davantage, dit la petite Marie. Descendons, Germain ; donnez-moi l'enfant, je le porterai fort bien, et j'empêcherai mieux que vous que la cape, se dérangeant, ne le laisse à découvert. Vous conduirez la jument par la bride, et nous verrons peut-être plus clair quand nous serons plus près de terre.

Ce moyen ne réussit qu'à les préserver d'une chute de cheval, car le brouillard rampait et semblait se coller à la terre humide. La marche était pénible, et ils furent bientôt si harassés qu'ils s'arrêtèrent en rencontrant enfin un endroit sec sous de grands chênes. La petite Marie était en nage, mais elle ne se plaignait ni ne s'inquiétait de rien. Occupée seulement de l'enfant, elle s'assit sur le sable et le coucha sur ses genoux, tandis

que Germain explorait les environs, après avoir passé les rênes de la Grise dans une branche d'arbre.

Mais la Grise, qui s'ennuyait fort de ce voyage, donna un coup de reins, dégagea les rênes, rompit les sangles, et lâchant, par manière d'acquit, une demi-douzaine de ruades plus haut que sa tête, partit à travers les taillis, montrant fort bien qu'elle n'avait besoin de personne pour retrouver son chemin.

— Ça, dit Germain, après avoir vainement cherché à la rattraper, nous voici à pied, et rien ne nous servirait de nous trouver dans le bon chemin, car il nous faudrait traverser la rivière à pied ; et à voir comme ces routes sont pleines d'eau, nous pouvons être sûrs que la prairie est sous la rivière. Nous ne connaissons pas les autres passages. Il nous faut donc attendre que ce brouillard se dissipe ; ça ne peut pas durer plus d'une heure ou deux. Quand nous verrons clair, nous chercherons une maison, la première venue à la lisière du bois ; mais à présent nous ne pouvons sortir d'ici ; il y a là une fosse, un étang, je ne sais quoi devant nous ; et derrière, je ne saurais pas non plus dire ce qu'il y a, car je ne comprends plus par quel côté nous sommes arrivés.



VIII

SOUS LES GRANDS CHÊNES



H bien ! prenons patience, Germain, dit la petite Marie. Nous ne sommes pas mal sur cette petite hauteur. La pluie ne perce pas la feuillée de ces gros chênes, et nous pouvons allumer du feu, car je sens de vieilles souches qui ne tiennent à rien et qui sont assez sèches pour flamber. Vous avez bien du feu, Germain ? Vous fumiez votre pipe tantôt.

— J'en avais ! mon briquet était sur le bât dans mon sac, avec le gibier que je portais à ma future ; mais la maudite jument a tout emporté, même mon manteau, qu'elle va perdre et déchirer à toutes les branches.

— Non pas, Germain; la bâtime, le manteau, le sac, tout est là par terre, à vos pieds. La Grise a cassé les sangles et tout jeté à côté d'elle en partant.

— C'est, vrai Dieu, certain ! dit le laboureur; et si nous pouvons trouver un peu de bois mort à tâtons, nous réussirons à nous sécher et à nous réchauffer.

— Ce n'est pas difficile, dit la petite Marie, le bois mort craque partout sous les pieds; mais donnez-moi d'abord ici la bâtime.

— Qu'en veux-tu faire ?

— Un lit pour le petit: non, pas comme ça à l'envers; il ne roulera pas dans la ruelle; et c'est encore tout chaud du dos de la bête. Câlez-moi ça de chaque côté avec ces pierres que vous voyez là !

— Je ne les vois pas, moi ! Tu as donc des yeux de chat !

— Tenez ! voilà qui est fait, Germain ! Donnez-moi votre manteau, que j'enveloppe ses petits pieds, et ma cape par-dessus son corps. Voyez ! s'il n'est pas couché là aussi bien que dans son lit ! et tâtez-le comme il a chaud !

— C'est vrai ! tu t'entends à soigner les enfants, Marie !

— Ce n'est pas bien sorcier. A présent, cherchez.

votre briquet dans votre sac, et je vais arranger le bois.

— Ce bois ne prendra jamais, il est trop humide.

— Vous doutez de tout, Germain ! vous ne vous souvenez donc pas d'avoir été pâtre et d'avoir fait de grands feux aux champs, au beau milieu de la pluie ?

— Oui, c'est le talent des enfants qui gardent les bêtes, mais moi j'ai été toucheur de bœufs aussitôt que j'ai su marcher.

— C'est pour cela que vous êtes plus fort de vos bras qu'adroit de vos mains. Le voilà bâti ce bûcher, vous allez voir s'il ne flambera pas ! Donnez-moi le feu et une poignée de fougère sèche. C'est bien ! soufflez à présent ; vous n'êtes pas poumonique ?

— Non pas que je sache, dit Germain en soufflant comme un soufflet de forge. Au bout d'un instant, la flamme brilla, jeta d'abord une lumière rouge, et finit par s'élever en jets bleuâtres sous le feuillage des chênes, luttant contre la brume et séchant peu à peu l'atmosphère à dix pieds à la ronde.

— Maintenant, je vais m'asseoir auprès du petit pour qu'il ne lui tombe pas d'étincelles sur le corps, dit la jeune fille. Vous, mettez du bois et animez

le feu, Germain ! nous n'attraperons ici ni fièvre ni rhume, je vous en réponds.

— Ma foi, tu es une fille d'esprit, dit Germain, et tu sais faire le feu comme une petite sorcière de nuit. Je me sens tout ranimé, et le cœur me revient ; car avec les jambes mouillées jusqu'aux genoux, et l'idée de rester comme cela jusqu'au point du jour, j'étais de fort mauvaise humeur tout à l'heure.

— Et quand on est de mauvaise humeur, on ne s'avise de rien, reprit la petite Marie.

— Et tu n'es donc jamais de mauvaise humeur, toi ?

— Eh non ! jamais. A quoi bon ?

— Oh ! ce n'est bon à rien, certainement ; mais le moyen de s'en empêcher, quand on a des ennuis ! Dieu sait que tu n'en as pas manqué, toi, pourtant, ma pauvre petite : car tu n'as pas toujours été heureuse !

— C'est vrai, nous avons souffert, ma pauvre mère et moi. Nous avons du chagrin, mais nous ne perdions jamais courage.

— Je ne perdrais pas courage pour quelque ouvrage que ce fût, dit Germain ; mais la misère ne fâcherait ; car je n'ai jamais manqué de rien. Ma femme m'avait fait riche et je le suis encore ; je le serai tant que je travaillerai à la métairie : ce

sera toujours, j'espère; mais chacun doit avoir sa peine! j'ai souffert autrement.

— Oui, vous avez perdu votre femme, et c'est grand' pitié!

— N'est-ce pas?

— Oh! je l'ai bien pleurée, allez, Germain! car elle était si bonne! Tenez, n'en parlons plus; car je la pleurerais encore, tous mes chagrins sont en train de me revenir aujourd'hui.

— C'est vrai qu'elle t'aimait beaucoup, petite Marie! elle faisait grand cas de toi et de ta mère. Allons! tu pleures? Voyons, ma fille, je ne veux pas pleurer, moi....

✓ — Vous pleurez, pourtant, Germain! Vous pleurez aussi! Quelle honte y a-t-il pour un homme à pleurer sa femme? Ne vous gênez pas, allez! je suis bien de moitié avec vous dans cette peine-là!

— Tu as un bon cœur, Marie, et ça me fait du bien de pleurer avec toi. Mais approche donc tes pieds du feu; tu as tes jupes toutes mouillées aussi, pauvre petite fille! Tiens, je vas prendre ta place auprès du petit, chauffe-toi mieux que ça.

— J'ai assez chaud, dit Marie; et si vous voulez vous asseoir, prenez un coin du manteau, moi je suis très-bien.

— Le fait est qu'on n'est pas mal ici, dit Germain

en s'asseyant tout auprès d'elle. Il n'y a que la faim qui me tourmente un peu. Il est bien neuf heures du soir, et j'ai eu tant de peine à marcher dans ces mauvais chemins, que je me sens tout affaibli. Est-ce que tu n'as pas faim, aussi, toi, Marie ?

— Moi ? pas du tout. Je ne suis pas habituée, comme vous, à faire quatre repas, et j'ai été tant de fois me coucher sans souper, qu'une fois de plus ne m'étonne guère.

— Eh bien, c'est commode une femme comme toi ; ça ne fait pas de dépense, dit Germain en souriant.

— Je ne suis pas une femme, dit naïvement Marie, sans s'apercevoir de la tournure que prenaient les idées du laboureur. Est-ce que vous rêvez ?

— Oui, je crois que je rêve, répondit Germain ; c'est la faim qui me fait divaguer peut-être !

— Que vous êtes donc gourmand ! reprit-elle en s'égayant un peu à son tour ; eh bien ! si vous ne pouvez pas vivre cinq ou six heures sans manger, est-ce que vous n'avez pas là du gibier dans votre sac, et du feu pour le faire cuire ?

— Diantre ! c'est une bonne idée ! mais le présent à mon futur beau-père ?

— Vous avez six perdrix et un lièvre ! Je pense

qu'il ne vous faut pas tout cela pour vous rassasier ?

— Mais faire cuire cela ici, sans broche et sans landiers, ça deviendra du charbon !

— Non pas, dit la petite Marie ; je me charge de vous le faire cuire sous la cendre sans goût de fumée. Est-ce que vous n'avez jamais attrapé d'alouettes dans les champs, et que vous ne les avez pas fait cuire entre deux pierres ? Ah ! c'est vrai ! j'oublie que vous n'avez pas été pastour ! Voyons, plumez cette perdrix ! Pas si fort ! vous lui arrachez la peau !

— Tu pourrais bien plumer l'autre pour me montrer !

— Vous voulez donc en manger deux ? Quel ogre. Allons, les voilà plumées, je vais les cuire.

— Tu ferais une parfaite cantinière, petite Marie ; mais, par malheur, tu n'as pas de cantine, et je serai réduit à boire l'eau de cette mare.

— Vous voudriez du vin, pas vrai ? Il vous faudrait peut-être du café ? vous vous croyez à la foire sous la ramée ! Appelez l'aubergiste : de la liqueur au fin laboureur de Belair !

— Ah ! petite méchante, vous vous moquez de moi ! Vous ne boiriez pas du vin, vous, si vous en aviez ?

— Moi ? j'en ai bu ce soir avec vous chez la Rebec, pour la seconde fois de ma vie ; mais si vous êtes bien sage, je vais vous en donner une bouteille quasi pleine, et du bon encore !

— Comment, Marie, tu es donc sorcière, décidément ?

— Est-ce que vous n'avez pas fait la folie de demander deux bouteilles de vin à la Rebec ? Vous en avez bu une avec votre petit, et j'ai à peine avalé trois gouttes de celle que vous aviez mise devant moi. Cependant vous les avez payées toutes les deux sans y regarder.

— Eh bien ?

— Eh bien, j'ai mis dans mon panier celle qui n'avait pas été bue, parce que j'ai pensé que vous ou votre petit auriez soif en route ; et la voilà.

— Tu es la fille la plus avisée que j'aie jamais rencontrée. Voyez ! elle pleurait pourtant, cette pauvre enfant, en sortant de l'auberge ! ça ne l'a pas empêchée de penser aux autres plus qu'à elle-même. Petite Marie, l'homme qui t'épousera ne sera pas sot.

— Je l'espère, car je n'aimerais pas un sot. Allons, mangez vos perdrix, elles sont cuites à point ; et, faute de pain, vous vous contenterez de châtaignes.

— Et où diable as-tu pris aussi des châtaignes ?

— C'est bien étonnant ! tout le long du chemin, j'en ai pris aux branches en passant, et j'en ai rempli mes poches.

— Et elles sont cuites aussi ?

— A quoi donc aurais-je eu l'esprit si je ne les avais pas mises dans le feu dès qu'il a été allumé ? Ça se fait toujours, aux champs.

— Ah ça, petite Marie, nous allons souper ensemble ! je veux boire à ta santé et te souhaiter un bon mari... là, comme tu le souhaiterais toi-même. Dis-moi un peu cela !

— J'en serais fort empêchée, Germain, car je n'y ai pas encore songé.

— Comment, pas du tout ? jamais ? dit Germain, en commençant à manger avec un appétit de laboureur, mais coupant les meilleurs morceaux pour les offrir à sa compagne, qui refusa obstinément et se contenta de quelques châtaignes. Dis-moi donc, petite Marie, reprit-il, voyant qu'elle ne songeait pas à lui répondre, tu n'as pas encore eu l'idée du mariage ! tu es en âge, pourtant !

— Peut-être, dit-elle ; mais je suis trop pauvre. Il faut au moins cent écus pour entrer en ménage, et je dois travailler cinq ou six ans pour les amasser.

— Pauvre fille ! je voudrais que le père Maurice

voulût bien me donner cent écus pour t'en faire cadeau.

— Grand merci, Germain. Eh bien ! qu'est-ce qu'on dirait de moi ?

— Que veux-tu qu'on dise ? on sait bien que je suis vieux et que je ne peux pas t'épouser. Alors on ne supposerait pas que je....que tu....

— Dites donc, laboureur ! voilà votre enfant qui se réveille, dit la petite Marie.



IX.

LA PRIÈRE DU SOIR.

PETIT-PIERRE s'était soulevé et regardait autour de lui d'un air tout pensif. — Ah ! il n'en fait jamais d'autre quand il entend manger, celui-là ! dit Germain : le bruit du canon ne le réveillerait pas ; mais quand on remue les mâchoires auprès de lui, il ouvre les yeux tout de suite.

— Vous avez dû être comme ça à son âge, dit la petite Marie avec un sourire malin. Allons, mon petit Pierre, tu cherches ton ciel de lit ? Il est fait de verdure, ce soir, mon enfant ; mais ton père n'en soupe pas moins. Veux-tu souper avec lui ? Je n'ai pas mangé ta part ; je me doutais bien que tu la réclamerais !

— Marie, je veux que tu manges, s'écria le laboureur, je ne mangerai plus. Je suis un vorace,

un g^rossier : toi, tu te prives pour nous, ce n'est pas juste, j'en ai honte. Tiens, ça m'ôte la faim ; je ne veux pas que mon fils soupe, si tu ne soupes pas.

— Laissez-nous tranquilles, répondit la petite Marie, vous n'avez pas la clef de nos appétits. Le mien est fermé aujourd'hui, mais celui de votre Pierre est ouvert comme celui d'un petit loup. Tenez, voyez comme il s'y prend ! Oh ! ce sera aussi un rude laboureur !

En effet, Petit-Pierre montra bientôt de qui il était fils, et à peine éveillé, ne comprenant ni où il était, ni comment il y était venu, il se mit à dévorer. Puis, quand il n'eut plus faim, se trouvant excité comme il arrive aux enfants qui rompent leurs habitudes, il eut plus d'esprit, plus de curiosité et plus de raisonnement qu'à l'ordinaire. Il se fit expliquer où il était, et quand il sut que c'était au milieu d'un bois, il eut un peu peur.

— Y a-t-il des méchantes bêtes dans ce bois, demanda-t-il à son père.

— Non, fit le père, il n'y en a point. Ne crains rien.

— Tu as donc menti quand tu m'as dit que si j'allais avec toi dans les grands bois les loups m'emporteraient ?

— Voyez-vous ce raisonneur ? dit Germain embarrassé.

— Il a raison, reprit la petite Marie, vous lui avez dit cela : il a bonne mémoire, il s'en souvient. Mais apprends, mon petit Pierre, que ton père ne ment jamais. Nous avons passé les grands bois pendant que tu dormais, et nous sommes à présent dans les petits bois, où il n'y a pas de méchantes bêtes.

— Les petits bois sont-ils bien loin des grands ?

— Assez loin ; d'ailleurs les loups ne sortent pas des grands bois. Et puis, s'il en venait ici, ton père les tuerait.

— Et toi aussi, petite Marie ?

— Et nous aussi, car tu nous aiderais bien, mon Pierre ? Tu n'as pas peur, toi ? Tu taperais bien dessus !

— Oui, oui, dit l'enfant enorgueilli, en prenant une pose héroïque, nous les tuerions !

— Il n'y a personne comme toi pour parler aux enfants, dit Germain à la petite Marie, et pour leur faire entendre raison. Il est vrai qu'il n'y a pas longtemps que tu étais toi-même un petit enfant, et tu te souviens de ce que te disait ta mère. Je crois bien que plus on est jeune, mieux on s'entend avec ceux qui le sont. J'ai grand'peur qu'une femme de trente ans, qui ne sait pas

encore ce que c'est que d'être mère, n'apprenne avec peine à babiller et à raisonner avec des marmots.

— Pourquoi donc pas, Germain ? Je ne sais pourquoi vous avez une mauvaise idée touchant cette femme ; vous en reviendrez !

— Au diable la femme ! dit Germain. Je voudrais en être revenu pour n'y plus retourner. Qu'ai-je besoin d'une femme que je ne connais pas ?

— Mon petit père, dit l'enfant, pourquoi donc est-ce que tu parles toujours de ta femme aujourd'hui, puisqu'elle est morte ?....

— Hélas ! tu ne l'as donc pas oubliée, toi, ta pauvre chère mère ?

— Non, puisque je l'ai vu mettre dans une belle boîte de bois blanc, et que ma grand'mère m'a conduit auprès pour l'embrasser et lui dire adieu !.... Elle était toute blanche et toute froide, et tous les soirs ma tante me fait prier le bon Dieu pour qu'elle aille se réchauffer avec elle dans le ciel. Crois-tu qu'elle y soit, à présent ?

— Je l'espère, mon enfant ; mais il faut toujours prier, ça fait voir à ta mère que tu l'aimes.

— Je vas dire ma prière, reprit l'enfant ; je n'ai pas pensé à la dire ce soir. Mais je ne peux pas la dire tout seul ; j'en oublie toujours un peu. Il faut que la petite Marie m'aide.

— Oui, mon Pierre, je vas t'aider, dit la jeune fille. Viens là, te mettre à genoux sur moi.

L'enfant s'agenouilla sur la jupe de la jeune fille, joignit ses petites mains, et se mit à réciter sa prière, d'abord avec attention et ferveur, car il savait très-bien le commencement; puis avec plus de lenteur et d'hésitation, et enfin répétant mot à mot ce que lui dictait la petite Marie, lorsqu'il arriva à cet endroit de son oraison, où le sommeil le gagnant chaque soir, il n'avait jamais pu l'apprendre jusqu'au bout. Cette fois encore, le travail de l'attention et la monotonie de son propre accent produisirent leur effet accoutumé, il ne prononça plus qu'avec effort les dernières syllabes, et encore après se les être fait répéter trois fois; sa tête s'appesantit et se pencha sur la poitrine de Marie: ses mains se détendirent, se séparèrent et retombèrent ouvertes sur ses genoux. A la lueur du feu du bivouac, Germain regarda son petit ange assoupi sur le cœur de la jeune fille, qui, le soutenant dans ses bras et réchauffant ses cheveux blonds de sa pure haleine, s'était laissée aller aussi à une rêverie pieuse, et priaient mentalement pour l'âme de Catherine.

Germain fut attendri, chercha ce qu'il pourrait dire à la petite Marie pour lui exprimer ce qu'elle lui inspirait d'estime et de reconnaissance, mais

ne trouva rien qui pût rendre sa pensée. Il s'approcha d'elle pour embrasser son fils qu'elle tenait toujours pressé contre son sein, et il eut peine à détacher ses lèvres du front du petit Pierre.

— Vous l'embrassez trop fort, lui dit Marie en repoussant doucement la tête du laboureur, vous allez le réveiller. Laissez-moi le recoucher, puisque le voilà reparti pour les rêves du paradis.

L'enfant se laissa coucher, mais en s'étendant sur la peau de chèvre du bât, il demanda s'il était sur la Grise. Puis, ouvrant ses grands yeux bleus, et les tenant fixés vers les branches pendant une minute, il parut rêver tout éveillé, ou être frappé d'une idée qui avait glissé dans son esprit durant le jour, et qui s'y formulait à l'approche du sommeil. "Mon petit père, dit-il, si tu veux me donner une autre mère, je veux que ce soit la petite Marie."

Et, sans attendre de réponse, il ferma les yeux et s'endormit.



X

MALGRÉ LE FROID.

LA petite Marie ne parut pas faire d'autre attention aux paroles bizarres de l'enfant que de les regarder comme une preuve d'amitié; elle l'enveloppa avec soin, ranima le feu, et, comme le brouillard endormi sur la mare voisine ne paraissait nullement près de s'éclaircir, elle conseilla à Germain de s'arranger auprès du feu pour faire un somme.

— Je vois que cela vous vient déjà, lui dit-elle, car vous ne dites plus mot, et vous regardez la braise comme votre petit faisait tout à l'heure. Allons, dormez, je veillerai à l'enfant et à vous.

— C'est toi qui dormiras, répondit le laboureur,

et moi je vous garderai tous les deux, car jamais je n'ai jamais eu moins envie de dormir; j'ai cinquante idées dans la tête.

— Cinquante, c'est beaucoup, dit la fillette avec une intention un peu moqueuse; il y a tant de gens qui seraient heureux d'en avoir une!

— Eh bien! si je ne suis pas capable d'en avoir cinquante, j'en ai du moins une qui ne me lâche pas depuis une heure.

— Et je vas vous la dire, ainsi que celles que vous aviez auparavant.

— Eh bien! oui, dis-la si tu la devines, Marie; dis-la-moi toi-même, ça me fera plaisir.

— Il y a une heure, reprit-elle, vous aviez l'idée de manger... et à présent vous avez l'idée de dormir.

— Marie, je ne suis qu'un bouvier, mais vraiment tu me prends pour un bœuf. * Tu es une méchante fille, et je vois bien que tu ne veux point causer avec moi. Dors donc, cela vaudra mieux que de critiquer un homme qui n'est pas gai.

— Si vous voulez causer, causons, dit la petite fille en se couchant à demi auprès de l'enfant, et en appuyant sa tête contre le bât. Vous êtes en train de vous tourmenter, Germain, et en cela vous ne montrez pas beaucoup de courage pour un homme. Que ne dirais-je pas, moi, si je ne me

défendais pas de mon mieux contre mon propre chagrin ?

— Oui, sans doute, et c'est là justement ce qui m'occupe, ma pauvre enfant ! Tu vas vivre loin de tes parents et dans un vilain pays de landes et de marécages, où tu attraperas les fièvres d'automne, où les bêtes à laine ne profitent pas, ce qui chagrine toujours une bergère qui a bonne intention ; enfin tu seras au milieu d'étrangers qui ne seront peut-être pas bons pour toi, qui ne comprendront pas ce que tu vaux. Tiens, ça me fait plus de peine que je ne peux te le dire, et j'ai envie de te ramener chez ta mère au lieu d'aller à Fourche.

— Vous parlez avec beaucoup de bonté, mais sans raison, mon pauvre Germain ; on ne doit pas être lâche pour ses amis, et, au lieu de me montrer le mauvais côté de mon sort, vous devriez m'en montrer le bon, comme vous faisiez quand nous avons goûté chez la Rebec.

— Que veux-tu ! ça me paraissait ainsi dans ce moment-là et à présent ça me paraît autrement. Tu ferais mieux de trouver un mari.

— Ça ne se peut pas, Germain, je vous l'ai dit ; et comme ça ne se peut pas, je n'y pense pas.

— Mais enfin si ça se trouvait ? Peut-être que si

tu voulais me dire comme tu souhaiterais qu'il fût, je parviendrais à imaginer quelqu'un.

— Imaginer n'est pas trouver. Moi, je n'imagine rien puisque c'est inutile.

— Tu n'aurais pas l'idée de trouver un riche ?

— Non, bien sûr, puisque je suis pauvre comme Job.

— Mais s'il était à son aise, ça ne te ferait pas de peine d'être bien logée, bien nourrie, bien vêtue et dans une famille de braves gens qui te permettrait d'assister ta mère ?

— Oh ! pour cela, oui ! assister ma mère est tout mon souhait.

— Et si cela se rencontrait, quand même l'homme ne serait pas de la première jeunesse, tu ne ferais pas trop la difficile ?

— Ah ! pardonnez-moi, Germain. C'est justement la chose à laquelle je tiendrais. Je n'aimerais pas un vieux !

— Un vieux, sans doute ; mais, par exemple, un homme de mon âge ?

— Votre âge est vieux pour moi, Germain ; j'aimerais l'âge de Bastien, quoique Bastien ne soit pas si joli homme que vous.

— Tu aimerais mieux Bastien le porcher ? dit Germain avec humeur. Un garçon qui a les yeux faits comme les bêtes qu'il mène ?

— Je passerais par-dessus ses yeux, à cause de ses dix-huit ans.

Germain se sentit horriblement jaloux. — Allons, dit-il, je vois que tu en tiens pour Bastien. C'est une drôle d'idée, pas moins !

— Oui, ce serait une drôle d'idée, répondit la petite Marie en riant aux éclats, et ça ferait un drôle de mari. On lui ferait accroire tout ce qu'on voudrait. Par exemple, l'autre jour, j'avais ramassé une tomate dans le jardin à monsieur le curé ; je lui ai dit que c'était une belle pomme rouge, et il a mordu dedans comme un goulou. Si vous aviez vu quelle grimace ! Mon Dieu, qu'il était vilain !

— Tu ne l'aimes donc pas, puisque tu te moques de lui ?

— Ce ne serait pas une raison. Mais je ne l'aime pas : il est brutal avec sa petite sœur, et il est malpropre.

— Eh bien ! tu ne te sens pas portée pour quelque autre ?

— Qu'est-ce que ça vous fait, Germain ?

— Ça ne me fait rien, c'est pour parler. Je vois, petite fille, que tu as déjà un galant dans la tête.

— Non, Germain, vous vous trompez, je n'en ai pas encore ; ça pourra venir plus tard : mais

puisque je ne me marierai que quand j'aurai un peu amassé, je suis destinée à me marier tard et avec un vieux.

— Eh bien, prends-en un vieux tout de suite.

— Non pas ! quand je ne serai plus jeune, ça me sera égal ; à présent, ce serait différent.

— Je vois bien, Marie, que je te déplaïs : c'est assez clair, dit Germain avec dépit, et sans peser ses paroles.

La petite Marie ne répondit pas. Germain se pencha vers elle : elle dormait ; elle était tombée vaincue et comme foudroyée par le sommeil, comme font les enfants qui dorment déjà lorsqu'ils babillent encore.

Germain fut content qu'elle n'eût pas fait attention à ses dernières paroles ; il reconnut qu'elles n'étaient point sages, et il lui tourna le dos pour se distraire et changer de pensée.

Mais il eut beau faire, il ne put s'endormir, ni songer à autre chose qu'à ce qu'il venait de dire. Il tourna vingt fois autour du feu, il s'éloigna, il revint ; enfin, se sentant aussi agité que s'il eût avalé de la poudre à canon, il s'appuya contre l'arbre qui abritait les deux enfants et les regarda dormir.

— Je ne sais pas comment je ne m'étais jamais aperçu, pensait-il, que cette petite Marie est la

plus jolie fille du pays!....Elle n'a pas beaucoup de couleur, mais elle a un petit visage frais comme une rose de buissons! Quelle gentille bouche et quel mignon petit nez!....Elle n'est pas grande pour son âge, mais elle est faite comme une petite caille et légère comme un petit pinson!....Je ne sais pas pourquoi on fait tant de cas chez nous d'une grande et grosse femme bien vermeille..... La mienne était plutôt mince et pâle, et elle me plaisait par-dessus tout.... Celle-ci est toute délicate, mais elle ne s'en porte pas plus mal, et elle est jolie à voir comme un chevreau blanc!....Et puis, quel air doux et honnête! comme on lit son bon cœur dans ses yeux, même lorsqu'ils sont fermés pour dormir!....Quant à de l'esprit, elle en a plus que ma chère Catherine n'en avait, il faut en convenir, et on ne s'ennuierait pas avec elle.... C'est gai, c'est sage, c'est laborieux, c'est aimant, et c'est drôle. Je ne vois pas ce qu'on pourrait souhaiter de mieux....

Mais qu'ai-je à m'occuper de tout cela? reprenait Germain, en tâchant de regarder d'un autre côté. Mon beau-père ne voudrait pas en entendre parler, et toute la famille me traiterait de fou!.... D'ailleurs, elle-même ne voudrait pas de moi, la pauvre enfant!... Elle me trouve trop vieux, elle me l'a dit.... Elle n'est pas intéressée, elle se

soucie peu d'avoir encore de la misère et de la peine, de porter de pauvres habits, et de souffrir de la faim pendant deux ou trois mois de l'année, pourvu qu'elle contente son cœur un jour, et qu'elle puisse se donner à un mari qui lui plaira... elle a raison, elle ! je ferais de même à sa place... et, dès à présent, si je pouvais suivre ma volonté, au lieu de m'embarquer dans un mariage qui ne me sourit pas, je choiserais une fille à mon gré....

Plus Germain cherchait à raisonner et à se calmer, moins il en venait à bout. Il s'en allait à vingt pas de là, se perdre dans le brouillard ; et puis, tout d'un coup, il se retrouvait à genoux à côté des deux enfants endormis. Une fois même il voulut embrasser Petit-Pierre, qui avait un bras passé autour du cou de Marie, et il se trompa si bien que Marie, sentant une haleine chaude comme le feu courir sur ses lèvres, se réveilla et le regarda d'un air tout effaré, ne comprenant rien du tout à ce qui se passait en lui.

— Je ne vous voyais pas, mes pauvres enfants ! dit Germain en se retirant bien vite. J'ai failli tomber sur vous et vous faire du mal.

La petite Marie eut la candeur de le croire, et se rendormit. Germain passa de l'autre côté du feu, et jura à Dieu qu'il n'en bougerait jusqu'à

ce qu'elle fût réveillée. Il tint parole, mais ce ne fut pas sans peine. Il crut qu'il en deviendrait fou.

Enfin, vers minuit, le brouillard se dissipa, et Germain put voir les étoiles briller à travers les arbres. La lune se dégagea aussi des vapeurs qui la couvraient et commença à semer des diamants sur la mousse humide. Le tronc des chênes restait dans une majestueuse obscurité; mais, un peu plus loin, les tiges blanches des bouleaux semblaient une rangée de fantômes dans leurs suaires. Le feu se reflétait dans la mare; et les grenouilles, commençant à s'y habituer, hasardaient quelques notes grêles et timides; les branches anguleuses des vieux arbres, hérissées de pâles lichens, s'étendaient et s'entre-croisaient comme de grands bras décharnés sur la tête de nos voyageurs; c'était un bel endroit, mais si désert et si triste, que Germain, las d'y souffrir, se mit à chanter et à jeter des pierres dans l'eau pour s'étourdir sur l'ennui effrayant de la solitude. Il désirait aussi éveiller la petite Marie; et lorsqu'il vit qu'elle se levait et regardait le temps, il lui proposa de se remettre en route.

— Dans deux heures, lui dit-il, l'approche du jour rendra l'air si froid, que nous ne pourrons plus y tenir, malgré notre feu.... A présent, on voit à se conduire, et nous trouverons bien une

maison qui nous ouvrira, ou du moins quelque grange ou nous pourrons passer à couvert le reste de la nuit.

Marie n'avait pas de volonté; et, quoiqu'elle eût encore grande envie de dormir, elle se disposa à suivre Germain.

Celui-ci prit son fils dans ses bras sans le réveiller, et voulut que Marie s'approchât de lui pour se cacher dans son manteau, puisqu'elle ne voulait pas reprendre sa cape roulée autour du petit Pierre.

Quand il sentit la jeune fille si près de lui, Germain, qui s'était distrait et égayé un instant, recommença à perdre la tête. Deux ou trois fois il s'éloigna brusquement, et la laissa marcher seule. Puis voyant qu'elle avait peine à le suivre, il l'attendait, l'attirait vivement près de lui, et la pressait si fort, qu'elle en était étonnée et même fâchée sans oser le dire.

Comme ils ne savaient point du tout de quelle direction ils étaient partis, ils ne savaient pas celle qu'ils suivaient; si bien, qu'ils remontèrent encore une fois tout le bois, et retrouvèrent, de nouveau, en face de la lande déserte, revinrent sur leurs pas, et, après avoir tourné et marché longtemps, ils aperçurent de la clarté à travers les branches.

—Bon! voici une maison, dit Germain, et des gens déjà éveillés, puisque le feu est allumé. Il est donc bien tard?

Mais ce n'était pas une maison: c'était le feu de bivouac qu'ils avaient couvert en partant, et qui s'était rallumé à la brise. . .

Ils avaient marché pendant deux heures pour se retrouver au point de départ.



XI

A LA BELLE ÉTOILE

POUR le coup j'y renonce ! dit Germain en frappant du pied. On nous a jeté un sort, c'est bien sûr, et nous ne sortirons d'ici qu'au grand jour. Il faut que cet endroit soit endiablé.

— Allons, allons, ne nous fâchons pas, dit Marie, et prenons-en notre parti. Nous ferons un plus grand feu, l'enfant est si bien enveloppé qu'il ne risque rien, et pour passer une nuit dehors nous n'en mourrons point. Où avez-vous caché la bâtime, Germain ? Au milieu des grands houx, grand étourdi ! C'est commode pour aller la reprendre !

— Tiens l'enfant, prends-le, que je retire son

lit des broussailles, je ne veux pas que tu te piques les mains.

— C'est fait, voici le lit, et quelques piqûres ne sont pas des coups de sabre, reprit la brave petite fille.

Elle procéda de nouveau au coucher du petit Pierre, qui était si bien endormi cette fois qu'il ne s'aperçut en rien de ce nouveau voyage. Germain mit tant de bois au feu que toute la forêt en resplendit à la ronde: mais la petite Marie n'en pouvait plus, et quoiqu'elle ne se plaignît de rien, elle ne se soutenait plus sur ses jambes. Elle était pâle et ses dents claquaient de froid et de faiblesse. Germain la prit dans ses bras pour la réchauffer; et l'inquiétude, la compassion, des mouvements de tendresse irrésistible s'emparant de son cœur, firent taire ses sens. Sa langue se délia comme par miracle, et toute honte cessant:

— Marie, lui dit-il, tu me plais, et je suis bien malheureux de ne pas te plaire. Si tu voulais m'accepter pour ton mari, il n'y aurait ni beau-père, ni parents, ni voisins, ni conseils qui pussent m'empêcher de me donner à toi. Je sais que tu rendrais mes enfants heureux, que tu leur apprendrais à respecter le souvenir de leur mère, et, ma conscience étant en repos, je pourrais contenter mon cœur. J'ai toujours eu de l'amitié

pour toi, et à présent je me sens si amoureux que si tu me demandais de faire toute ma vie tes mille volontés, je te le jurerais sur l'heure. Vois, je t'en prie, comme je t'aime, et tâche d'oublier mon âge. Pense que c'est une fausse-idée qu'on se fait quand on croit qu'un homme de trente ans est vieux. D'ailleurs je n'ai que vingt-huit ans une jeune fille craint de se faire critiquer en prenant un homme qui a dix ou douze ans de plus qu'elle, parce que ce n'est pas la coutume du pays; mais j'ai entendu dire que dans d'autres pays on ne regardait point à cela; qu'au contraire on aimait mieux donner pour soutien, à une jeunesse, un homme raisonnable et d'un courage bien éprouvé qu'un jeune gars qui peut se déranger, et, de bon sujet qu'on le croyait, devenir un mauvais garnement. D'ailleurs, les années ne font pas toujours l'âge. Cela dépend de la force et de la santé qu'on a. Quand un homme est usé par trop de travail et de misère ou par la mauvaise conduite, il est vieux avant vingt-cinq ans. Au lieu que moi.... Mais tu ne m'écoutes pas, Marie.

— Si fait, Germain, je vous entends bien, répondit la petite Marie, mais je songe à ce que m'a toujours dit ma mère: c'est qu'une femme de soixante ans est bien à plaindre quand son

mari en a soixante-dix ou soixante-quinze, et qu'il ne peut plus travailler pour la nourrir. Il devient *infirm*e, et il faut qu'elle le soigne à l'âge où elle commencerait elle-même à avoir grand besoin de ménagement et de repos. C'est ainsi qu'on arrive à finir sur la paille.

— Les parents ont raison de dire cela, j'en conviens, Marie, reprit Germain; mais enfin ils sacrifieraient tout le temps de la jeunesse, qui est le meilleur, à prévoir ce qu'on deviendra à l'âge où l'on n'est plus bon à rien, et où il est indifférent de finir d'une manière ou d'une autre. Mais moi, je ne suis pas dans le danger de mourir de faim sur mes vieux jours. Je suis à même d'amasser quelque chose, puisque vivant avec les parents de ma femme, je travaille beaucoup et ne dépense rien. D'ailleurs, je t'aimerai tant, vois-tu, que ça m'empêchera de vieillir. On dit que quand un homme est heureux, il se conserve, et je sens bien que je suis plus jeune que Bastien pour t'aimer; car il ne t'aime pas, lui, il est trop bête, trop enfant pour comprendre comme tu es jolie et bonne, et faite pour être recherchée. Allons, Marie, ne me déteste pas, je ne suis pas un méchant homme: j'ai rendu ma Catherine heureuse, elle a dit devant Dieu à son lit de mort qu'elle n'avait jamais eu de moi que du contente-

ment, et elle m'a recommandé de me remarier. Il semble que son esprit ait parlé ce soir à son enfant, au moment où il s'est endormi. Est-ce que tu n'as pas entendu ce qu'il disait? et comme sa petite bouche tremblait, pendant que ses yeux regardaient en l'air quelque chose que nous ne pouvions pas voir! Il voyait sa mère, sois-en sûre, et c'était elle qui lui faisait dire qu'il te voulait pour la remplacer.

— Germain, répondit Marie, tout étonnée et toute pensive, vous parlez honnêtement et tout ce que vous dites est vrai. Je suis sûre que je ferais bien de vous aimer, si ça ne mécontentait pas trop vos parents: mais que voulez-vous que j'y fasse? le cœur ne m'en dit pas pour vous. Je vous aime bien, mais quoique votre âge ne vous enlaidisse pas, il me fait peur. Il me semble que vous êtes quelque chose pour moi, comme un oncle ou un parrain; que je vous dois le respect, et que vous auriez des moments où vous me traiteriez comme une petite fille plutôt que comme votre femme et votre égale. Enfin, mes camarades se moqueraient peut-être de moi, et quoique ça soit une sottise de faire attention à cela, je crois que je serais honteuse et un peu triste le jour de mes noces.

— Ce sont là des raisons d'enfant; tu parles tout à fait comme un enfant, Marie!

— Eh bien ! oui, je suis un enfant, dit-elle, et c'est à cause de cela que je crains un homme trop raisonnable. Vous voyez bien que je suis trop jeune pour vous, puisque déjà vous me reprochez de parler sans raison ! Je ne puis pas avoir plus de raison que mon âge n'en comporte.

— Hélas ! mon Dieu, que je suis donc à plaindre d'être si maladroit et de dire si mal ce que je pense ! s'écria Germain. Marie, vous ne m'aimez pas, voilà le fait ; vous me trouvez trop simple et trop lourd. Si vous m'aimiez un peu, vous ne verriez pas si clairement mes défauts. Mais vous ne m'aimez pas, voilà !

— Eh bien ! ce n'est pas ma faute, répondit-elle, un peu blessée de ce qu'il ne la tutoyait plus ; j'y fais mon possible en vous écoutant, mais plus je m'y essaie et moins je peux me mettre dans la tête que nous devons être mari et femme.

Germain ne répondit pas. Il mit sa tête dans ses deux mains et il fut impossible à la petite Marie de savoir s'il pleurait, s'il boudait, ou s'il était endormi. Elle fut un peu inquiète de le voir si morne et de ne pas deviner ce qui roulait dans son esprit ; mais elle n'osa pas lui parler davantage, et comme elle était trop étonnée de ce qui venait de se passer pour avoir envie de se ren-

dormir, elle attendit le jour avec impatience, soignant toujours le feu et veillant l'enfant, dont Germain paraissait ne plus se souvenir. Cependant Germain ne dormait point. Il souffrait, il avait une montagne d'ennui sur le cœur. Il aurait voulu être mort. Tout paraissait devoir tourner mal pour lui, et s'il eût pu pleurer il ne l'aurait pas fait à demi. Mais il y avait un peu de colère contre lui-même, mêlée à sa peine, et il étouffait sans pouvoir et sans vouloir se plaindre.

Quand le jour fut venu et que les bruits de la campagne l'annoncèrent à Germain, il sortit son visage de ses mains et se leva. Il vit que la petite Marie n'avait pas dormi non plus, mais il ne sut rien lui dire pour marquer sa sollicitude. Il était tout à fait découragé. Il cacha de nouveau le bât de la Grise dans les buissons, prit son sac sur son épaule, et tenant son fils par la main :

— A présent, Marie, dit-il, nous allons tâcher d'achever notre voyage. Veux-tu que je te conduise aux Ormeaux ?

— Nous sortirons du bois ensemble, répondit-elle, et quand nous saurons où sommes, nous irons chacun de notre côté.

Germain ne répondit pas. Il était blessé de ce que la jeune fille ne lui demandait pas de la mener jusqu'aux Ormeaux, et il ne s'apercevait

pas qu'il le lui avait offert d'un ton qui semblait provoquer un refus.

Un bûcheron qu'ils rencontrèrent au bout de deux cents pas les mit dans le bon chemin, et leur dit qu'après avoir passé la grande prairie ils n'avaient qu'à prendre, l'un tout droit, l'autre sur la gauche, pour gagner leurs différents gîtes, qui étaient d'ailleurs si voisins qu'on voyait distinctement les maisons de Fourche de la ferme des Ormeaux, et réciproquement.

Puis, quand ils eurent remercié et dépassé le bûcheron, celui-ci les rappela pour leur demander s'ils n'avaient pas perdu un cheval.

— J'ai trouvé, leur dit-il, une belle jument grise dans ma cour, où peut-être le loup l'aura forcée de chercher un refuge. Mes chiens ont *jappé à nuitée*, et au point du jour j'ai vu la bête chevaline sous mon hangar; elle y est encore. Allons-y, et si vous la reconnaissez, emmenez-la.

Germain ayant donné d'avance le signalement de la Grise et s'étant convaincu qu'il s'agissait bien d'elle, se mit en route pour aller rechercher son bât. La petite Marie lui offrit alors de conduire son enfant aux Ormeaux, où il viendrait le reprendre lorsqu'il aurait fait son entrée à Fourche.

— Il est un peu malpropre après la nuit que nous

avons passée, dit-elle. Je nettoierai ses habits, je laverai son joli museau, je le peignerai, et quand il sera beau et brave, vous pourrez le présenter à votre nouvelle famille.

— Et qui te dit que je veuille aller à Fourche ? répondit Germain avec humeur. Peut-être n'irai-je pas !

— Si fait Germain, vous devez y aller, vous irez, reprit la jeune fille.

— Tu es bien pressée que je me marie avec une autre, afin d'être sûre que je ne t'ennuierai plus ?

— Allons, Germain, ne pensez plus à cela : c'est une idée qui vous est venue dans la nuit, parce que cette mauvaise aventure avait un peu dérangé vos esprits. Mais à présent il faut que la raison vous revienne ; je vous promets d'oublier ce que vous m'avez dit et de n'en jamais parler à personne.

— Eh ! parles-en si tu veux. Je n'ai pas l'habitude de renier mes paroles. Ce que je t'ai dit était vrai, honnête, et je n'en rougirai devant personne.

— Oui ; mais si votre femme savait qu'au moment d'arriver, vous avez pensé à une autre, ça la disposerait mal pour vous. Ainsi faites attention aux paroles que vous direz maintenant : ne me

regardez pas comme ça devant le monde, avec un air tout singulier. Songez au père Maurice qui compte sur votre obéissance, et qui serait bien en colère contre moi si je vous détournais de faire sa volonté. Bonjour, Germain; j'emmène Petit-Pierre afin de vous forcer d'aller à Fourche. C'est un gâgé que je vous garde.

— Tu veux donc aller avec elle ? dit le laboureur à son fils, en voyant qu'il s'attachait aux mains de la petite Marie, et qu'il la suivait résolument.

— Oui, père, répondit l'enfant qui avait écouté et compris à sa manière ce qu'on venait de dire sans méfiance devant lui. Je m'en vais avec ma Marie mignonne: tu viendras me chercher quand tu auras fini de te marier; mais je veux que Marie reste ma petite mère.

— Tu vois bien qu'il le veut lui ! dit Germain à la jeune fille. Écoute, Petit-Pierre, ajouta-t-il, moi je le souhaite, qu'elle soit ta mère et qu'elle reste toujours avec toi: c'est elle qui ne le veut pas. Tâche qu'elle t'accorde ce qu'elle me refuse.

— Sois tranquille, mon père, je lui ferai dire oui: la petite Marie fait toujours ce que je veux.

Il s'éloigna avec la jeune fille. Germain resta seul, plus triste, plus irrésolu que jamais.



XII.

LA LIONNE DU VILLAGE.



CEPENDANT, quand il eut réparé le désordre du voyage dans ses vêtements et dans l'équipage de son cheval, quand il fut monté sur la Grise et qu'on lui eut indiqué le chemin de Fourche, il pensa qu'il n'y avait plus à reculer, et qu'il fallait oublier cette nuit d'agitations comme un rêve dangereux.

Il trouva le père Léonard au seuil de sa maison blanche, assis sur un beau banc de bois peint en vert-épinard. Il y avait six marches de pierre disposées en perron, ce qui faisait voir que la maison avait une cave. Le mur du jardin et de la chènevière était crépi à chaux et à sable. C'était une

belle habitation; il s'en fallait de peu qu'on ne la prît pour une maison de bourgeois.

Le futur beau-père vint au-devant de Germain, et après lui avoir demandé, pendant cinq minutes, des nouvelles de toute sa famille, il ajouta la phrase consacrée à questionner poliment ceux qu'on rencontre, sur le but de leur voyage; *Vous êtes donc venu pour vous promener par ici?*

— Je suis venu vous voir, répondit le laboureur, et vous présenter ce petit cadeau de gibier de la part de mon beau-père, en vous disant, aussi de sa part, que vous devez savoir dans quelles intentions je viens chez vous.

— Ah! ah! dit le père Léonard en riant et en frappant sur son estomac rebondi, je vois, j'entends, j'y suis! Et, clignant de l'œil, il ajouta: Vous ne serez pas le seul à faire vos compliments, mon jeune homme. Il y en a déjà trois à la maison qui attendent comme vous. Moi, je ne renvoie personne, et je serais bien embarrassé de donner tort ou raison à quelqu'un, car ce sont tous de bons partis. Pourtant, à cause du père Maurice et de la qualité des terres que vous cultivez, j'aimerais mieux que ce fût vous. Mais ma fille est majeure et maîtresse de son bien; elle agira donc selon son idée. Entrez, faites-vous connaître; je souhaite que vous ayez le bon numéro!

— Pardon, excuse, répondit Germain, fort surpris de se trouver en surnuméraire là où il avait compté d'être seul. Je ne savais pas que votre fille fût déjà pourvue de prétendants, et je n'étais pas venu pour la disputer aux autres.

— Si vous avez cru que, parce que vous tardiez à venir, répondit, sans perdre sa bonne humeur, le père Léonard, ma fille se trouvait au dépourvu, vous vous êtes grandement trompé, mon garçon. La Catherine a de quoi attirer les épouseurs, et elle n'aura que l'embarras du choix. Mais, entrez à la maison, vous dis-je, et ne perdez pas courage. C'est une femme qui vaut la peine d'être disputée.

Et poussant Germain par les épaules avec une rude gaité : — Allons, Catherine, s'écria-t-il en entrant dans la maison, en voilà un de plus !

Cette manière joviale mais grossière d'être présenté à la veuve, en présence de ses autres soupirants, acheva de troubler et de mécontenter le laboureur. Il se sentit gauche et resta quelques instants sans oser lever les yeux sur la belle et sur sa cour.

La veuve Guérin était bien faite et ne manquait pas de fraîcheur. Mais elle avait une expression de visage et une toilette qui déplurent tout d'abord à Germain. Elle avait l'air hardi et content d'elle-

même, et ses cornettes garnies d'un triple rang de dentelle, son tablier de soie, et son fichu de blonde noire étaient peu en rapport avec l'idée qu'il s'était faite d'une veuve sérieuse et rangée.

Cette recherche d'habillement et ces manières dégagées la lui firent trouver vieille et laide, quoiqu'elle ne fût ni l'un ni l'autre. Il pensa qu'une si jolie parure et des manières si enjouées siéraient à l'âge et à l'esprit fin de la petite Marie, mais que cette veuve avait la plaisanterie lourde et hasardée, et qu'elle portait sans distinction ses beaux atours.

Les trois prétendants étaient assis à une table chargée de vins et de viandes qui étaient là en permanence pour eux toute la matinée du dimanche; car le père Léonard aimait à faire montre de sa richesse, et la veuve n'était pas fâchée non plus d'étaler sa belle vaisselle, et de tenir table comme une rentière. Germain, tout simple et confiant qu'il était, observa les choses avec assez de pénétration, et pour la première fois de sa vie il se tint sur la défensive en trinquant. Le père Léonard l'avait forcé de prendre place avec ses rivaux, et, s'asseyant lui-même vis-à-vis de lui, il le traitait de son mieux, et s'occupait de lui avec prédilection. Le cadeau de gibier, malgré la brèche que Germain y avait faite pour son propre compte, était encore

assez copieux pour produire de l'effet. La veuve y parut sensible, et les prétendants y jetèrent un coup d'œil de dédain.

Germain se sentait mal à l'aise en cette compagnie et ne mangeait pas de bon cœur. Le père Léonard l'en plaisanta. — Vous voilà bien triste, lui dit-il, et vous boudez contre votre verre. Il ne faut pas que l'amour vous coupe l'appétit, car un galant à jeun ne sait point trouver de jolies paroles comme celui qui s'est éclairci les idées avec une petite pointe de vin. Germain fut mortifié qu'on le supposât déjà amoureux, et l'air maniéré de la veuve, qui baissa les yeux en souriant, comme une personne sûre de son fait, lui donna l'envie de protester contre sa prétendue défaite; mais il craignit de paraître incivil, sourit et prit patience.

Les galants de la veuve lui parurent trois rustres. Il fallait qu'ils fussent bien riches pour qu'elle admit leurs prétentions. L'un avait plus de quarante ans et était quasi aussi gros que le père Léonard; un autre était borgne et buvait tant qu'il en était abruti; le troisième était jeune et assez joli garçon; mais il voulait faire de l'esprit et disait des choses si plates que cela faisait pitié. Pourtant la veuve en riait comme si elle eût admiré toutes ces sottises, et, en cela, elle ne

faisait pas preuve de goût. Germain crut d'abord qu'elle en était coiffée; mais bientôt il s'aperçut qu'il était lui-même encouragé d'une manière particulière, et qu'on souhaitait qu'il se livrât davantage. Ce lui fut une raison pour se sentir et se montrer plus froid et plus grave.

L'heure de la messe arriva, et on se leva de table pour s'y rendre ensemble. Il fallait aller jusqu'à Mers, à une bonne demi-lieue de là, et Germain était si fatigué qu'il eût fort souhaité avoir le temps de faire un somme auparavant; mais il n'avait pas coutume de manquer la messe, et il se mit en route avec les autres.

Les chemins étaient couverts de monde, et la veuve marchait d'un air fier, escortée de ses trois prétendants, donnant le bras tantôt à l'un, tantôt à l'autre, se rengorgeant et portant haut la tête. Elle eût fort souhaité produire le quatrième aux yeux des passants; mais Germain trouva si ridicule d'être traîné ainsi de compagnie par un cotillon, à la vue de tout le monde, qu'il se tint à distance convenable, causant avec le père Léonard, et trouvant moyen de le distraire et de l'occuper assez pour qu'ils n'eussent point l'air de faire partie de la bande.



XIII.

LE MAÎTRE.

LORSQU'ILS atteignirent le village, la veuve s'arrêta pour les attendre. Elle voulait absolument faire son entrée avec tout son monde; mais Germain, lui refusant cette satisfaction, quitta le père Léonard, accosta plusieurs personnes de sa connaissance, et entra dans l'église par une autre porte. La veuve en eut du dépit.

Après la messe, elle se montra partout triomphante sur la pelouse où l'on dansait, et ouvrit la danse avec ses trois amoureux successivement. Germain la regarda faire, et trouva qu'elle dansait bien, mais avec affectation.

— Eh bien ! lui dit Léonard en lui frappant sur l'épaule, vous ne faites donc pas danser ma fille ? Vous êtes aussi par trop timide !

— Je ne danse plus depuis que j'ai perdu ma femme, répondit le laboureur.

— Eh bien ! puisque vous en recherchez une autre, le deuil est fini dans le cœur comme sur l'habit.

— Ce n'est pas une raison, père Léonard ; d'ailleurs je me trouve trop vieux, je n'aime plus la danse.

— Écoutez, reprit Léonard en l'attirant dans un endroit isolé, vous avez pris du dépit en entrant chez moi, de voir la place déjà entourée d'assiégeants, et je vois que vous êtes très-fier ; mais ceci n'est pas raisonnable, mon garçon. Ma fille est habituée à être courtisée, surtout depuis deux ans qu'elle a fini son deuil, et ce n'est pas à elle à aller au-devant de vous.

— Il y a déjà deux ans que votre fille est à marier, et elle n'a pas encore pris son parti ? dit Germain.

— Elle ne veut pas se presser, et elle a raison. Quoiqu'elle ait la mine éveillée et qu'elle vous paraisse peut-être ne pas beaucoup réfléchir, c'est une femme d'un grand sens, et qui sait fort bien ce qu'elle fait.

— Il ne me semble pas, dit Germain ingénu-ment, car elle a trois galants à sa suite, et si elle savait ce qu'elle veut, il y en aurait au moins deux qu'elle trouverait de trop et qu'elle prierait de rester chez eux.

— Pourquoi donc ? vous n'y entendez rien, Germain. Elle veut ni du vieux, ni du borgne, ni du jeune, j'en suis quasi certain ; mais si elle les renvoyait, on penserait qu'elle veut rester veuve, et il n'en viendrait pas d'autre.

— Ah ! oui ! ceux-là servent d'enseigne !

— Comme vous dites. Où est le mal, si cela leur convient ?

— Chacun son goût ! dit Germain.

— Je vois que ce ne serait pas le vôtre. Mais voyons, on peut s'entendre, à supposer que vous soyez préféré : on pourrait vous laisser la place.

— Oui, à supposer ! Et en attendant qu'on puisse le savoir, combien de temps faudrait-il rester le nez au vent ?

— Ça dépend de vous, je crois, si vous savez parler et persuader. Jusqu'ici ma fille a très-bien compris que le meilleur temps de sa vie serait celui qu'elle passerait à se laisser courtiser, et elle ne se sent pas pressée de devenir la servante d'un homme, quand elle peut commander à plusieurs. Ainsi, tant que le jeu lui plaira elle peut

se divertir; mais si vous plaisez plus que le jeu, le jeu pourra cesser. Vous n'avez qu'à ne pas vous rebuter. Revenez tous les dimanches, faites-la danser, donnez à connaître que vous vous mettez sur les rangs, et si on vous trouve plus aimable et mieux appris que les autres, un beau jour on nous le dira sans doute.

— Pardon, père Léonard, votre fille a le droit d'agir comme elle l'entend, et je n'ai pas celui de la blâmer. A sa place, moi, j'agisrais autrement; j'y mettrais plus de franchise et je ne ferais pas perdre du temps à des hommes qui ont sans doute quelque chose de mieux à faire qu'à tourner autour d'une femme qui se moque d'eux. Mais, enfin, si elle trouve son amusement et son bonheur à cela, cela ne me regarde point. Seulement, il faut que je vous dise une chose qui m'embarasse un peu à vous avouer depuis ce matin, vu que vous avez commencé par vous tromper sur mes intentions, et que vous ne m'avez pas donné le temps de vous répondre: si bien que vous croyez ce qui n'est point. Sachez donc que je ne suis pas venu ici dans la vue de demander votre fille en mariage, mais dans celle de vous acheter une paire de bœufs que vous voulez conduire en foire la semaine prochaine, et que mon beau-père suppose lui convenir.

— J'entends, Germain, répondit Léonard fort tranquillement; vous avez changé d'idée en voyant ma fille avec ses amoureux. C'est comme il vous plaira. Il paraît que ce qui attire les uns rebute les autres, et vous avez le droit de vous retirer puisque aussi bien vous n'avez pas encore parlé. Si vous voulez sérieusement acheter mes bœufs, venez les voir au pâturage; nous en causerons, et, que nous fassions ou non ce marché, vous viendrez dîner avec nous avant de vous en retourner.

— Je ne veux pas que vous vous dérangiez, reprit Germain, vous avez peut-être affaire ici; moi je m'ennuie un peu de voir danser et de ne rien faire. Je vais voir vos bêtes, et je vous trouverai tantôt chez vous.

Là-dessus Germain s'esquiva et se dirigea vers les prés, où Léonard lui avait, en effet, montré de loin une partie de son bétail. Il était vrai que le père Maurice en avait à acheter, et Germain pensa que s'il lui ramenait une belle paire de bœufs d'un prix modéré, il se ferait mieux pardonner d'avoir manqué volontairement le but de son voyage.

Il marcha vite et se trouva bientôt à peu de distance des Ormeaux. Il éprouva alors le besoin d'aller embrasser son fils, et même de revoir la

petite Marie, quoiqu'il eût perdu l'espoir et chassé la pensée de lui devoir son bonheur. Tout ce qu'il venait de voir et d'entendre, cette femme coquette et vaine, ce père à la fois rusé et borné, qui encourageait sa fille dans des habitudes d'orgueil et de déloyauté, ce luxe des villes, qui lui paraissait une infraction à la dignité des mœurs de la campagne, ce temps perdu à des paroles oiseuses et niaises, cet intérieur si différent du sien, et surtout ce malaise profond que l'homme des champs éprouve lorsqu'il sort de ses habitudes laborieuses, tout ce qu'il avait subi d'ennui et de confusion depuis quelques heures donnait à Germain l'envie de se retrouver avec son enfant et sa petite voisine. N'eût-il pas été amoureux de cette dernière, il l'aurait encore cherchée pour se distraire et remettre ses esprits dans leur assiette accoutumée.

Mais il regarda en vain dans les prairies environnantes, il n'y trouva ni la petite Marie ni le petit Pierre: il était pourtant l'heure où les pasteurs sont aux champs. Il y avait un grand troupeau dans une *chôme*; il demanda à un jeune garçon, qui le gardait, si c'étaient les moutons de la métairie des Ormeaux.

— Oui, dit l'enfant.

— En êtes-vous le berger? est-ce que les gar-

cons gardent les bêtes à laine des métairies, dans votre endroit ?

— Non. Je les garde aujourd'hui parce que la bergère est partie : elle était malade.

— Mais n'avez-vous pas une nouvelle bergère, arrivée de ce matin ?

— Oh ! bien oui ? elle est déjà partie aussi.

— Comment, partie ? n'avait-elle pas un enfant avec elle ?

— Oui : un petit garçon qui a pleuré. Ils se sont en allés tous les deux au bout de deux heures.

— En allés, où ?

— D'où ils venaient, apparemment. Je ne leur ai pas demandé.

— Mais pourquoi donc s'en allaient-ils ? dit Germain de plus en plus inquiet.

— Dame ! est-ce que je sais ?

— On ne s'est pas entendu sur le prix ? ce devait être pourtant une chose convenue d'avance.

— Je ne peux rien vous en dire. Je les ai vus entrer et sortir, voilà tout.

Germain se dirigea vers la ferme et questionna les métayers. Personne ne put lui expliquer le fait ; mais il était constant qu'après avoir causé avec le fermier, la jeune fille était partie sans rien dire emmenant l'enfant qui pleurait.

— Est-ce qu'on a maltraité mon fils ? s'écria Germain dont les yeux s'enflammèrent.

— C'était donc votre fils ? Comment se trouvait-il avec cette petite ? D'où êtes-vous donc, et comment vous appelle-t-on ?

Germain, voyant que, selon l'habitude du pays, on allait répondre à ses questions par d'autres questions, frappa du pied avec impatience et demanda à parler au maître.

Le maître n'y était pas : il n'avait pas coutume de rester la journée entière quand il venait à la ferme. Il était monté à cheval, et il était parti on ne savait pour quelle autre de ses fermes.

— Mais enfin, dit Germain en proie à une vive anxiété, ne pouvez-vous savoir la raison du départ de cette jeune fille ?

Le métayer échangea un sourire étrange avec sa femme, puis il répondit qu'il n'en savait rien, que cela ne le regardait pas. Tout ce que Germain put apprendre, c'est que la jeune fille et l'enfant étaient allés du côté de Fourche. Il courut à Fourche : la veuve et ses amoureux n'étaient pas de retour, non plus que le père Léonard. La servante lui dit qu'une jeune fille et un enfant étaient venus le demander, mais que, ne les connaissant pas, elle n'avait pas voulu les recevoir, et leur avait conseillé d'aller à Mers.

— Et pourquoi avez-vous refusé de les recevoir ? dit Germain avec humeur. On est donc bien méfiant dans ce pays-ci, qu'on n'ouvre pas la porte à son prochain ?

— Ah dame ! répondit la servante, dans une maison riche comme celle-ci on a raison de faire bonne garde. Je réponds de tout quand les maîtres sont absents, et je ne peux pas ouvrir aux premiers venus.

— C'est une laide coutume, dit Germain, et j'aimerais mieux être pauvre que de vivre comme cela dans la crainte. Adieu, la fille ! adieu à votre vilain pays !

— Il s'enquit dans les maisons environnantes. On avait vu la bergère et l'enfant. Comme le petit était parti de Belair à l'improviste, sans toilette, avec sa blouse un peu déchirée et sa petite peau d'agneau sur le corps ; comme aussi la petite Marie était, pour cause, fort pauvrement vêtue en tout temps, on les avait pris pour des mendiants. On leur avait offert du pain : la jeune fille en avait accepté un morceau pour l'enfant qui avait faim, puis elle était partie très-vite avec lui et avait gagné les bois.

Germain réfléchit un instant, puis il demanda si le fermier des Ormeaux n'était pas venu à Fourche.

— Oui, lui répondit-on; il a passé à cheval peu d'instants après cette petite.

— Est-ce qu'il a couru après elle ?

— Ah ! vous le connaissez donc ? dit en riant le cabaretier de l'endroit, auquel il s'adressait. Oui, certes; c'est un gaillard endiablé pour courir après les filles. Mais, je ne crois pas qu'il ait attrapé celle-là.

— C'est assez, merci ! Et il vola plutôt qu'il ne courut à l'écurie de Léonard. Il jeta la bâtime sur la Grise, sauta dessus, et partit au grand galop dans la direction des bois de Chanteloube.

Le cœur lui bondissait d'inquiétude et de colère, la sueur lui coulait du front. Il mettait en sang les flancs de la Grise, qui, en se voyant sur le chemin de son écurie, ne se faisait pourtant pas prier pour courir.



XIV.

LA VIEILLE

GERMAIN se retrouva bientôt à l'endroit où il avait passé la nuit au bord de la mare. Le feu fumait encore; une vieille femme ramassait le reste de la provision de bois mort que la petite Marie y avait entassée. Germain s'arrêta pour la questionner. Elle était sourde, et, se méprenant sur ses interrogations:

— Oui, mon garçon, dit-elle, c'est ici la Mare au Diable. C'est un mauvais endroit, et il ne faut pas en approcher sans jeter trois pierres dedans de la main gauche, en faisant le signe de la croix de la main droite: ça éloigne les esprits. Autre-

ment il arrive des malheurs à ceux qui en font le tour.

— Je ne vous parle pas de ça, dit Germain en s'approchant d'elle et en criant à tue-tête :

— N'avez-vous pas vu passer dans les bois une fille et un enfant ?

— Oui, dit la vieille, il s'y est noyé un petit enfant !

Germain frémit de la tête aux pieds ; mais heureusement la vieille ajouta :

— Il y a bien longtemps de ça ; en mémoire de l'accident on y avait planté une belle croix ; mais, par une belle nuit de grand orage, les mauvais esprits l'ont jetée dans l'eau. On peut en voir encore un bout. Si quelqu'un avait le malheur de s'arrêter ici la nuit, il serait bien sûr de ne pouvoir jamais en sortir avant le jour. Il aurait beau marcher, marcher, il pourrait faire deux cents lieues dans le bois et se retrouver toujours à la même place.

L'imagination du laboureur se frappa malgré lui de ce qu'il entendait, et l'idée du malheur qui devait arriver pour achever de justifier les assertions de la vieille femme, s'empara si bien de sa tête, qu'il se sentit froid par tout le corps. Désespérant d'obtenir d'autres renseignements, il remonta à cheval et recommença de parcourir le

bois en appelant Pierre de toutes ses forces, et en sifflant, faisant claquer son fouet, cassant les branches pour remplir la forêt du bruit de sa marche, écoutant ensuite si quelque voix lui répondait; mais il n'entendait que la cloche des vaches éparses dans les taillis, et le cri sauvage des porcs qui se disputaient la glandée.

Enfin Germain entendit derrière lui le bruit d'un cheval qui courait sur ses traces, et un homme entre deux âges, brun, robuste, habillé comme un demi-bourgeois, lui cria de s'arrêter. Germain n'avait jamais vu le fermier des Ormeaux; mais un instinct de rage lui fit juger de suite que c'était lui. Il se retourna, et, le toisant de la tête aux pieds, il attendit ce qu'il avait à lui dire.

— N'avez-vous pas vu passer par ici une jeune fille de quinze ou seize ans, avec un petit garçon? dit le fermier en affectant un air d'indifférence, quoiqu'il fût visiblement ému.

— Et que lui voulez-vous? répondit Germain sans chercher à déguiser sa colère.

— Je pourrais vous dire que ça ne vous regarde pas, mon camarade! mais comme je n'ai pas de raisons pour le cacher, je vous dirai que c'est une bergère que j'avais louée pour l'année sans la connaître. . . . Quand je l'ai vue arriver, elle

m'a semblé trop jeune et trop faible pour l'ouvrage de la ferme. Je l'ai remerciée, mais je voulais lui payer les frais de son petit voyage, et elle est partie fâchée pendant que j'avais le dos tourné.... Elle s'est tant pressée, qu'elle a même oublié une partie de ses effets et de sa bourse, qui ne contient pas grand'chose à coup sûr; quelques sous probablement!.... mais enfin, comme j'avais à passer par ici, je pensais la rencontrer et lui remettre ce qu'elle a oublié et ce que je lui dois.

Germain avait l'âme trop honnête pour ne pas hésiter en entendant cette histoire, sinon très-vraisemblable, du moins possible. Il attachait un regard perçant sur le fermier, qui soutenait cette investigation avec beaucoup d'impudence et de candeur.

— Je veux en avoir le cœur net, se dit Germain, et, contenant son indignation:

— C'est une fille de chez nous, dit-il; je la connais: elle doit être par ici.... Avançons ensemble.... nous la retrouverons sans doute.

— Vous avez raison, dit le fermier. Avançons.... et pourtant, si nous ne la trouvons pas au bout de l'avenue, j'y renonce.... car il faut que je prenne le chemin d'Ardentes.

— Oh! pensa le laboureur, je ne te quitte

pas! quand même je devrais tourner pendant vingt-quatre heures avec toi autour de la Mare au Diable!

— Attendez! dit tout à coup Germain en fixant des yeux une touffe de genêts qui s'agitait singulièrement: holà! holà! Petit-Pierre, est-ce-toi, mon enfant?

L'enfant, reconnaissant la voix de son père, sortit des genêts en sautant comme un chevreuil; mais quand il le vit dans la compagnie du fermier, il s'arrêta comme effrayé et resta incertain.

— Viens, mon Pierre! viens, c'est moi! s'écria le laboureur en courant après lui, et en sautant à bas de son cheval pour le prendre dans ses bras: et où est la petite Marie?

— Elle est là, qui se cache, parce qu'elle a peur de ce vilain homme noir, et moi aussi.

— Eh! sois tranquille; je suis là.... Marie! Marie! c'est moi!

Marie approcha en rampant, et dès qu'elle vit Germain, que le fermier suivait de près, elle courut se jeter dans ses bras, et, s'attachant à lui comme une fille à son père:

— Ah! mon brave Germain, lui dit-elle, vous me défendrez; je n'ai pas peur avec vous.

Germain eut le frisson. Il regarda Marie: elle était pâle, ses vêtements étaient déchirés par les

épines où elle avait couru, cherchant le fourré, comme une biche traquée par les chasseurs. Mais il n'y avait ni honte ni désespoir sur sa figure.

— Ton maître veut te parler, lui dit-il, en observant toujours ses traits.

— Mon maître? dit-elle fièrement; cet homme-là n'est pas mon maître et ne le sera jamais!... C'est vous, Germain, qui êtes mon maître. Je veux que vous me remeniez avec vous.... Je vous servirai pour rien!

Le fermier s'était avancé, feignant un peu d'impatience.

— Hé! la petite, dit-il, vous avez oublié chez nous quelque chose que je vous rapporte.

— Nenni, monsieur, répondit la petite Marie, je n'ai rien oublié, et je n'ai rien à vous demander....

— Écoutez un peu ici, reprit le fermier, j'ai quelque chose à vous dire, moi!....Allons!.... n'ayez pas peur....deux mots seulement....

— Vous pouvez les dire tout haut....je n'ai pas de secrets avec vous.

— Venez prendre votre argent, au moins.

— Mon argent? Vous ne me devez rien, Dieu merci!

— Je m'en doutais bien, dit Germain à demi-

voix; mais c'est égal, Marie....écoute ce qu'il a à te dire....car, moi, je suis curieux de le savoir. Tu me le diras après: j'ai mes raisons pour ça. Va auprès de son cheval....je ne te perds pas de vue.

Marie fit trois pas vers le fermier, qui lui dit, en se penchant sur le pommeau de sa selle et en baissant la voix:

— Petite, voilà un beau louis d'or pour toi ! tu ne diras rien, entends-tu ? Je dirai que je t'ai trouvée trop faible pour l'ouvrage de ma ferme.... Et qu'il ne soit plus question de ça... Je repasserai par chez vous un de ces jours; et si tu n'as rien dit, je te donnerai encore quelque chose.... Et puis, si tu es plus raisonnable, tu n'as qu'à parler: je te ramènerai chez moi, ou bien, j'irai causer avec toi à la brune dans les prés. Quel cadeau veux-tu que je te porte ?

— Voilà, monsieur, le cadeau que je vous fais, moi ! répondit à voix haute la petite Marie, en lui jetant son louis d'or au visage, et même assez rudement. Je vous remercie beaucoup, et vous prie, quand vous repasserez par chez nous, de me faire avertir: tous les garçons de mon endroit iront vous recevoir, parce que chez nous, on aime fort les bourgeois qui veulent en conter aux pauvres filles ! Vous verrez ça, on vous attendra.

— Vous êtes une menteuse et une sotte langue! dit le fermier courroucé, en levant son bâton d'un air de menace. Vous voudriez faire croire ce qui n'est point, mais vous ne me tirerez pas d'argent: on connaît vos pareilles!

Marie s'était reculée effrayée; mais Germain s'était élancé à la bride du cheval du fermier, et, la secouant avec force:

— C'est entendu, maintenant! dit-il, et nous voyons assez de quoi il retourne.... A terre! mon homme! à terre! et causons tous les deux!

Le fermier ne se souciait pas d'engager la partie: il éperonna son cheval pour se dégager, et voulut frapper de son bâton les mains du laboureur pour lui faire lâcher prise; mais Germain esquiva le coup, et, lui prenant la jambe, il le désarçonna et le fit tomber sur la fougère, où il le terrassa, quoique le fermier se fût remis sur ses pieds et se défendît vigoureusement. Quand il le tint sous lui:

— Homme de peu de cœur! lui dit Germain, je pourrais te rouer de coups si je voulais! Mais je n'aime pas à faire du mal, et d'ailleurs aucune correction n'amenderait ta conscience.... Cependant, tu ne bougeras pas d'ici que tu n'aies demandé pardon, à genoux, à cette jeune fille.

Le fermier, qui connaissait ces sortes d'affaires

voulut prendre la chose en plaisanterie. Il prétendit que son péché n'était pas si grave, puisqu'il ne consistait qu'en paroles, et qu'il voulait bien demander pardon, à condition qu'il embrasserait la fille, que l'on irait boire une pinte de vin au plus prochain cabaret, et qu'on se quitterait bons amis.

— Tu me fais peine ! lui répondit Germain en lui poussant la face contre terre, et j'ai hâte de ne plus voir ta méchante mine. Tiens, rougis si tu peux, et tâche de prendre le chemin des *af-fronteux* * quand tu passeras par chez nous.

Il ramassa le bâton de houx du fermier, le brisa sur son genou pour lui montrer la force de ses poignets, et en jeta les morceaux au loin avec mépris.

Puis, prenant d'une main son fils, et de l'autre la petite Marie, il s'éloigna tout tremblant d'indignation.

* C'est le chemin qui détourne de la rue principale à l'entrée des villages et les côtoie à l'extérieur. On suppose que les gens qui craignent de recevoir quelque affront mérité le prennent pour éviter d'être vus.



XV.

LE RETOUR A LA FERME

AU bout d'un quart d'heure ils avaient franchi les brandes. Ils trottaient sur la grand'route, et la Grise hennissait à chaque objet de sa connaissance. Petit-Pierre racontait à son père ce qu'il avait pu comprendre dans ce qui s'était passé.

— Quand nous sommes arrivés, dit-il, cet homme-là est venu pour parler à *ma Marie* dans la bergerie où nous avons été tout de suite, pour voir les beaux moutons. Moi, j'étais monté dans la crèche pour jouer, et cet homme-là ne me voyait pas. Alors il a dit bonjour à *ma Marie*, et il l'a embrassée.

— Tu t'es laissé embrasser, Marie ? dit Germain tout tremblant de colère.

— J'ai cru que c'était une honnêteté, une coutume de l'endroit aux arrivées, comme, chez vous, la grand'mère embrasse les jeunes filles qui entrent à son service, pour leur faire voir qu'elle les adopte et qu'elle leur sera comme une mère.

— Et puis alors, reprit petit Pierre, qui était fier d'avoir à raconter une aventure, cet *homme-là* t'a dit quelque chose de vilain, quelque chose que tu m'as dit de ne jamais répéter et de ne pas m'en souvenir : aussi je l'ai oublié bien vite. Cependant, si mon père veut que je lui dise ce que c'était...

— Non, mon Pierre, je ne veux pas l'entendre, et je veux que tu ne t'en souviennes jamais.

— En ce cas, je vas l'oublier encore, reprit l'enfant. Et puis alors, cet *homme-là* a eu l'air de se fâcher parce que Marie lui disait qu'elle s'en irait. Il lui a dit qu'il lui donnerait tout ce qu'elle voudrait, cent francs ! Et ma Marie s'est fâchée aussi. Alors il est venu contre elle, comme s'il voulait lui faire du mal. J'ai eu peur, et je me suis jeté contre Marie en criant. Alors cet *homme-là* a dit comme ça : "Qu'est-ce que c'est que ça ? d'où sort cet enfant-là ? Mettez-moi ça dehors." Et il a levé son bâton pour me battre.

Mais ma Marie l'a empêché, et elle lui a dit comme ça: "Nous causerons plus tard, monsieur; à présent il faut que je conduise cet enfant-là à Fourche, et puis je reviendrai." Et aussitôt qu'il a été sorti de la bergerie, ma Marie m'a dit comme ça: "Sauvons-nous, mon Pierre, allons nous-en d'ici bien vite, car cet homme-là est méchant, et il ne nous ferait que du mal." Alors nous avons passé derrière les granges, nous avons passé un petit pré, et nous avons été à Fourche pour te chercher. Mais tu n'y étais pas et on n'a pas voulu nous laisser t'attendre. Et alors cet homme-là, qui était monté sur son cheval noir, est venu derrière nous, et nous nous sommes sauvés plus loin, et puis nous avons été nous cacher dans le bois. Et puis il y est venu aussi, et quand nous l'entendions venir, nous nous cachions. Et puis, quand il avait passé nous recommencions à courir pour nous en aller chez nous; et puis enfin tu es venu, et tu nous a trouvés; et voilà comme tout ça est arrivé. N'est-ce pas, ma Marie, que je n'ai rien oublié?

— Non, mon Pierre, et ça est la vérité. A présent, Germain, vous rendrez témoignage pour moi, et vous direz à tout le monde de chez nous que si je n'ai pas pu rester là-bas, ce n'est pas faute de courage et d'envie de travailler.

— Et toi, Marie, dit Germain, je te prierai de te demander à toi-même si, quand il s'agit de défendre une femme et de punir un insolent, un homme de vingt-huit ans n'est pas trop vieux ? Je voudrais un peu savoir si Bastien, ou tout autre joli garçon, riche de dix ans moins que moi, n'aurait pas été écrasé par cet *homme-là*, comme dit Petit-Pierre : qu'en penses-tu ?

— Je pense, Germain, que vous m'avez rendu un grand service, et que je vous en remercierai toute ma vie.

— C'est là tout ?

— Mon petit père, dit l'enfant, je n'ai pas pensé à dire à la petite Marie ce que je t'avais promis. Je n'ai pas eu le temps, mais je le lui dirai à la maison, et je le dirai aussi à ma grand-mère.

Cette promesse de son enfant donna enfin à réfléchir à Germain. Il s'agissait maintenant de s'expliquer avec ses parents, et, en leur disant ses griefs contre la veuve Guérin, de ne pas leur dire quelles autres idées l'avaient disposé à tant de clairvoyance et de sévérité. Quand on est heureux et fier, le courage de faire accepter son bonheur aux autres paraît facile ; mais être rebuté d'un côté, blâmé de l'autre, ne fait pas une situation fort agréable.

Heureusement, le petit Pierre dormait quand ils arrivèrent à la métairie, et Germain le déposa, sans l'éveiller, sur son lit. Puis il entra sur toutes les explications qu'il put donner. Le père Maurice, assis sur son escabeau à trois pieds, à l'entrée de la maison, l'écouta gravement, et quoiqu'il fût mécontent du résultat de ce voyage, lorsque Germain, en racontant le système de coquetterie de la veuve, demanda à son beau-père s'il avait le temps d'aller les cinquante-deux dimanches de l'année faire sa cour, pour risquer d'être renvoyé au bout de l'an, le beau-père répondit, en inclinant la tête en signe d'adhésion: "Tu n'as pas tort, Germain; ça ne se pouvait pas." Et ensuite, quand Germain raconta comme quoi il avait été forcé de ramener la petite Marie au plus vite pour la soustraire aux insultes, peut-être aux violences d'un indigne maître, le père Maurice approuva encore de la tête en disant: "Tu n'as pas eu tort, Germain; ça se devait."

Quand Germain eut achevé son récit et donné toutes ses raisons, le beau-père et la belle-mère firent simultanément un gros soupir de résignation, en se regardant. Puis, le chef de famille se leva en disant: "Allons! que la volonté de Dieu soit faite! l'amitié ne se commande pas!"

— Venez souper, Germain, dit la belle-mère.

Il est malheureux que ça ne se soit pas mieux arrangé; mais, enfin, Dieu ne le voulait pas, à ce qu'il paraît. Il faudra voir ailleurs.

— Oui, ajouta le vieillard, comme dit ma femme on verra ailleurs.

Il n'y eut pas d'autre bruit à la maison, et quand, le lendemain, le petit Pierre se leva avec les alouettes, au point du jour, n'étant plus excité par les événements extraordinaires des jours précédents, il retomba dans l'apathie des petits paysans de son âge, oublia tout ce qui lui avait trotté par la tête, et ne songea plus qu'à jouer avec ses frères et à *faire l'homme* avec les bœufs et les chevaux.

Germain essaya d'oublier aussi, en se replongeant dans le travail; mais il devint si triste et si distrait, que tout le monde le remarqua. Il ne parlait pas à la petite Marie, il ne la regardait même pas; et pourtant si on lui eût demandé dans quel pré elle était et par quel chemin elle avait passé, il n'était point d'heure du jour où il n'eût pu le dire s'il avait voulu répondre. Il n'avait pas osé demander à ses parents de la recueillir à la ferme pendant l'hiver, et pourtant il savait bien qu'elle devait souffrir de la misère. Mais elle n'en souffrit pas, et la mère Guillette ne put jamais comprendre comment sa petite provision de bois

ne diminuait point, et comment son hangar se trouvait rempli le matin lorsqu'elle l'avait laissé presque vide le soir. Il en fut de même du blé et des pommes de terre. Quelqu'un passait par la lucarne du grenier, et vidait un sac sur le plancher sans réveiller personne et sans laisser de traces. La vieille en fut à la fois inquiète et réjouie; elle engagea sa fille à n'en point parler, disant que si on venait à savoir le miracle qui se faisait chez elle, on la tiendrait pour sorcière. Elle pensait bien que le diable s'en mêlait, mais elle n'était pas pressée de se brouiller avec lui en appelant les exorcismes du curé sur sa maison; elle se disait qu'il serait temps, lorsque Satan viendrait lui demander son âme en retour de ses bienfaits.

La petite Marie comprenait mieux la vérité, mais elle n'osait en parler à Germain, de peur de le voir revenir à son idée de mariage, et elle feignait avec lui de ne s'apercevoir de rien.



XVI.

LA MÈRE MAURICE.

UN jour la mère Maurice se trouvant seule dans le verger avec Germain, lui dit d'un air d'amitié: "Mon pauvre gendre, je crois que vous n'êtes pas bien. Vous ne mangez pas aussi bien qu'à l'ordinaire, vous ne riez plus, vous causez de moins en moins. Est-ce que quelqu'un de chez nous, ou nous-mêmes, sans le savoir et sans le vouloir, vous avons fait de la peine ?

— Non, ma mère, répondit Germain, vous avez toujours été aussi bonne pour moi que la mère qui m'a mis au monde, et je serais un ingrat si je me plaignais de vous, ou de votre mari, ou de personne de la maison.

— En ce cas, mon enfant, c'est le chagrin de la mort de votre femme qui vous revient. Au lieu de s'en aller avec le temps, votre ennui empire, et il faut absolument faire ce que votre beau-père vous a dit fort sagement: il faut vous remarier.

— Oui, ma mère, ce serait aussi mon idée; mais les femmes que vous m'avez conseillé de rechercher ne me conviennent pas. Quand je les vois, au lieu d'oublier ma Catherine, j'y pense davantage.

— C'est qu'apparemment, Germain, nous n'avons pas su deviner votre goût. Il faut donc que vous nous aidiez, en nous disant la vérité. Sans doute il y a quelque part une femme qui est faite pour vous, car le bon Dieu ne fait personne sans lui réserver son bonheur dans une autre personne. Si donc vous savez où la prendre, cette femme qu'il vous faut, prenez-la; et qu'elle soit belle ou laide, jeune ou vieille, riche ou pauvre, nous sommes décidés, mon vieux et moi, à vous donner consentement; car nous sommes fatigués de vous voir triste, et nous ne pouvons pas vivre tranquilles si vous ne l'êtes point.

— Ma mère, vous êtes aussi bonne que le bon Dieu, et mon père pareillement, répondit Germain; mais votre compassion ne peut pas porter

remède à mes ennuis: la fille que je voudrais ne veut point de moi.

— C'est donc qu'elle est trop jeune? S'attacher à une jeunesse est déraison pour vous.

— Eh bien! oui, bonne mère, j'ai cette folie de m'être attaché à une jeunesse, et je m'en blâme... Je fais mon possible pour n'y plus penser; mais que je travaille ou que je me repose, que je sois à la messe ou dans mon lit, avec mes enfants ou avec vous, j'y pense toujours, je ne peux penser à autre chose.

— Alors c'est comme un sort qu'on vous a jeté, Germain? Il n'y a à ça qu'un remède, c'est que cette fille change d'idée et vous écoute. Il faudra donc que je m'en mêle, et que je voie si c'est possible. Vous allez me dire où elle est et comment on l'appelle.

— Hélas! ma chère mère, je n'ose pas, dit Germain, parce que vous allez vous moquer de moi.

— Je ne me moquerai pas de vous, Germain, parce que vous êtes dans la peine et que je ne veux pas vous y mettre davantage. Serait-ce point la Fanchette?

— Non, ma mère, ça ne l'est point.

— Ou la Rosette?

— Non.

— Dites donc, car je n'en finirai pas, s'il faut que je nomme toutes les filles du pays.

— Germain baissa la tête et ne put se décider à répondre.

— Allons ! dit la mère Maurice, je vous laisse tranquille pour aujourd'hui, Germain ; peut-être que demain vous serez plus confiant avec moi, ou bien que votre belle-sœur sera plus adroite à vous questionner.

Et elle ramassa sa corbeille pour aller étendre son linge sur les buissons.

Germain fit comme les enfants qui se décident quand ils voient qu'on ne s'occupera plus d'eux. Il suivit sa belle-mère, et lui nomma enfin en tremblant *la petite Marie à la Guillette*.

Grande fut la surprise de la mère Maurice : c'était la dernière à laquelle elle eût songé. Mais elle eut la délicatesse de ne point se récrier, et de faire mentalement ses commentaires. Puis, voyant que son silence accablait Germain, elle lui tendit sa corbeille en lui disant : — Alors est-ce une raison pour ne point m'aider dans mon travail ? Portez donc cette charge, et venez parler avec moi. Avez-vous bien réfléchi, Germain ? êtes-vous bien décidé ?

— Hélas ! ma chère mère, ce n'est pas comme cela qu'il faut parler : je serais décidé si je pouvais

réussir; mais comme je ne serais pas écouté, je ne suis décidé qu'à m'en guérir si je peux.

— Et si vous ne pouvez pas ?

— Toute chose a son terme, mère Maurice: quand le cheval est trop chargé, il tombe; et quand le bœuf n'a rien à manger, il meurt.

— C'est donc à dire que vous mourrez, si vous ne réussissez point? A Dieu ne plaise, Germain! Je n'aime pas qu'un homme comme vous dise de ces choses-là, parce que quand il les dit il les pense. Vous êtes d'un grand courage, et la faiblesse est dangereuse chez les gens forts. Allons, prenez de l'espérance. Je ne conçois pas qu'une fille dans la misère, et à laquelle vous faites beaucoup d'honneur en la recherchant, puisse vous refuser.

— C'est pourtant la vérité, elle me refuse.

— Et quelles raisons vous en donne-t-elle?

— Que vous lui avez toujours fait du bien, que sa famille doit beaucoup à la vôtre, et qu'elle ne veut point vous déplaire en me détournant d'un mariage riche.

— Si elle dit cela, elle prouve de bons sentiments, et c'est honnête de sa part. Mais en vous disant cela, Germain, elle ne vous guérit point, car elle vous dit sans doute qu'elle vous aime, et qu'elle vous épouserait si nous le voulions?

— Voilà le pire ! elle dit que son cœur n'est point porté vers moi.

— Si elle dit ce qu'elle ne pense pas, pour mieux vous éloigner d'elle, c'est une enfant qui mérite que nous l'aimions et que nous passions par-dessus sa jeunesse à cause de sa grande raison.

— Oui ? dit Germain, frappé d'une espérance qu'il n'avait pas encore conçue : ça serait bien sage et bien *comme il faut* de sa part ! mais si elle est si raisonnable, je crains bien que c'est à cause que je lui déplais.

— Germain, dit la mère Maurice, vous allez me promettre de vous tenir tranquille pendant toute la semaine, de ne vous point tourmenter, de manger, de dormir, et d'être gai comme autrefois. Moi, je parlerai à mon vieux, et si je le fais consentir, vous saurez alors le sentiment de la fille à votre endroit.

Germain promit, et la semaine se passa sans que le père Maurice lui dit un mot en particulier et parût se douter de rien. Le laboureur s'efforça de paraître tranquille, mais il était toujours plus pâle et plus tourmenté.



XVII.

LA PETITE MARIE.



ENFIN, le dimanche matin, au sortir de la messe, sa belle-mère lui demanda ce qu'il avait obtenu de sa bonne amie depuis la conversation dans la verger.

— Mais, rien du tout, répondit-il. Je ne lui ai pas parlé.

— Comment donc voulez-vous la persuader si vous ne lui parlez pas ?

— Je ne lui ai parlé qu'une fois, répondit Germain. C'est quand nous avons été ensemble à Fourche; et, depuis ce temps-là, je ne lui ai pas dit un seul mot. Son refus m'a fait tant de peine

que j'aime mieux ne pas l'entendre recommencer à me dire qu'elle ne m'aime pas.

— Eh bien, mon fils, il faut lui parler maintenant; votre beau-père vous autorise à le faire. Allez, décidez-vous ! je vous le dis, et, s'il le faut, je le veux ; car vous ne pouvez pas rester dans ce doute-là.

Germain obéit. Il arriva chez la Guillette, la tête basse et l'air accablé. La petite Marie était seule au coin du feu, si pensive qu'elle n'entendit pas venir Germain. Quand elle le vit devant elle, elle sauta de surprise sur sa chaise, et devint toute rouge.

— Petite Marie, lui dit-il en s'asseyant auprès d'elle, je viens te faire de la peine et t'ennuyer, je le sais bien : mais *l'homme et la femme de chez nous* (désignant ainsi, selon l'usage, les chefs de famille) veulent que je te parle et que je te demande de m'épouser. Tu ne le veux pas toi, je m'y attends.

— Germain, répondit la petite Marie, c'est donc décidé que vous m'aimez ?

— Ça te fâche, je le sais, mais ce n'est pas ma faute : si tu pouvais changer d'avis, je serais trop content, et sans doute je ne mérite pas que cela soit. Voyons, regarde-moi, Marie, je suis donc bien affreux ?

— Non, Germain, répondit-elle en souriant, vous êtes plus beau que moi.

— Ne te moque pas; regarde-moi avec indulgence; il ne me manque encore ni un cheveu ni une dent. Mes yeux te disent que je t'aime. Regarde-moi donc dans les yeux, ça y est écrit, et toute fille sait lire dans cette écriture-là.

Marie regarda dans les yeux de Germain avec son assurance enjouée: puis, tout à coup, elle détourna la tête et se mit à trembler.

— Ah! mon Dieu! je te fais peur, dit Germain, tu me regardes comme si j'étais le fermier des Ormeaux. Ne me crains pas, je t'en prie, cela me fait trop de mal. Je ne te dirai pas de mauvaises paroles, moi; je ne t'embrasserai pas malgré toi, et quand tu voudras que je m'en aille, tu n'auras qu'à me montrer la porte. Voyons, faut-il que je sorte pour que tu finisses de trembler?

Marie tendit la main au laboureur, mais sans détourner sa tête penchée vers le foyer, et sans dire un mot.

— Je comprends, dit Germain; tu me plains, car tu es bonne; tu es fâchée de me rendre malheureux: mais tu ne peux pourtant pas m'aimer?

— Pourquoi me dites-vous de ces choses-là, Germain? répondit enfin la petite Marie, vous voulez donc me faire pleurer?

— Pauvre petite fille, tu as bon cœur, je le sais; mais tu ne m'aimes pas, et tu me caches ta figure parce que tu crains de me laisser voir ton déplaisir et ta répugnance. Et moi! je n'ose pas seulement te serrer la main! Dans le bois, quand mon fils dormait, et que tu dormais aussi, j'ai failli t'embrasser tout doucement. Mais je serais mort de honte plutôt que de te le demander, et j'ai autant souffert dans cette nuit-là qu'un homme qui brûlerait à petit feu. Depuis ce temps-là j'ai rêvé à toi toutes les nuits. Ah! comme je t'embrassais, Marie! Mais toi, pendant ce temps-là, tu dormais sans rêver. Et, à présent, sais-tu ce que je pense? c'est que si tu te retournais pour me regarder avec les yeux que j'ai pour toi, et si tu approchais ton visage du mien, je crois que j'en tomberais mort de joie. Et toi, tu penses que si pareille chose t'arrivait tu en mourrais de colère et de honte!

Germain parlait comme dans un rêve sans entendre ce qu'il disait. La petite Marie tremblait toujours; mais comme il tremblait encore davantage, il ne s'en apercevait plus. Tout à coup elle se retourna; elle était toute en larmes et le regardait d'un air de reproche. Le pauvre laboureur crut que c'était le dernier coup, et, sans attendre son arrêt, il se leva pour partir; mais la jeune

filles l'arrêta en l'entourant de ses deux bras, et, cachant sa tête dans son sein:— Ah! Germain, lui dit-elle en sanglotant, vous n'avez donc pas deviné que je vous aime?

Germain serait devenu fou, si son fils qui le cherchait et qui entra dans la chaumière au grand galop sur un bâton, avec sa petite sœur en croupe qui fouettait avec une branche d'osier ce coursier imaginaire, ne l'eût rappelé à lui-même. Il le souleva dans ses bras, et le mettant dans ceux de sa fiancée:

— Tiens, lui dit-il, tu as fait plus d'un heureux en m'aimant!

FIN.

LA MARE AU DIABLE.

NOTES.

Page. Line.

- 3.— 2. *Holbein* (Hans), born in Germany in 1493, died in England in 1554. His most famous work is the "Death's Dance," a fresco-painting in Basel (Switzerland).
- 4.— 4. *Fonds*. Ground.
24. *Lazare*. Eng.: Lazarus, a well-known character in the Bible. See Luke, chap. XVI, vers. 20 and fol.
- 5.— 3. *Et les âmes religieuses y trouvent-elles leur compte?*
And do religious souls find satisfaction in it?
- 6.— 4. *Laboureur*. The plowman, the farmer.
16. *Ceci peut être du domaine de l'art et de la philosophie*.
This may perhaps belong to art and philosophy.
- 7.— 2. *Nous ne comprenons pas trop*. We do not understand very well.
19. *Jacquerie*. This name is now given to any insurrection or uprising of the people where bloody and arbitrary executions are resorted to. It was originally given to a rebellion of country people against nobility which broke out on May 21st, 1358, during the captivity in London of King John II.
27. *Albert Durer*. A celebrated painter and engraver, born in 1471 at Nuremberg, died in 1528.
27. *Michel-Ange*. The most famous artist of the "Renaissance," born in Tuscany in 1475, died at Rome in 1564. He designed the plans of the church of St. Peter and painted the much admired "Last Judgement" in the Sistine Chapel.
27. *Holbein*. See page 3, line 2.

Page. Line.

- 7.—27. *Callot (Jacques), 1593-1695.* A famous French engraver and painter.
- 8.—1. *Goya (1748-1828),* A Spanish painter of great reputation.
- 12.—2. *Puisant le bien-être et la liberté dans l'exercice de sa force intelligente.* Drawing welfare and freedom from the use of his intellectual force.
12. *De concert.* Together.
24. *Virgile.* The most famous of Latin poets and the author of the "Eneid" and "Georgics," was born in 70 and died in 1 B. C.
- 13.—4. *Croît-on.... ne soit.* Note the subjunctive mood after *croire*.
15. *Mais qu'on ne dise pas.* But let no one say.
26. *En train de.* In translating omit *entrain de* and say: were preparing.
- 14.—10. *Dans le haut du Champ.* In the back part of the field.
14. *Areau.* A provincialism for *charrue*. Eng.: plough.
23. *Taxent de fable.* Call a story. i. e.: do not believe in.
- 15.—9. *Pour l'abattre.* To slaughter him.
13. *Mais grâce à la continuité.* But thanks to the continuance.
26. *De feu.* Tawny color.
27. *Qui sent encore.* That still resseemble.
- 16.—5. *Fraîchement liés.* Recently harnessed together.
- 18.—9. *Et c'est là une science à part.* And that is a distinct science.
- 22.—1. *Germain s'était rendu compte.* Germain had realized.
8. *Ce sillon sera comblé.* This furrow will be filled.
- 23.—1. *Son beau-père.* His father-in-law. *Beau-père* is sometimes used al o with the meaning of step-father.
6. *Pour rentrer en ménage.* To marry again.
- 24.—6. *Qui ne se tient nière en repos ni le jour ni la nuit.* Who keeps quiet neither in the day nor in the night.
10. *Ma vieille.* My old supply; wife.
- 15.—5. *Bonne au travail.* Good worker.
14. *Et que si tu avais pu contenter la mort en passant à sa place.* And if y u had been able to satisfy Death by dying in her stead.

Page. Line.

- 26.—12. *D'abord je ne suis pas d'avis que tu prennes une jeunesse.*
In the first place I think you ought not to take a very young wife.
16. *D'un autre lit.* From another marriage.
- 27.—2. *Qui convient.* Who is suitable.
2. *Aussi rangée que....* As well behaved as....
12. *Il faudra la faire faire exprès.* It will be necessary to have her made for this special purpose. Note the ironical tone of Germain.
17. *Et avec un bon bien.* And with a certain amount of property.
- 29.—1. *Oui, j'ai quelqu'un en vue.* Yes, I am thinking of some one.
7. *Comme ta défunte.* Like your deceased wife.
10. *Autant que....* As much as....
13. *C'est un bon sujet.* She is a good woman.
- 30.—4. *Elle a bien....* She owns at least....
12. *En faisant connaissance.* In becoming acquainted.
14. *Est un peu mon parent.* Is a distant relative of mine.
18. *Qu'il vous entretenait.* He was telling you about.
21. *Que tu t'y prenais bien.* That you did it well.
- 31.—5. *Vous tenez un peu aux bonnes affaires.* You care a great deal for good business. Note the same verb *tenir* used with the same meaning on lines 7 and 8.
10. *Pour ma part.* As far as I am concerned.
27. *Une femme de tête.* A strong headed wife.
- 32.—2. *Tu n'as jamais voulu voir clair dans nos comptes.* You never would understand our accounts.
10. *Je me fie à Jacques.* I trust Jacques.
22. *Sans un chef.* Without a guardian.
23. *Régler leurs différends.* To settle their difficulties.
23. *Les gens de loi.* The lawyers.
24. *Et leur font tout manger en procès.* And make them spend all their fortune in law-suits.
- 33.—19. *Du premier lit.* See note page 16, line 16.
21. *Quelque bien de son côté.* Some fortune of her own.
- 34.—15. *Il faut s'attendre.* One must expect.
17. *Un mariage de raison.* A prudent match.

Page. Line.

- 34.—22. *La lune est grande.* The moon is full.
24. *Trois lieues.* About nine miles.
- 35.— 1. *Un prétendu.* A suitor.
2. *Bien monté.* On a fine horse.
26. *Il se passait peu de jours qu'il....* very few days passed away without....
- 37.— 4. *Braise.* Charcoal.
15. *Quémandeuse = demandeuse.*
- 38.— 3. *J'étais en train de causer.* I was talking. *En train* designates an action being done. Comp. with p. 13, line 26.
8. *Les propos.* The gossip.
27. *Il faut qu'elle entre en condition.* She must become a servant.
- 39.— 4. *La Saint-Jean.* The 24th of June. *La Saint-Martin.* The 11th of November. Country people, in France, often designate the date of the month by the name of the Saint in the calendar.
4. *Pastoure.* Shepherdess.
22. *Un grand mois.* A whole month.
27. *La voilà qui prend seize ans.* She is nearly sixteen years old.
- 40.—12. *Et plus votre fille tardera à prendre un parti, plus...*
And the more your daughter will delay taking a decision, the more.
14. *Se fait.* Is growing.
- 41.— 6. *Mais, on attend.* But, meanwhile.
9. *Le sort en est jeté.* The thing is decided. Lit.: the die is cast.
- 42.—22. *Et servant la vérité.* And of good morals.
- 44.— 6. *Elle.* Refers to the mare.
9. *Enfermes.* Fetters.
- 45.—14. *Tailles.* The part of a forest where the trees are being cut down.
14. *Je me suis bien doublé.* I have presumed, I have suspected.
25. *J'en'aurais pas pu me tenir de l'emmener.* I could not have helped taking him with me.

Page. Line.

- 46.— 9. *Ne pouvait qu'être pris en bonne amitié.* Could only be received friendly.
14. *Si fait.* Yes, indeed.
- 47.— 2. *Si bien élevés.* So well behaved.
12. *Tout de suite.* All at once.
25. *Mais j'ai été plus d'une fois à même de m'en repentir.*
But I had more than once reason for repenting.
- 48.— 1. *Brave.* Good.
1. *Tu es fine.* You are clever.
13. *Qui le donne à penser.* That gives you suspicion.
16. *Si une parole dite à la légère venait à....* If a word thoughtlessly uttered should happen to....
18. *Vos parents m'en voudraient.* Your parents would be angry with me.
22. *Comme ils devisaient ainsi.* As they were thus talking.
22. *Mit un écart.* Started aside.
- 49.— 1. *Un têtard de chêne.* An oak tree whose top has been cut off.
14. *Mon petit père.* Note the loving expression given to the word *père* by the addition of *petit*.
16. *Toujours la même chanson.* Always the same thing.
18. *J'attendais mon petit père à passer.* I was waiting for my father to pass by.
- 50.— 9. *Il se prit à pleurer tout de bon.* He began to cry in earnest.
- 51.— 7. *Enfin il essaya de se mettre en colère.* Finally he tried to get angry.
16. *Pour ma part.* As to me.
23. *Vous le mettrez à cheval devant vous.* You will put him astride in front of you.
27. *Qu'à cela ne tienne.* Let it be so.
- 52.— 8. *Que je suis bien sans façons.* That I am very unpolite.
13. *Moi je m'en charge.* I will take care of him. Note the emphatic use of *moi*.
23. *Je me figurerai.* I shall imagine.
- 53.— 18. *Ce drôle-là.* This rascal.
21. *Saint-Jean.* See page 39, line 4.
24. *Qui croira peut-être me faire beaucoup de grâce.* Who perhaps will believe she does me a great favor.

Page. Line.

- 55.— 8. *D'avertir votre monde.* To let your family know it.
 9. *Tu l'arises de tout.* You think of everything.
- 56.— 3. *Mais le mouvement du cheval lui creusant l'estomac, il se prit, au bout d'une lieue.* But the motion of the horse making him hungry, he began after riding a league.
- 56.—14. *Un doigt de vin.* A little claret wine.
 26. *Il faut te forcer.* You must compel yourself (to eat).
- 57.— 3. *Mais j'en viendrai à bout.* I will succeed (in eating).
 11. *Pain bis.* Brown bread.
 17. *On ne peut pas faire longtemps diète.* One cannot fast very long.
- 58.— 8. *Tiens.* See.
 13. *Brande.* An uncultivated plaine.
 25. *Mais il pensa qu'il aurait plus court.* But he thought it would be shorter. Note the use of the verb *avoir*.
- 59.—14. *Clapatement.* Note the onomatopœia.
 22. *Un bout de côte très raide.* A short hill very steep.
- 60.— 9. *Faillit s'abattre.* Came near falling.
 19. *Se laissant aller comme un sac.* Letting himself go like a sack.
- 61.— 1. *C'est elle qui me fait tromper.* It is she who makes me lose my way.
 9. *Damné.* Awful.
 24. *En nage.* In perspiration.
- 62.— 5. *Donna un coup de reins.* Shook her back sharply.
 6. *Et lâchant par manière d'acquit une demi-douzaine de ruades.* And giving, for form's sake, half a dozen kicks.
21. *La première venue.* Any one.
- 63.— 3. *Sur cette petite hauteur.* On this little knoll.
 11. *A ma future.* To my intended one.
- 64.— 1. *La bâtime = le bât.* Eng.: the pack-saddle.
 19. *Non, pas comme ça à l'envers.* No, not that way but upside down.
 14. *Ruelle.* The space between a bed and the wall.
 27. *Ce n'est pas bien sorcier.* It is not very difficult.
- 65.— 5. *Ce bois ne prendra jamais.* This wood never will catch fire.

Page. Line.

- 65.— 7. *Au beau milieu de la pluie.* Right in the rain.
 10. *Toucheur de bœufs.* Ox driver.
 17. *Poumonique* or *pulmonique.* Eng.: consumptive.
- 66.— 3. *Tu es une fille d'esprit.* You are an intelligent girl.
 Comp. with: *tu es fine*, page 48, line 11.
- 66.— 9. *Tout-à-l'heure.* A while ago. Note that this expression is used to express both the future and past according to the tense of verb with which it is employed.
14. *Mais le....* This sentence should be translated interrogatively.
- 67.— 11. *Elle faisait grand cas de toi et de ta mère.* She thought very much of you and your mother.
16. *Ne vous gênez pas.* Do not mind me.
- 68.— 3. *Tant de peine.* So much fatigue.
8. *A faire quatre repas.* To have four meals (a day). Note the use of the verb *faire*.
- 70.— 3. *Bien sage.* Very well behaved.
25. *Elles sont cuites à point.* They are right well cooked.
- 71.— 1. *C'est bien étonnant.* It is very astonishing. Of course this is an antithesis.
12. *J'en serais fort empêchée.* I could not do it.
21. *Tu es en âge, pourtant.* Yet you are old enough.
25. *Il faut au moins cent écus pour entrer en ménage.* One must have at least one hundred écus to begin house-keeping. An écu was worth about three francs or sixty cents. That coin is no longer in use.
- 73.— 3. *Il n'en fait jamais d'autre.* He never does otherwise.
10. *Ciel-de-lit.* A canopy over a bed. Plur.: *des ciels-de-lit*.
13. *Je me doutais bien.* I supposed.
- 74.— 2. *Tiens, ça m'ôte la faim.* Indeed that breaks my appetite.
- 75.— 21. *Et pour leur faire entendre raison.* And to make them obey.
25. *Plus on est jeune, mieux on s'entend avec ceux qui le sont.* The younger one is the better one agrees with those who are young also.
- 76.— 6. *Vous en reviendrez.* You will change your mind.

Page. Line.

- 76.—16. *Une belle bottle de bois blanc — un cercueil.*
- 77.—15. *Et encore après se les être fait répéter trois fois.* And even so after having had them repeated three times.
- 79.— 8. *Pour faire un somme.* To take a nap. This is another instance of the idiomatical use of the verb *faire*. Comp. page 68, line 8.
9. *Je vois que cela vous vient déjà.* I see you are growing sleepy.
- 80.— 8. *J'en ai une du moins qui ne me lâche pas depuis une heure.* I have one (thought) at least that has not left me for an hour.
24. *Vous êtes en train de vous tourmenter.* You are worrying.
- 81.— 7. *Où les bêtes à laine ne profitent pas.* Where sheep do not thrive.
19. *Quand nous avons goûté chez la Rebec.* When we had lunch at "la Rebec's."
- 82.— 7. *Job.* A well known character in the Bible. The book of Job is supposed to have been written by Moses about 1520 B. C.
8. *Mais s'il était à son aise.* But if he were in good circumstances.
14. *Quand même l'homme ne serait pas de la première jeunesse, tu ne ferais pas la difficile.* Even if the man were not very young you would not be too hard to please, would you?
- 83.— 1. *Je passerais par-dessus ses yeux.* I would not mind his eyes.
4. *Je vois que tu en tiens pour Bastien.* I see that you are in love with Bastien.
20. *Tu ne te sens pas porté pour quelque autre.* You do not feel inclined toward some one else, do you?
- 84.—19. *Mais il eut beau faire.* But he tried in vain.
- 85.— 7. *On fait tant de cas chez nous d'une grande....* They think so much at home of a large....
- 86.—11. *Plus Germain.... moins il en venait à bout.* The more Germain.... the less he succeeded.
23. *J'ai failli tomber sur vous et vous faire du mal.* I came near falling on you and hurting you.

Page. Line.

- 87.—25. *Nous ne pourrons plus y tenir.* We shall not be able to stand it.
- 88.—24. *Revinrent sur leurs pas.* Retraced their steps.
- 90.— 1. *Pour le coup j'y renonce !* This time I give it up.
 2. *On nous a jété un sort.* We have been bewitched.
 4. *Il faut que cet endroit soit endiablé.* This place must be haunted.
- 90.— 7. *Prenons-en notre parti.* Let us make the best of it.
- 91.—10. *N'en pouvait plus.* Was worn out.
- 92.—11. *Mais j'ai entendu dire.* But I heard.
 15. *Qui peut se déranter.* Who might behave badly.
- 93.—14. *Je suis à même.* I am able.
- 94.— 2. *Il semble que son esprit ait parlé.* It seems that her spirit spoke. Note the subjunctive mood after *il semble*.
- 95.— 5. *Je ne puis pas avoir plus de raison que mon âge n'en comporte.* I cannot have more reason than is consistent with my age.
- 96.— 4. *Il avait une montagne d'ennui sur le cœur.* He was worried to death.
- 97.—16. *Mes chiens ont jappé à nuitée.* My dogs barked during the night. This is a local expression of *patois*.
- 98.— 2. *Museau.* Face. This word in its literal meaning is applied to animals.
 10. *Tu es bien pressée que je me marie avec un autre.* You are in a hurry to see me marry another person.
- 101.— 1. *Il s'en fallait de peu qu'on ne la prit....* It wanted very little to take it for....
 11. *De la part de mon beau-père.* In the name of my father-in-law.
 16. *J'y suis..* I understand.
 25. *Je souhaite que vous ayez le bon numéro.* I wish you good luck.
- 102.— 2. *En surnuméraire.* In the second rank.
 8. *Ma fille se trouvait au dépourvu.* My daughter was unprovided (with suitors).
- 103.— 2. *Blonde.* A kind of lace.
 19. *Rentière.* A *rentier* is a person who lives on his income, but *rentier* applies to people whose fortune consists of state bonds and stocks in opposition to *propriétaire* whose money is invested in real estate.

Page. Line.

- 104.— 7. *Vous boudes à votre verre.* You pout at your glass.
i.e.: You do not drink.
11. *Une petite pointe de vin.* A little claret wine.
14. *Comme une personne sûre de son fait.* Like a person sure of conquering.
24. *Il voulait faire de l'esprit.* He wished to look witty.
- 105.— 1. *Germain crut d'abord qu'elle en était coiffée.* At first Germain thought she was in love with him.
11. *De faire un somme.* To take a nap.
14. *Les chemins étaient couverts de monde.* The roads were crowded.
17. *Se rengorgeant.* With a boastful air.
18. *Elle eût fort souhaité produire....* She would have wished very much to show....
20. *Par un cotillon.* By a woman.
- 107.—21. *Elle n'a pas encore pris son parti?* She has not yet taken a decision, has she?
- 108.—11. *Ceux-là servent d'enseigne!* These serve as a sign.
14. *Chacun son goût.* Each one has his own taste.
17. *On pourrait vous laisser la place.* They might make room for you.
19. *Combien de temps faudrait-il rester le nez au vent?* How long should I have to wait?
- 109.—16. *Cela ne me regarde point.* This is no business of mine.
19. *Vu que.* Inasmuch as.
- 110.— 1. *J'entends.* I understand. Lit: I hear.
20. *Il était vrai que le père Maurice en avait à acheter.* It was true that "Père Maurice" wanted to buy (some oxen).
- 111.— 2. *Tout ce qu'il venait de voir et d'entendre.* All he had just seen and heard. Translate *venir de....* by "to have just" followed by the past participle of the next verb.
9. *Cet intérieur.* That home.
17. *Dans leur assiette accoutumée.* In their usual state.
18. *Chêne.* = *Prairie naturelle.*
- 112.—19. *On ne s'est pas entendu sur le prix.* They did not agree on the wages (to be paid).

Page. Line.

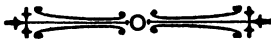
- 112.—25. *Il était certain.* It was certain.
- 113.—19. *Cela ne le regardait.* See p. 109, l. 16.
- 114.—7. *Je réponds de tout.* I am responsible for everything.
- 116.—13. *Ca éloigne les esprits.* That drives away bad spirits.
- 117.—1. *Qui en font le tour.* That go around it.
4. *Criant à tue-tête.* Crying out with all his might.
17. *Il aurait beau marcher.* He vainly would walk.
- 118.—10. *Un homme entre deux âges.* A middle-aged man.
- 119.—4. *Pendant que j'avais le dos tourné.* While I did not look at her. Lit: While I was turning my back to her.
18. *Je veux en avoir le cœur net.* I want to find out about this.
- 120.—1. *Quand même.* Even if.
- 121.—16. *Nenni=non.* An old but very pretty negative expression.
22. *Vous pouvez les dire tout haut.* You may speak aloud.
27. *Je m'en doutais bien.* I suspected it.
- 122.—12. *Et qu'il ne soit plus question de ça.* And let the matter be dropped.
17. *A la brune.* At twilight.
23. *De me faire avertir.* To let me know in advance.
24. *De mon endroit.* Of my village.
26. *Qui veulent en conter aux pauvres filles.* Who wish to make love to poor girls.
27. *On vous attendra.* They will be waiting for you.
- 123.—9. *C'est entendu.* It is understood.
- 123.—10. *De quoi il retourne.* What the matter is.
15. *Pour lui faire lâcher prise.* To make him let go his hold.
- 125.—7. *Cet homme-là.* Note the scornful expression of *cet homme-là* and how often Pierre uses it.
- 126.—3. *J'ai cru que c'était une honnêteté, une coutume de l'endroit aux arrivées.* I thought it was a politeness, a custom of that place on a person's arrival.
26. *Mettez-moi ça dehors.* Turn him out doors—*ça* or *cela* usually applied to inanimate objects, it is only through disdain that it designates a person.
- 127.—24. *Vous rendrez témoignage pour moi.* You will testify in my behalf.

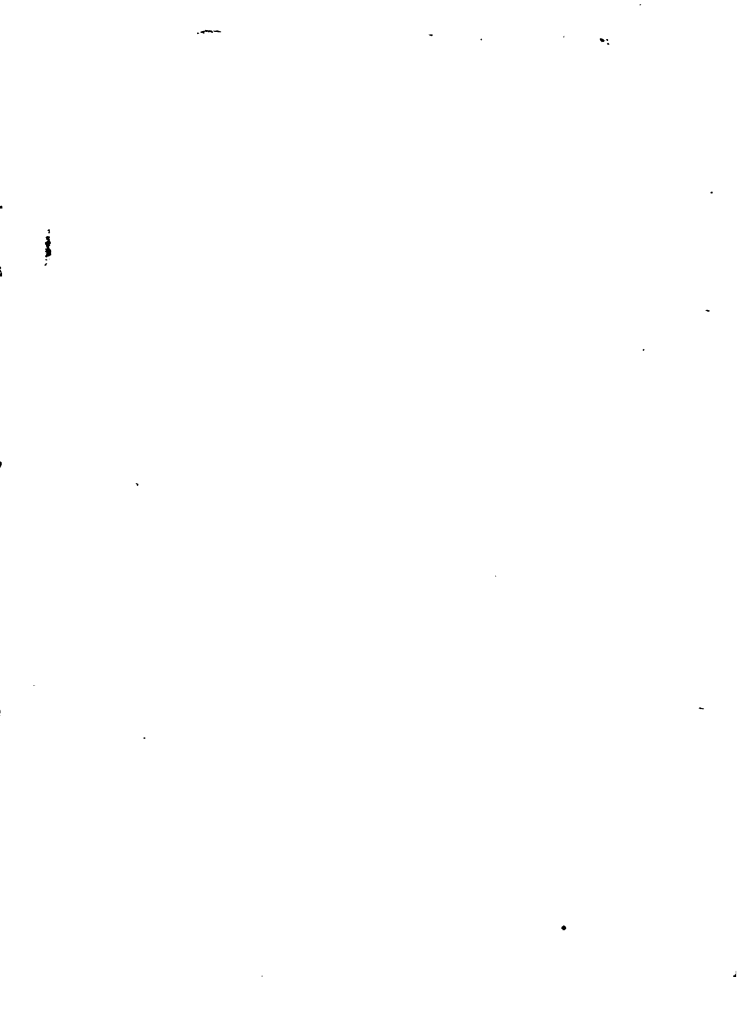
Page. Line.

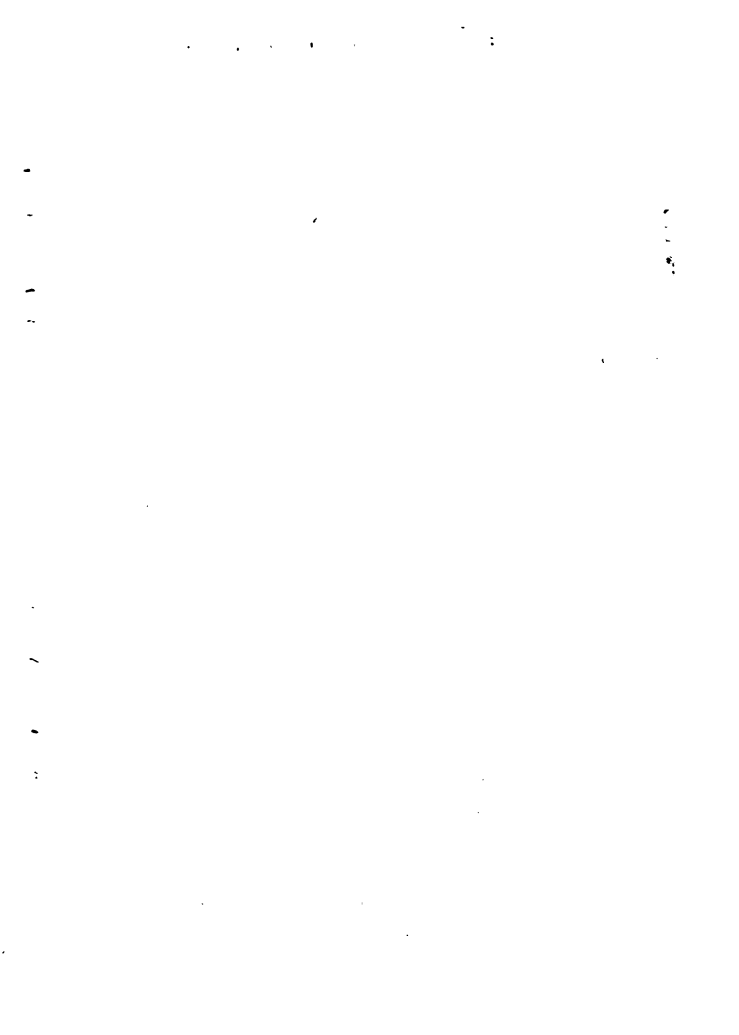
- 128.— 2. *Quand il s'agit de défendre...* When the question is to defend.
6. *Riche de dix ans moins que moi.* Ten years younger than myself.
19. *Il s'agissait maintenant.* See p. 128, l. 2.
- 129.— 3. *Puis il entra sur toutes les explications qu'il put donner.* Then he gave all the explanations he could give.
6. *Et quoiqu'il fut mécontent du...* And although he was dissatisfied with...
20. *Ca se devait.* That ought to have been so.
26. *L'amitié ne se commande pas.* One does not command to love.
- 130.—13. *A faire l'homme.* To play man.
- 131.— 9. *Si on venait à savoir.* If people should happen to know.
10. *On la tiendrait pour sorcière.* They would believe her to be a witch
- 133.— 3. *Empire.* Is growing worse, from *empirer* a reg. verb of the 1st. conj.
15. *Qui est faite pour vous.* Who was born for you.
- 134.— 3. *S'attacher à une jeunesse est déraison pour vous.* It is unreasonable of you to love a very young girl.
7. *Mais que....ou que.* But whether....or.
12. *Alors c'est comme un sort qu'on vous a jeté.* Then it is as if you had been bewitched.
14. *Il faudra donc que je m'en mêle.* It will then be necessary that I take a hand in it.
- 135.—10. *Pour aller étendre son linge sur les buissons.* To go and lay her clothes on the bushes.
- 136.— 4. *Toute chose a son terme.* Everything comes to an end.
- 137.— 9. *Ca serait bien sage et bien comme il faut de sa part.* That would be very wise and very honest of her.
19. *A votre endroit.* About you.
- 139.—15. *Je viens te faire de la peine.* I come to cause you sorrow.
24. *Situ pouvais changer d'avis.* If you could change your mind.
- 140.— 6. *Et toute fille sait lire dans cette écriture-là.* And every girl can read that kind of writing.

Page. Line.

- 141.— 6. *J'ai failli t'embrasser tout doucement.* I came very near kissing you gently.
7. *Et j'ai autant souffert dans cette nuit-là qu'un homme qui brûlerait à petit feu.* And during that night I suffered as much as a man being burned in a slow fire.
- 142.— 7. *Sur un bâton, avec sa petite sœur en croupe.* Riding on a stick with his little sister behind him.







LE CHANT DU CYGNE

PAR

GEORGES OHNET.

✓
WITH ENGLISH NOTES

BY

FREDERICK C. DE SUMICHRAST.

Assistant Professor of French in Harvard University.



NEW YORK:

WILLIAM R. JENKINS,

ÉDITEUR ET LIBRAIRE FRANÇAIS,

851 & 853 SIXTH AVENUE.

BOSTON : CARL SCHOENHOF.

COPYRIGHT, 1894,
By WILLIAM R. JENKINS.

All Rights reserved.

Printed by the
Press of WILLIAM R. JENKINS,
New York.



LE CHANT DU CYGNE.

I



DIEPPE, dix heures venaient de sonner à l'horloge de l'Hôtel de Ville, lorsque la grille du jardin d'une des plus luxueuses maisons de la rue Aguado s'ouvrit, livrant passage à une jeune miss, grande, élégante, blonde, le visage rose éclairé par deux yeux d'un bleu candide, vêtue d'un joli costume marin avec des ancres au col et des galons d'or aux manches. Derrière elle, sortit une respectable lady habillée de soie noire, coiffée d'un chapeau cloche en

paille tressée, et portant deux ombrelles et une jumelle marine. La jeune miss aspira l'air vif et salé, frappa le sol de son pied chaussé d'un soulier verni à talon plat, et dit :

— Joli temps ! Harriett !

La respectable lady, qui était visiblement une gouvernante, agita la tête, poussa une espèce de hennissement approbatif, et, de son coude pointu, éperonnant son élève, se dirigea vers le port.

La mer était d'un gris glacé de rose, doux comme une opale, le soleil fondait les petits nuages légers qui moutonnaient dans le ciel clair, une brise fraîche, venant du large, balançait les tiges fines des tamaris et faisait claqueter les drapeaux qui décoraient la grande porte des hôtels.

Sur la pelouse brûlée par l'été, foulée par le passage des baigneurs, et rouge comme un vieux paillason, les marchands de chiens promenaient en laisse, pêle-mêle, des meutes de lévriers, de bassets et d'épagneuls. Des jeunes

personnes en jersey et des gentlemen en veston de flanelle jouaient au lawn-tennis, pendant que des babies blonds, aux jambes nues, enlevaient au bout d'une longue ficelle un cerf-volant en forme de chauve-souris. Le petit tramway, qui fait le voyage du Casino à la jetée, passait au trot d'un cheval somnolent. Et, criant à tue-tête, des gamins du Pollet offraient aux passants le programme des courses.

Marchant d'un pas rapide, les deux promeneuses étaient arrivées à la hauteur de l'hôtel Royal, lorsqu'un grand jeune homme, sortant de la cour, la tête basse et l'air absorbé, faillit les heurter au passage. Il porta la main à son chapeau, s'excusa avec un léger accent étranger, et se rangea contre le mur. Une exclamation de la jeune miss lui fit lever les yeux, son visage pâle se colora d'une ardente rougeur, ses yeux noirs étincelèrent, et, frappant ses mains l'une contre l'autre, avec une stupeur mêlée de joie :

— Daisy ! Vous ! C'est vous ?

— Sténio !... s'écria la jeune miss, bouleversée par une violente agitation. Puis, familière et impérieuse, elle prit le bras de l'étranger, et, brusquement, cédant à une curiosité passionnée :

— Avant tout, parlez-moi de ma sœur... Où l'avez-vous laissée ? Comment va-t-elle ? Mais, folle que je suis, vous êtes à Dieppe... Donc elle y est avec vous !... Sténio, mon ami, je vous en prie, où est Maud ? Vite, conduisez-moi. J'aurai tant de plaisir à l'embrasser !...

— Daisy ! chère enfant ! balbutia Sténio.

Son grand front, couronné de cheveux noirs, courts et frisés, se creusa comme un lac sous le vent d'orage, des larmes roulèrent dans ses yeux, et sa voix devint tremblante.

Au même moment, la respectable dame au chapeau cloche, qui, au premier abord, avait paru pétrifiée d'étonnement, secoua sa torpeur et se décida à intervenir.

— Ma chère, je vous en prie... dit-elle, en se plaçant résolument entre son élève et le jeune

homme. Vous savez quels sont les ordres de votre père... S'il se doutait que devant moi... un pareil entretien... Oh ! c'est tout à fait impossible ! Songez donc, chère mignonne !... Si vous n'êtes pas assez raisonnable pour m'écouter, il faut que ce soit monsieur qui comprenne...

Suffoquée, elle fit trêve à son incohérence, et resta devant les deux jeunes gens, cramoisie, les yeux écarquillés, dans un désordre d'esprit à la fois touchant et risible. Alors Daisy, fronçant ses sourcils délicats, et plissant sa petite bouche avec une expression menaçante :

— Harriett, ma bonne, écoutez-moi bien. Vous savez si je suis docile dans les circonstances ordinaires, et si je vous aime !... Mais aujourd'hui, voyez-vous, Harriett, le cas est tellement sérieux... Ma sœur, comprenez-vous, il s'agit de ma sœur, de Maud... Ah ! Harriett, pouvez-vous me forcer à discuter sur un pareil sujet !

Un torrent de larmes lui coupa la parole. Des promeneurs, qui partaient dans un landau

pour aller déjeuner à Pourville, regardèrent avec stupéfaction cette vieille dame à qui cette charmante fille parlait en pleurant devant ce grand jeune homme pâle. La gouvernante agitait sa tête grise sous son chapeau cloche, sans mot dire, avec l'entêtement résigné d'une vieille mule. Elle se décida cependant à grommeler :

— Mais les volontés de milord ?...

— Mais les supplications de miss ! répliqua vivement Daisy. Harriett, il faut choisir entre mon père et moi !... Vous m'avez souvent déclaré que, pour rien au monde, vous ne voudriez me quitter et que, quand je serai mariée, vous espérez bien rester dans ma maison pour soigner les petits babies... Eh bien ! Harriett, si, pour me plaire, vous ne manquez pas aujourd'hui à tous vos devoirs... Oh ! j'en aurai un chagrin affreux... mais, Harriett, tout sera fini entre nous !...

— Daisy ! mugit la gouvernante qui éclata en sanglots... Oh ! Daisy, tout pour l'amour de vous, chère petite, vous le savez bien !... S'il

vous fallait ma vie... Mais une chose si défendue ! Que dira le lord, s'il apprend ?...

— C'est moi qui lui parlerai... Allons, c'est fini, Harriett. Je vous aime, vous êtes une bonne vieille chérie !...

Et, de ses lèvres roses, elle caressait le visage enflammé de sa gouvernante.

— Je n'oublierai jamais, non, jamais, ce que vous faites pour moi... M. Sténio Maraczky mon beau-frère, n'oubliera pas non plus, j'en suis sûre !...

L'étranger abaissa gravement sa tête pensive, et, se tournant vers Daisy :

— Vous voulez voir votre sœur ?... Hélas ! vous ne la trouverez plus telle que vous l'avez connue... Elle est bien changée, la pauvre Maud, elle est bien malade !...

La petite miss leva sur son beau-frère des yeux pleins d'angoisse :

— En danger ? demanda-t-elle.

— Oui, Daisy, en danger.

Elle poussa une exclamation étouffée.

Et, suivis d'Harriett, qui semblait marcher au supplice, les deux jeunes gens entrèrent dans la cour de l'hôtel. Comme ils se dirigeaient vers le pavillon carré qui s'élève sur le côté droit de la façade, ils croisèrent une jeune femme très élégante accompagnée d'une religieuse portant le costume gris et la cornette blanche des sœurs des pauvres. Daisy détourna vivement la tête et hâta le pas, entraînant Sténio, comme si elle craignait d'être reconnue en sa compagnie. Mais ses précautions furent inutiles. Et elle entendit, derrière elle, la jeune femme qui disait, avec une expression de profond étonnement :

— Tiens ! miss Mellivan et Marackzy !...

Une inquiétude soudaine serra le cœur de Daisy. Mais elle était emportée par des sentiments tellement violents qu'elle passa outre. Sténio ouvrit la porte du pavillon, et, suivie de sa gouvernante, la jeune miss entra.

La religieuse s'était arrêtée et avait suivi l'étranger du regard. Elle leva les yeux au ciel et dit :

— Ah ! si M. Marackzy voulait laisser mettre son nom sur l'affiche de notre concert, quelle aubaine pour nos petits orphelins de la mer !...

— Vous savez donc qui est Marackzy, sœur Élisabeth ?

— Son nom, madame n'est-il pas universellement connu, à l'égal de ceux de Liszt et de Rubinstein ?...

— Oui, mais, malheureusement pour nous, depuis que sa femme est si malade, il ne veut plus se montrer en public... Dernièrement, à Vienne, il n'a pas consenti à jouer chez l'Empereur, pour qui, cependant, il a le plus respectueux attachement, car François-Joseph est son premier protecteur...

— Ce qu'il a refusé à un souverain, ne l'accorderait-il pas à des enfants malheureux ?

— Une seule personne pourrait peut-être obtenir de lui... Oui, tenez, par Daisy Mellivan... Oh ! ce serait prodigieux ! On mettrait les places

à quarante francs et on emplirait la salle...
Trente mille francs de recette assurés !

La sœur Élisabeth croisa ses mains sur sa poitrine avec extase, et ses lèvres s'agitèrent comme pour une prière.





II



TÉNIO Marackzy est, sans conteste, le plus admirable virtuose qui ait jamais fait vibrer le bois sonore d'un violon. Fantaisiste comme Paganini, il a fait, dans ses jours d'excentricité, des tours de force avec son archet. Mais ce n'est pas à se démancher sur la quatrième corde que le grand artiste a conquis sa réputation. S'il a des doigts divins pour exécuter, il a une imagination de feu pour créer. C'est un improvisateur d'une puissance merveilleuse, et, en même temps, d'une grâce incomparable. Tour à tour, sous son archet magique, s'envolent les mélodies qui, par un prodigieux contraste, évoquent les mélancolies hivernales des plaines immenses, traversées par le Danube aux roseaux peuplés de hérons silencieux, puis les

gaietés riantes des fêtes villageoises, dans lesquelles les blondes filles dansent les amoureuses czardas avec leurs fiancés, et enfin les rudesses belliqueuses des marches, où retentissent les sonneries des trompettes, les roulements des canons et le clair tintement des sabres. L'âme de la Hongrie tout entière, triste, joyeuse ou héroïque, chante dans le violon de Marackzy.

Voilà pourquoi, dans son pays, il est aussi populaire que Kossuth, et comment, en Europe, il a fanatisé tous ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre.

Fils d'un maître de chapelle du palais royal de Pesth, il n'a pas grandi en liberté, comme les sauvages Tziganes qui parcourent les plaines danubiennes. Son instruction musicale a été très soignée, et son éducation d'homme est parfaite. Remarqué par l'Empereur et Roi, un jour qu'il exécutait le solo de violon d'un *O Salutaris* composé par son père, et emmené à Vienne pour jouer dans les concerts de la cour,

' il produisit tout de suite une sensation profonde. Pendant tout l'hiver il fit fureur, et ne séduisit pas moins les femmes par sa beauté que par son talent. Il avait vingt ans, une tournure de gentilhomme, l'air pensif et des yeux de jais brillants et doux, où brûlaient toutes les flammes de l'Orient.

Les Viennoises aux cheveux couleur de soleil raffolèrent de ce beau garçon brun comme la nuit. Sténio fut l'enfant gâté du grand monde autrichien, et porta le poids de son heureuse fortune avec une aisance incroyable. Il ne se donna pas une seule fois des airs de parvenu. Sans effort apparent, il se montra l'égal des plus grands seigneurs, et alla de pair avec les archiducs. Il dépensait l'argent aussi facilement qu'il le gagnait. Jamais une infortune ne le trouva la main vide. Mais quand un prince de la finance le pria de venir faire de la musique dans ses salons, il avait des exigences folles.

Sacré grand homme dans son pays, ce qui est rare, Sténio entreprit la conquête de l'Eu-

rope, et vint en France où, tour à tour, les grands virtuoses essaient leur talent sur cette pierre de touche unique qui s'appelle le public parisien. Fantasque et nerveux, prompt à l'engouement et au dédain, mais vibrant avec une sincérité irrésistible aussitôt qu'on le met en contact avec une véritable nature d'artiste, ce public fit à Marackzy des ovations déli-rantes.

La première fois qu'au Cirque d'Hiver, accompagné au piano par Planté, il joua sa prodigieuse *Marche des Honveds*, il y eut, à la fin du morceau, une minute indescriptible, pendant laquelle toute la salle fut debout, criant, frappant des pieds et des mains, comme emportée par un coup de folie. Le succès du virtuose hongrois fut instantané et foudroyant. Certains journaux, refuges d'impuissants, à qui l'envie sert de doctrine, risquèrent quelques venimeuses attaques. Mais Sténio planait trop haut pour que de ces fangeuses embuscades on pût l'atteindre. La bave des méchants ne

flétrit pas une fleur de ses couronnes. Il passa triomphant et heureux.

Pendant dix ans, jeune, beau, riche, fêté, il parcourut l'Europe au bruit des applaudissements, semant sur son chemin les mélodies comme des perles, et faisant la fortune des impresarii et des éditeurs. Cependant, chaque année, vers le mois de juillet, il disparaissait, et, jusqu'au mois d'octobre, on n'entendait plus le son divin de son violon. Ainsi qu'une étoile filante, qui trace un sillon brillant et plonge brusquement dans la nuit, le grand artiste, au beau milieu d'une tournée triomphale, s'éloignait sans qu'on pût savoir ce qu'il était devenu.

Et pendant que les reporters s'ingéniaient à forger des histoires et à décrire sa prétendue retraite, Sténio, enfermé auprès de Pesth, dans une petite propriété qu'il avait achetée à son père, se délassait de ses fatigues, et, près du vieux maître de chapelle, redevenait enfant. Plus d'improvisations fougueuses, plus de rêves

traduits en coups d'archet colorés : l'étude des maîtres, réconfortante et sereine. Marackzy, retombé docilement sous la férule de son père, passait ses soirées à interpréter Mozart, Beethoven et Weber, rafraîchissant son âme ardente aux sources pures de l'inspiration idéale.

Et c'était touchant de voir ce sublime artiste, traité en écolier par le vieillard, recommencer patiemment le passage dont l'exécution avait paru défectueuse, et faire, pour les vieux meubles de la maison, pour les rosiers grimpants de la fenêtre, pour les oiseaux du jardin, une musique céleste que le public fanatisé eût écoutée à genoux. Puis, l'automne approchant, il reparaissait à Vienne, et reprenait ses tournées artistiques à travers le continent.

Comblé d'honneurs, riche de gloire et d'argent, il était arrivé à la trentaine sans que jamais son front eût été assombri par un déboire ou par une peine. C'est alors que, cédant aux sollicitations du célèbre manager Burn-

stett, il se décida à traverser l'Océan et aller jouer en Amérique.

Il avait cependant exprimé le désir de faire, avant de partir, un séjour de quelques semaines en Angleterre. Le prince de Galles, qui s'était toujours montré son admirateur passionné, l'avait invité à venir chasser en Écosse. Mais, tout d'abord, le prince désirait offrir à la Reine, qui n'avait jamais entendu Marackzy, l'enchantement de cette virtuosité sans rivale.

La fête eut lieu à Windsor. Des invitations en très petit nombre avaient été lancées, et des folies avaient été faites pour obtenir d'être compté parmi les élus. Lorsque Sténio parut dans le salon, son violon à la main, un murmure doux, caressant, ailé : celui de toutes les femmes groupées autour de la souveraine, passa dans le silence, et fit frissonner le musicien. Il sourit et, sans lever les yeux, frappant un coup léger avec son archet, pour prévenir son accompagnateur qu'il était prêt, il commença.

Il jouait une rêverie aux harmonies mélan-

coliques, exprimant les plaintes d'une âme souffrante prête à quitter la terre, et qu'il avait intitulée *le Chant du Cygne*. Sous ses doigts merveilleux, les souvenirs du passé heureux, fêtes joyeuses et brillantes, alternaient avec les réalités déchirantes du présent désolé. Ce n'était plus le violon qui chantait, c'était le cœur blessé lui-même qui exhalait ses regrets suprêmes avec ses derniers soupirs.

Sténio, les paupières baissées ainsi qu'à son habitude, oublieux de tout ce qui l'entourait, et comme concentré dans l'exécution de son morceau, faisait entendre les dernières notes, pures comme un souffle d'ange remontant vers le ciel, lorsqu'un profond sanglot, rompant le silence religieux de l'auditoire charmé, lui fit lever les yeux.

D'un regard, il parcourut la salle étincelante de lumières, de parures et de fleurs et, à deux pas de lui, au premier rang, le visage bouleversé par l'émotion, les joues ruisselantes de larmes, il aperçut une jeune fille. Les mains

croisées, comme en prière, elle restait immobile. Pour elle, la terre avait disparu. Emportée par l'inspiration du sublime musicien, elle planait dans les espaces sacrés de la poésie éternelle. Des voix célestes charmaient ses oreilles, une douceur infinie pénétrait son âme, et elle souhaitait de rester toujours ainsi, à écouter ce divin concert.

Les chants cessèrent brusquement, un grand bruit d'applaudissements éclata et un mouvement se produisit autour de la jeune fille : celui de toute l'assistance qui, sans le moindre souci de l'étiquette, se levait en tumulte pour complimenter Sténio. Elle sentit qu'on la poussait du coude, et elle entendit une voix douce qui murmurait :

— Maud ! Eh bien ! Maud ?

Ses paupières battirent comme si elle se réveillait, elle poussa un soupir, et, souriant à sa sœur, qui se penchait vers elle avec un commencement d'inquiétude :

— Ah ! Daisy, que j'étais loin !...

Elle put voir alors, dans un cercle de duchesses, le musicien debout, qui écoutait les compliments avec une gravité discrète. Puis, après un court dialogue, elle l'aperçut qui se dirigeait de son côté, conduit par le prince lui-même. Sténio s'inclina devant elle, pendant que son royal protecteur disait :

— Miss Mellivan, mon ami M. Marackzy, qui a sollicité l'honneur de vous être présenté...

Maud balbutia quelques paroles confuses. Il lui sembla qu'une chaleur insupportable lui brûlait la poitrine. Quand elle reprit son sang-froid, le prince s'était éloigné, le musicien s'apprêtait à jouer de nouveau. Et, sous l'influence de l'archet enchanté, la jeune fille retrouva son extase, et pour elle la soirée se continua dans un ravissement délicieux.

Le séjour de Marackzy, qui devait durer quelques jours seulement, se prolongea plusieurs semaines. Les journaux d'Amérique annoncèrent que la tournée, tant attendue, était

retardée. Mais il fut bientôt évident qu'elle n'aurait pas lieu.

Un charme invincible retenait Sténio en Angleterre. Il refusait de donner des concerts; il paraissait désirer faire oublier qu'il était artiste de profession. Il allait beaucoup dans le monde, jouait, dansait, chassait, menait la vie d'un grand seigneur. Pour obtenir de l'entendre, même dans la plus grande intimité, il fallait beaucoup insister. Encore n'était-ce jamais qu'à des sollicitations féminines qu'il cédait. Miss Mellivan avait spécialement le privilège de vaincre les résistances de Sténio. Un mot d'elle était un ordre pour lui. Alors il prenait un violon, n'importe lequel, jouait de verve ses airs les plus passionnés, comme s'il eût voulu les répandre, philtre subtil, dans le cœur de la jeune fille. Et toujours, en effet, le charme opérait, et Maud, sur les ailes du rêve, suivait le prodigieux enchanteur où il lui plaisait de l'emporter.

Le marquis de Mellivan-Grey, personnage

très grave, premier secrétaire de l'Amirauté, avait fait grand accueil au célèbre Hongrois. Vers la fin du printemps, il lui avait proposé de venir passer quelques jours chez lui, en Irlande. Le noble lord se proposait de produire Marackzy dans la haute société irlandaise, et ce rôle de Mécène flattait son amour-propre.

Resté veuf quand ses filles étaient encore toutes petites, il les avait confiées à la surveillance d'une gouvernante, vieille fille puritaine et timorée. Croyant avoir ainsi paré à tout, il vivait en sécurité. Jamais il n'avait soupçonné l'influence que Sténio avait acquise sur Maud. Pas une fois il n'avait surpris les regards de la jeune fille ardemment fixés sur le grand artiste.

Plein de l'orgueil de sa race, il n'eût pas admis qu'une enfant portant son nom pût s'abaisser jusqu'à ce génial homme de rien. L'écouter, s'en amuser, le complimenter, soit. Attitude de maître satisfait à l'égard d'un serviteur agréable. Mais le traiter d'égal à égal, l'aimer ? C'é-

tait une dégradation que ne devait pas concevoir sa vieille tête de gentilhomme.

Installé dans son domaine de Dunloë, aux portes de Dublin, depuis plusieurs jours, il attendait Marackzy. Le musicien demandait délais sur délais. On eût dit qu'il redoutait de paraître devant lord Mellivan. Un matin cependant, précédé par un télégramme annonçant l'heure de son arrivée, il vint.

A peine la voiture qui l'amenait avait-elle franchi la grille d'honneur, que Maud quitta le salon, et, très pâle, monta dans sa chambre. Lord Mellivan, debout sur le perron, s'avança vers son hôte et lui tendit la main. Sténio s'inclina respectueusement sans la prendre. Et d'une voix grave :

— Monsieur le marquis, avant de vous laisser me faire accueil, je dois vous demander la faveur d'un entretien de quelques instants. Quand vous m'aurez entendu, je saurai si je dois devenir votre hôte, ou m'éloigner.

Lord Mellivan, étonné, regarda attentivement.

Marackzy et remarqua alors qu'il n'était pas en veston de voyage, mais cérémonieusement en costume de ville. La voiture qui l'avait amené ne portait pas de bagages, comme s'il s'attendait à ne pas rester. Le marquis, soucieux, invita de la main le musicien à entrer. Et, sans une parole, ils se dirigèrent vers le salon. L'entretien dura un quart d'heure, au bout duquel la porte se rouvrit. Marackzy sortit, reconduit par lord Mellivan. Sur le seuil, Sténio fit un geste de supplication, auquel le grand seigneur ne répondit que par un sourire de dédain. L'artiste fit entendre une exclamation étouffée, et, comme le marquis, sans plus s'inquiéter de sa présence, était rentré dans le château, il jeta un regard ardent autour de lui. Au même moment, le rideau d'une des fenêtres du premier étage se souleva, une tête blonde apparut, Marackzy lui adressa un adieu désespéré et, le visage décomposé par la douleur, s'élança dans la voiture.

Pendant quelques jours, miss Maud demeura

enfermée dans son appartement. On la disait souffrante. Puis, lord Mellivan reparut en Angleterre, accompagné de sa fille cadette. Le bruit se répandit que la fille aînée du marquis était atteinte d'une maladie de langueur et que les médecins ne répondaient pas de la sauver, si elle ne vivait dans la solitude et le repos, sous le ciel de l'Irlande. La tristesse profonde que lord Mellivan traînait partout avec lui parut une preuve certaine de la véracité de ce récit. Cependant des gens bien informés prétendirent avoir rencontré Maud avec Marackzy, en Allemagne. Ces racontars prirent promptement une importance si scandaleuse, que la famille et les amis de lord Mellivan s'émurent et se décidèrent à le prévenir. Il les écouta d'un air glacé; puis, la voix sourde, et faisant effort pour parler :

— Je veux bien qu'il soit question entre nous de ma fille Maud, mais ce sera pour la dernière fois. Il est exact qu'elle a déserté ma maison pour suivre Marackzy. Ils se sont ma-

riés à Cowes, avant de quitter l'Angleterre. Elle est régulièrement sa femme. Pendant notre séjour en Irlande, l'artiste avait eu l'audace de venir me demander la main de miss Mellivan... Je répondis en le priant de s'éloigner sur-le-champ... Il me déclara alors que ma fille l'aimait, et que c'était d'accord avec elle qu'il avait fait cette démarche. Il ajouta qu'il était riche, honoré, et me supplia de ne pas prendre une résolution irrévocable. Je persistai dans mon refus. Il partit. J'eus alors à subir les prières et les lamentations de Maud. Elle était au désespoir... Ce misérable l'avait ensorcelée. Durant des jours entiers, elle resta sans parler, presque sans manger, l'œil fixe, l'oreille tendue, comme si elle écoutait au loin une musique mystérieuse. Je fis tout pour la distraire : rien ne réussit... Je comptais sur sa fierté. J'espérais qu'elle parviendrait à se rendre compte de la distance qui la séparait de celui qu'elle aimait... J'avais ordonné à ma fille Daisy et à leur gouvernante, miss Harriett, de ne pas la

quitter... Et, cependant, un soir, on trouva sa chambre vide... Elle s'était sauvée, abandonnant son père, sa sœur, le toit sous lequel est morte sa mère, oubliant tout pour un aventurier!...

Lord Mellivan resta un instant silencieux, le visage dans ses mains ; puis, faisant un geste de colère :

— A partir de ce jour, j'ai ordonné qu'on ne prononçât jamais le nom de cette malheureuse devant moi... Je ne connais pas la femme de M. Marackzy, je n'ai plus qu'une fille ! Vous avez voulu savoir la vérité : je vous l'ai dite.



III



LE silence se fit peu à peu sur l'aventure. D'ailleurs, entre lord Mellivan et Sténio, la lutte n'était pas égale. Jamais les merveilleuses qualités du musicien ne se manifestèrent avec autant d'éclat qu'après son mariage. On eût dit qu'il voulait, à force de succès, faire oublier à sa jeune femme les chagrins que son amour lui avait coûtés. Il créa autour de Maud une atmosphère de triomphe. Il dissipa toutes les préventions, força toutes les sympathies, entraîna toutes les admirations. Il obtint, par l'ascendant de son art, qu'on donnât tort au père outragé, et qu'on murmurât contre sa sévérité.

Lord Mellivan parut un peu trop féodal en tenant rigueur à ce roturier de génie qui, en somme, marchait de pair avec les plus grands.

seigneurs. L'empereur, son maître, l'avait fait comte ; mais il dédaignait son titre. Marackzy tout court lui semblait suffisant.

Pendant deux ans, il tint l'Europe sous le charme et donna à sa jeune femme toutes les compensations qu'elle avait pu rêver. Reçue et attirée partout, à la cour et dans le grand monde, elle y fit rayonner le charme doux de sa beauté blonde. Elle compléta Marackzy. Sans elle il eût manqué quelque chose à la fortune extraordinaire de ce grand artiste. A sa couronne elle ajouta un fleuron charmant : celui de l'amour. Sténio, riche, acclamé, aimé, semblait l'image vivante du bonheur sur la terre. Mais la fatalité était là, derrière le char triomphal, prête à prouver qu'aucune joie n'est durable ici-bas.

Au bout d'un an de mariage, un enfant était né, blond comme sa mère. Et dans les ivresses de la maternité, les dernières tristesses de Maud avaient disparu. Elle eut, pendant quelques mois, l'oubli complet du passé. Elle se

laissa aller au courant prodigieux qui l'emportait de fêtes en fêtes, dans une clarté et un bruit d'apothéose. L'être presque divin qui la faisait régner sur le monde lui parut plus beau, plus charmant, plus digne d'être adoré. Elle se mêla activement à sa vie artistique. Elle jouit délicieusement de sa gloire.

Arrivé à la maturité de son talent, Marackzy n'avait pas voulu se contenter des compositions délicates ou étranges, qui naissaient chaque jour sous ses doigts agiles. Il visa plus haut et prétendit aborder le théâtre. L'Opéra de Vienne lui était ouvert. Il y fit jouer coup sur coup un ballet fantastique, les *Djins*, où la richesse de son imagination se donnait librement carrière, et un opéra, *Mathias Corvin*, où le patriotisme magyar éclatait en fiers accents. Dès lors le fanatisme de ses admirateurs ne connut plus de bornes, et le Chopin hongrois, comme on l'appelait déjà, parut en passe d'égaler les plus illustres maîtres.

C'est alors que Maud, à l'insu de son mari,

risqua auprès de son père une tentative de rapprochement. Elle lui écrivit une lettre tendre et soumise, dans laquelle elle implorait son pardon. Elle pensait que le succès arrange bien des choses, et que le noble lord serait peut-être moins sévère pour la femme de Marackzy, sacré grand compositeur par l'acclamation universelle, que pour la compagne de Sténio, l'unique et prodigieux virtuose. Au bout de huit jours, elle reçut sa lettre non décachetée. Le grand seigneur avait été trop durement touché dans son orgueil par le départ de sa fille. Il tenait parole : il ne voulait plus la connaître.

Ce fut un cuisant chagrin pour Maud, mais combien léger auprès de celui que la destinée lui préparait ! Le soir du jour où sa lettre avait été renvoyée sans être ouverte, son petit garçon tomba malade. L'esprit impressionnable de la jeune femme fut frappé. Elle vit une mystérieuse coïncidence entre la colère du vieillard et le mal de l'enfant. Un fatal pressentiment

l'assaillit, et la jeta dans des angoisses qu'elle n'osa pas montrer à Sténio. Pendant une semaine, elle soigna le petit être avec une ardeur passionnée, le couvant, lui insufflant sa propre vie. Mais tout fut inutile. Le visage rosé pâlit, les yeux clairs s'obscurcirent, les lèvres, qui ne connaissaient que le sourire, se pincèrent avec une gravité soudaine, et, sans secousse, doucement, comme un oiseau qui s'endort, le pauvre mignon mourut.

Alors la tendre et frêle Maud eut un accès de délire furieux qui épouvanta tous ceux qui l'entouraient. Elle poussa des rugissements de lionne blessée, maudit le ciel, menaça la terre, appela à grands cris son père, le rendant responsable du malheur qui l'accablait. Puis, sans transition, elle tomba dans un état de mélancolie accablée.

Elle resta des semaines entières muette, les yeux fixes, sans une larme, sans une prière. Sténio, au désespoir, fit tout pour l'arracher à cette torpeur mortelle. Il lui parlait, sans qu'elle

parût l'entendre. Son sublime archet lui-même fut impuissant. Il jouait, sans parvenir à éveiller l'attention de Maud. Ses mélodies les plus tendres la laissaient froide et sombre. Et cet art merveilleux, qui lui avait conquis le cœur de la jeune femme, était maintenant sans force pour lui ramener son esprit.

Elle changea beaucoup : son visage s'amai-grit et ses yeux se creusèrent. Une toux sèche et incessante lui déchirait la poitrine. Sténio, très inquiet, consulta les meilleurs médecins de Vienne. Tous lui conseillèrent d'emmener Maud en Italie. Sous un climat plus doux, elle retrouverait la santé. Loin du pays où elle venait d'être si malheureuse, elle retrouverait le calme.

Marackzy, désolé, promena pendant six mois, la femme adorée de ville en ville, cherchant le clair soleil, les fleurs épanouies, les brises tièdes et les flots bleus : tout ce qui fait la vie riante. Maud ne se rétablit pas. Le mal dont elle souffrait était à l'âme. Et nul médecin, en ce monde, ne devait la guérir.

Cependant, à mesure que ses forces physiques déclinaient, ses forces morales renaissaient. Elle secoua son indifférence, et, comme si elle avait secrètement conscience de la gravité de son état, elle s'efforça de consoler Sténio. On eût dit que, par une coquetterie suprême, elle voulait redevenir charmante pour être plus complètement regrettée. Elle parlait maintenant, s'intéressant à tout ce que faisait son mari, et affectait de former des projets pour l'avenir. L'été était revenu, et elle déplo-rait de ne pas pouvoir aller dans son pays.

— Il me semble, disait-elle, que là je reprendrais tout à fait mes forces. Avec quel plaisir je reverrais les grands lacs aux eaux bleues, et les verdure fraîches des forêts. Oh ! l'Irlande !... C'est là qu'est ma sœur... Mais c'est là aussi qu'est mon père...

Son front s'obscurcit et, d'une voix basse :

— Je ne dois pas y revenir... Il me l'a défendu !...

Puis, avec un accent douloureux :

— Que ce serait bon, pourtant, de respirer l'air natal !... C'est celui-là qui me guérirait ! Oh ! Sténio ! guérir et ne pas te quitter !... Rester encore longtemps auprès de toi !

Et entre ses dents, comme un murmure, elle ajouta :

— Mais mon père ne le veut pas !

Elle avait de ces reprises du désir de vivre, passionnées et presque convulsives. C'était sa chair jeune et puissante qui se révoltait contre l'anéantissement. Mais l'âme redevenait dominante, et imposait, pour un temps, sa fermeté stoïque.

Cependant Maud avait voulu revoir la mer qui baignait l'Angleterre. Il lui semblait qu'ainsi elle serait plus près du pays regretté. L'espace fluide, qui la séparerait, pourrait être facilement franchi par ses regards, et quelque chose d'elle, soupir ou sanglot, s'en irait peut-être vers la maison paternelle, sur les ailes du vent.

Voilà comment elle était venue à Dieppe.

IV



DANS le grand lit où son corps, frêle maintenant comme celui d'un enfant, semblait perdu, Maud était couchée. Sa belle chevelure blonde avait pâli, ainsi qu'une fleur qui se dessèche; mais, sous les fins sourcils qui coupaient son front blanc, l'éclat de ses yeux bleus s'était assombri. Il y avait, dans leur regard, la résignation épouvantée d'un pauvre être qui se sent emporté vers la mort sans pouvoir se défendre. Deux plaques rouges, marquaient ses pommettes, et ses mains amaigries étaient transparentes.

Par la fenêtre ouverte, l'air pur et le soleil entraient librement. Et cependant la malade haletait, et un frisson, par instants, la secouait. Sa sœur avait posé sa tête sur l'oreiller, et, honteuse de sa faiblesse, sanglotait doucement.

Sténio, debout auprès du lit, regardait d'un air sombre les deux femmes, réunies après tant de tristesses, et, faisant un retour vers le passé, comparait Maud à ce qu'elle était quand il l'avait vue pour la première fois.

Daisy fraîche, vigoureuse et charmante, était l'image vivante de sa sœur à vingt ans. Et, avec un horrible serrement de cœur, Marackzy pensait : « C'est moi qui de cette enfant adorable et heureuse ai fait la créature pitoyable et désolée qui se meurt lentement sous mes yeux. Je suis l'artisan de son malheur. Pour moi, elle a tout quitté, qu'ai-je su lui donner en échange ? La vaine gloriole d'applaudissements éphémères, les jouissances d'un luxe qui n'était pas nouveau pour elle. Ah ! si notre enfant avait pu vivre ! Ses caresses auraient séché toutes les larmes, ses yeux auraient fait oublier le ciel de la patrie, son petit corps potelé et rose aurait, à lui seul, remplacé toute la famille... Mais notre amour était maudit, l'ange s'est envolé, et maintenant voilà que sa mère va le rejoindre. »

Le sublime artiste baissa le front, et des pleurs amers coulèrent sur ses joues pâles. Il était là, perdu dans sa douloureuse méditation, dégonflant son cœur oppressé, triste jusqu'à la mort. La voix de Maud le rappela à lui-même :

— Sténio, pourquoi restez-vous à l'écart?... Venez ici... Mais vous pleurez ! Qu'y a-t-il ?

— Rien, ma chérie... rien que l'émotion de voir votre sœur auprès de vous...

— C'est une grande joie, Sténio, et c'est vous qui me l'avez donnée, dit Maud avec un sourire... Depuis que Daisy est là, il me semble que je vais mieux... Ah ! si je pouvais la garder quelque temps, elle me rendrait la santé et la vie... Mais ce n'est pas elle seulement que je voudrais voir...

Sa voix devint grave et une ombre passa sur son visage :

— Ah ! si mon père consentait à me pardonner !

— Maud ! s'écrièrent en même temps Daisy et Sténio.

Mais elle s'était soulevée, et, les yeux brillants d'une fièvre soudaine :

— C'est lui, c'est sa rigueur qui me tue ! dit-elle, avec une agitation désespérée. Sa colère est un fardeau trop lourd pour moi... Mon cœur en a été brisé... Ah ! par pitié ! qu'il vienne ! Que je le voie seulement ! qu'il ne me parle pas, s'il ne trouve en lui rien à me dire... Qu'il n'entre pas ici, si cela lui déplait... Qu'il passe dans la rue, devant cette fenêtre, comme un étranger. Au moins je l'apercevrai, et ce sera déjà la moitié du salut pour moi !...

A bout de forces, elle retomba en arrière, blêmit comme pour mourir, et, entre les bras de sa sœur et de son mari épouvantés, resta inerte, aspirant l'air avec d'horribles efforts. Quelques minutes s'écoulèrent, pleines d'angoisse. Enfin elle se ranima, et, caressant avec sa joue le visage de Daisy, d'un ton très bas, épuisée :

— Pardon, mignonne, je te fais de la peine...

Tu vois, c'est ma destinée d'affliger toujours ceux que j'aime... Et pourtant je ne suis pas méchante !..

A ces mots, prononcés avec une douceur angélique, Marackzy se laissa tomber à genoux près du lit, et, posant sur la main de la malade son front, rendu plus brûlant par le chagrin qu'il ne l'avait jamais été par l'inspiration :

— Chère martyre, s'écria-t-il, toi qui as tant souffert sans te plaindre, tu vas maintenant jusqu'à t'accuser ! S'il est un coupable, hélas ! c'est moi seul ! Moi qui ai passé dans ta vie pour la désoler...

— Non ! pour la faire belle et éclatante !...

— Éclat ! Beauté ! qu'en reste-t-il ?... Ah ! pourquoi n'est-ce pas moi que la mort a pris ?... Moi disparu, ton père aurait pardonné... Ce n'est pas toi qu'il frappe et punit... c'est moi !... Il sait bien que chacune de tes souffrances me déchire le cœur, et c'est pour cela qu'il est implacable... Oh ! chère et douce Maud, je donnerais ma vie pour te procurer un instant de

joie... Que peux-tu vouloir, désirer?... Parle, je serais si heureux de te satisfaire !

Maud resta un instant silencieuse, comme si elle pesait la gravité de sa réponse, puis, si bas que son mari devina ses paroles plutôt qu'il ne les entendit :

— Avant de mourir, je voudrais revoir mon père.

Marackzy pâlit. Il avait offert sa vie à Maud. Il lui sembla qu'elle venait de lui demander davantage. Mais il n'hésita pas, et, d'un ton très ferme :

— C'est bien ! Quoi qu'il faille faire pour obtenir qu'il vienne, tu le verras.

— Oh !... Sténio, murmura Maud, que tu es bon et que je t'aime !

Le grand musicien trouva la force de lui sourire, puis, se tournant vers sa belle-sœur :

— Chère Daisy, il se fait tard, il faut que vous alliez retrouver le marquis de Mellivan... Ne lui cachez rien de ce qui s'est passé ce matin, et demandez-lui s'il veut me faire l'hon-

neur de me recevoir. Si pénible pour lui, et si douloureuse pour moi, que doive être cette entrevue, je pense qu'il la jugera nécessaire, et ne s'y refusera pas.

— Il sera fait comme vous le désirez, dit la jeune fille.

Et, serrant une dernière fois sa sœur dans ses bras, reconduite par Sténio, elle sortit.



V



DANS le salon de son yacht, amarré à l'entrée du bassin, près de l'écluse, lord Mellivan marchait lentement depuis une heure, attendant Marackzy. Un épais tapis étouffait le bruit de ses pas. Les lambris d'acajou poli, rehaussés de baguettes de cuivre, réfléchissaient la pure lumière de midi. Par un sabord grand ouvert, entraît le parfum du flot montant. Au loin, le grincement de la chaîne d'une grue, servant à décharger un bateau charbonnier, se faisait entendre. Le vieux marquis ne regardait, ne sentait et n'entendait rien. Il poursuivait, dans un espace de quatre mètres, sa promenade inquiète, et sa pensée l'avait emporté bien loin.

Il voyait le jardin de son vaste hôtel de Grosvenor-Square, et, sur les pelouses, deux petites

filles qui jouaient avec des cris joyeux. L'une, chancelante sur ses jambes de bébé, essayait de courir après la plus grande, et criait d'une voix argentine : « Maud ! Maud ! » Alors l'aînée s'arrêtait, venait à sa sœur, et, assise dans l'herbe tiède, la prenait sur ses genoux, jouant déjà à la maman, et embrassant la tête blonde de la mignonne. Et lui, jeune encore, veuf depuis deux ans à peine, regardait, le cœur attendri, ce spectacle charmant. Il se promettait de vivre exclusivement pour ces deux êtres adorés et, malgré des sollicitations nombreuses, de ne se remarier jamais.

Ainsi il avait fait, et, dans une quiétude complète, sans amertume, sans chagrin, les deux enfants avaient grandi. C'étaient maintenant deux jeunes filles, et leur père, qui s'était sacrifié pour elles, allait pouvoir réaliser le rêve de sa vie : les voir mariées, mères à leur tour, et reposer sa vieillesse dans les douceurs d'une nouvelle famille. Avec quelle joie il passerait sa main dans la soie douce des cheveux de ses

petits-fils ! Eux aussi, il les regarderait gambader sur les gazons du vieil hôtel héréditaire. Au moins, eux, ils auraient leur mère pour suivre d'un regard inquiet leurs courses échappées. Et, quand ils seraient des hommes, afin que le nom de Mellivan-Grey ne disparût point, le vieux lord demanderait à la Reine de faire passer sa pairie sur la tête de l'aîné. Oh ! les beaux projets, les doux songes ! Comme ils avaient été de courte durée !

Soudain le tableau changeait, et le marquis revoyait le parc de Dunloë. C'était par un soir d'été : Maud n'avait pas paru de la journée, et quand Harriett était montée pour la prier de descendre dîner, elle avait trouvé sa chambre vide. Dans les grandes allées sombres, les valets, sous la conduite du vieux marquis, s'étaient répandus, appelant dans les bois, cherchant le long des berges de l'étang endormi sous les rayons de la lune, avec la crainte affreuse d'un malheur.

Hélas ! le malheur était plus grand qu'on

n'eût osé le soupçonner. La fille du maître ne pouvait pas être retrouvée. Elle était partie avec celui qu'elle aimait. Et, devant les yeux du marquis, apparaissait la brune figure de Sténio, avec ses regards de feu et son front illuminé par l'inspiration.

Combien de fois, depuis trois ans, cette tête admirable avait hanté l'esprit du vieillard ! Ricanante et diabolique, il la voyait comme celle du mauvais ange. Oh ! que de mal ce Marackzy lui avait fait ! Et comment l'expierait-il jamais ? Souffrances de l'orgueil, déchirement du cœur : le gentilhomme et le père avaient été atteints avec une égale cruauté. Bien souvent le vieillard s'était dit : s'il tombait un jour sous ma main, s'il était en ma dépendance, si je pouvais à mon gré l'insulter, le frapper ... Quelle revanche ! Qu'inventerais-je d'assez atroce pour qu'il payât tout ce que j'ai souffert ?

Mais ce jour tant souhaité n'avait pas semblé près de venir. Sténio était brillant, puis-

sant, heureux. Tout lui réussissait. Il s'élevait vraiment au niveau de celui qui l'avait dédaigné, et ce musicien acclamé commençait à paraître digne d'être le gendre du descendant d'un des héros de la Conquête. Le marquis ne l'en haïssait que davantage, et, à sa rancune, s'ajoutait le regret de l'avoir mal jugé. Pour lui avoir pris sa fille, il l'eût tué ; pour s'être rendu digne d'elle, il l'eût torturé.

Et voilà que, tout-à-coup, on était venu lui dire : Il est près de vous, et il veut vous voir. D'un mot, vous pouvez en faire le plus misérable des hommes, ou lui donner une consolation suprême. Vous êtes l'arbitre de son espérance unique. Le jour qui ne devait point venir s'était levé : dans un instant Sténio allait paraître.

Le marquis s'arrêta devant la fenêtre, et, le visage sombre, regarda au loin. Dans le prolongement du bassin, au-dessus des mâts des navires, à travers les agrès et les vergues, se dressait la falaise crayeuse en haut de laquelle

s'élève la chapelle de Bon-Secours. Un soleil éclatant chauffait à blanc les flancs arides de la colline, et, comme des éclairs, d'argent, les mouettes passaient rapides dans le ciel bleu. La cloche de l'église du Pollet se mit à tinter faiblement, et ce son lointain était si triste que le vieillard se sentit défaillir. Il lui sembla que c'était pour un mort qu'on appelait les fidèles à l'office, et il pensa que demain cesserait peut-être pour sa fille. Il étouffa un sanglot, ferma la fenêtre pour ne plus rien entendre, et, le front lourd de haine, il resta immobile, le cœur tremblant et les mains inertes.

Au même moment, un pas pesant ébranla l'escalier de l'entrepont, et la porte fut ouverte par le maître d'équipage. Dans la pénombre, la haute taille de Marackzy se profilait vaguement.

Le marquis fit un geste, le marin s'inclina, laissant le passage libre, et le mari de Maud entra.

Les deux hommes restèrent, un instant, face à face, s'examinant, et mesurant leur douleur au changement de leur visage. Le père de Maud, maintenant, était tout blanc, et ses lèvres pâles avaient un pli amer. Marackzy était maigre, voûté, et le tour de ses yeux était meurtri par des larmes secrètement versées. Sans dire un mot, lord Mellivan fit signe à Sténio d'approcher, et, debout, pour ne pas être obligé de lui offrir un siège, il s'apprêta à l'entendre. Le grand artiste baissa la tête, et, lentement, comme si les paroles avaient de la peine à sortir de sa gorge contractée :

— Je vous remercie, Milord, d'avoir consenti à me recevoir. Vous savez déjà quel est le douloureux motif qui m'amène... Je viens ici en suppliant, je viens les mains jointes... vous demander grâce pour votre fille.

— Votre femme, interrompit le vieillard d'une voix dure.

Tremblant d'émotion, Sténio poursuivit :

— Pour celle qu'enfant vous appeliez Maud

et que vous aimiez !... Oubliez qu'elle porte mon nom, et souvenez-vous qu'elle a porté le vôtre... Ne raisonnez pas avec moi, ne discutez pas avec vous-même ! Que le cœur seul décide !... Si elle était vigoureuse et vaillante, vous pourriez l'accabler ; mais elle est faible, elle souffre, un mot cruel la briserait... Soyez généreux, ne songez pas à vos griefs... Ce n'est plus l'heure, hélas ! de punir : c'est l'heure d'absoudre... On ne tient pas rigueur aux mourants !

— Est-il donc vrai qu'elle soit en danger ? demanda le vieillard, avec une angoisse qu'il s'efforçait encore de dissimuler.

— Sans cela, dit simplement Sténio, serais-je ici ?

— Voilà donc ce que vous en avez fait ! s'écria lord Mellivan après un instant de silence. Vous m'avez volé cette enfant pour la conduire à une fin misérable ! Elle était belle, riante et forte, quand vous l'avez emmenée courir le monde... Et aujourd'hui, vous

dites qu'elle va mourir... Ah ! je me trouvais bien assez malheureux de ne plus l'avoir près de moi ! J'avais eu assez de peine à me l'arracher du cœur ! Pourquoi me parlez-vous d'elle ?... Laissez-moi !... Je ne la connais pas... Je n'ai qu'une fille !... L'autre, celle que j'adorais, n'est pas à l'agonie... Elle est morte !... Et je porte son deuil depuis trois ans !

Le marquis étouffa un gémissement et, prenant sa tête blanche entre ses mains, il parut oublier la présence de Sténio.

— Serez-vous donc impitoyable ? reprit le mari de Maud... Que faut-il que je dise pour vous émouvoir ? Que dois-je faire pour vous fléchir ? Vous voyez bien que je suis prêt à tout !...

— A tout ? répéta lord Mellivan, en montrant son visage devenu plus sombre encore. Même à me rendre mon enfant ?...

Sténio se redressa :

— Prétendez-vous donc m'éloigner d'elle ?

— Et vous, pensez-vous que je consentirai à la voir en votre présence ? Il n'y a pas de place pour vous et pour moi à son chevet. L'offensé où l'offenseur. Son père ou son mari... Mais à quoi bon ce débat?... Entre nous n'a-t-elle pas déjà choisi une fois ?

Une flamme passa dans les yeux de Mackzy.

— Milord, ce que vous faites là est atroce !

— Où prenez-vous le droit de me juger ?...

— Dans mon abnégation ! J'aime assez votre fille pour tout lui sacrifier. Puisque vous êtes implacable, imposez vos conditions. Quelles qu'elles soient, je ne les trouverai pas trop dures, si elles donnent un dernier bonheur à celle qui emportera ma vie avec elle.

Le marquis se tourna vers Sténio, et, avec un accent de haine indicible :

— Vous me l'avez enlevée vivante, dit-il, j'exige que vous me la rendiez morte. Je veux l'arracher à votre douleur, comme vous l'avez arrachée à ma joie. Vous m'avez pris

ses baisers, je la reprendrai à vos larmes. Rien d'elle ne vous restera. Elle redeviendra mienne. Elle dormira dans le caveau de famille, auprès de sa mère, et vous vous engagerez à ne jamais mettre le pied sur le sol anglais pour venir rôder autour de sa tombe.

Marackzy regarda fixement lord Mellivan :

— Et, à ce prix, vous lui pardonnerez ?

Le vieillard, sans parler, inclina la tête.

Le mari de Maud n'eut pas un tressaillement, son visage blême demeura immobile, ses yeux restèrent sans larmes.

— Ainsi, de cet ange tant aimé vous me séparerez à jamais ? Le culte pieux dont j'aurais entouré la chère morte, me sera interdit. Je n'aurai pas le droit de prier, de pleurer près d'elle, ni de lui porter des fleurs. Au désespoir de sa perte, vous ajoutez l'horreur de l'éloignement éternel. Ce qui aurait pu adoucir le déchirement de mon cœur, vous me le défendez. C'est me demander ma vie. Soit ! je vous la donne. Mais, au moins, que mon

sacrifice soit largement compensé. Soyez aussi indulgent pour votre fille que vous êtes cruel pour moi ! Que chacune de mes tortures lui vaille un apaisement, chacune de mes amertumes une joie, et puisque pour tous ses sourires je dois donner des larmes, vengez-vous bien et faites-la très heureuse !

Lord Mellivan ne parut pas avoir entendu les paroles de Sténio. Inflexible, il marchait vers le but qu'il s'était fixé. Pour que Marackzy fût frappé, il fallait que Maud mourût. Qui sait ce qu'il aurait répondu si on lui avait donné le choix entre le salut de sa fille et l'accomplissement de sa vengeance ? Quel débat effroyable se fût engagé entre sa rancune et sa tendresse ?

Mais Maud était perdue : il ne restait qu'à punir. La rancune et la tendresse du vieux lord pouvaient se liguer contre celui qui était responsable du malheur, et l'écraser sans pitié.

Le marquis, se tournant brusquement vers Sténio, parut lui demander s'il avait encore

quelque chose à dire. Il vit le musicien immobile, accablé. Alors, marchant vers la porte, il l'ouvrit.

— Je pense que maintenant vous pouvez vous retirer, dit-il. Dans une heure, je serai auprès de ma fille. Mais, comme il ne me convient pas d'habiter la même ville que vous, je vous préviens que ce soir je partirai pour l'Angleterre.

Marackzy s'inclina sans une parole et sortit.

Le marquis écouta le bruit de ses pas dans l'escalier, puis sur le pont du navire. Quand il n'entendit plus rien, il poussa un profond soupir. Et, voyant Daisy qui accourait anxieuse du résultat de cette terrible entrevue, il lui tendit les bras, la serra sur sa poitrine, et éclata en sanglots.



VI



A vue de son père sembla avoir ressuscité Maud. Elle retrouva des forces, surmonta l'horrible tristesse qui la minait et redevint souriante. Elle put se lever et faire quelques pas jusqu'à la fenêtre. Là, elle passa des heures délicieuses, réchauffée par la tiède lumière du soleil, caressée par la brise vivifiante de la mer, distraite par le mouvement joyeux de la plage.

Un autre que Sténio aurait pu croire que les médecins s'étaient trompés, et que Maud avait encore assez de vigueur pour vaincre la maladie. Mais le grand artiste, avec une pénétration singulière, se rendait un compte très exact de l'état de sa femme.

Il la voyait momentanément exaltée par une joie inespérée, luttant contre l'abattement de

son corps. Mais il savait bien que le combat ne serait pas longtemps victorieux, et que, cette énergie factice cessant, la pauvre Maud retomberait, comme un oiseau blessé qui a essayé de fuir dans le ciel.

Il assistait, le cœur serré, à la révolte de cette jeunesse qui s'attachait à la vie. Et, jugeant bien léger le fil qui l'y retenait encore, il maudissait le temps qui marchait si vite, les jours qui s'écoulaient si rapides, plein de l'angoisse d'un lendemain qui pouvait amener un malheur.

Ainsi qu'il l'avait dit, lord Mellivan était parti, mais il avait laissé Daisy et Harriett. Et la présence constante des deux femmes contribuait à maintenir Maud dans ce bien-être moral, si nouveau pour elle, qu'il paraissait lui rendre la santé.

Chaque matin, la jeune fille arrivait avec sa gouvernante, et le logis s'éclairait d'un rayon de gaieté. Elle allait, venait, tournait, chantait, s'interrompant pour embrasser sa sœur et

répandant autour d'elle le charme ineffable de sa jeunesse et de sa grâce.

Maud, silencieuse, la regardait, et il lui semblait que tout ce qu'elle avait souffert était un mauvais songe. Rien de ce qui avait été le tourment de sa vie n'était vrai. Elle avait épousé Sténio avec le consentement de son père, elle n'avait jamais quitté son pays, elle n'avait point été séparée de sa sœur. Et l'ange blond tant pleuré n'était pas mort : il allait naître.

Quand la réalité lui apparaissait soudain, elle fermait les yeux, pour ne pas perdre sa douce illusion, et se disait : c'est ainsi que cela aurait dû être, c'est ainsi que cela est, et c'est le bonheur.

Elle éprouvait une joie mélancolique à parler du passé avec Harriett et Daisy. Peu à peu, comme un sympathique cortège, tous les amis perdus depuis trois ans passaient devant ses yeux. Et, pendant des heures entières, elle se perdait dans ce lointain de ses souvenirs. Elle

oubliait ainsi bien mieux les amertumes et les craintes du présent, et elle se reprenait à être heureuse.

Quand Sténio voyait sa chère malade ainsi distraite, il s'éloignait sans bruit, et, cessant de se contraindre, détendant les lignes de son visage contractées par un sourire de commande, il s'en allait, errant dans les endroits déserts. Il gagnait le sommet des falaises, et, là, sur l'herbe rare et jaunie, il s'asseyait, ayant autour de lui l'immense solitude du ciel et de la mer. Et il se perdait dans ses tristes rêveries.

Il écoutait l'orage de sa douleur, qui grondait au fond de lui-même. Peu à peu, ses gémissements prenaient une forme musicale, et, dans son cerveau inspiré, des chants bourdonnaient, exprimant le désespoir. A entendre ces harmonies, nées de sa souffrance, et qui la rendaient avec une intensité sublime, il éprouvait une torture sans nom. Il eût voulu faire taire son imagination. Mais son génie, vainement comprimé, déployait ses ailes et, ainsi qu'un

aigle qui tient une proie pantelante dans ses serres, l'emportait lui-même, impuissant à résister.

Et c'étaient des marches funèbres qui retentissaient dans sa pensée, terrifiantes comme le glas des morts, lugubrement rythmées comme le pas des porteurs d'un cercueil, pleines de soupirs et de sanglots. Au pied de la falaise, les vagues se brisaient contre les rochers, faisant une basse incessante. Et, en proie à ces hallucinations, Sténio demeurait immobile, semblable à un être hanté. Il maudissait ce démon de la musique qui, irrésistiblement, s'emparait de lui, et donnait à son chagrin la forme artistique à laquelle il avait voué sa vie.

Dans les instants de trêve, il regardait la nappe immense des flots qui s'étendait à perte de vue, bleue, profonde, attirante. Et il pensait que dans ces ondes froides il trouverait, en un instant l'oubli, le calme et le silence. Mais la pâle figure de Maud, évoquée ainsi qu'un blanc fantôme, le rappelait à son devoir,

et lentement, il redescendait vers la ville, la tête penchée, las et triste. Il passait dans les rues sans regarder, ne répondant pas aux saluts, fuyant les importuns, et rentrait dans la chambre de la malade, le front calme et l'air riant.

La nouvelle de la présence de Marackzy à Dieppe n'avait pas tardé à se répandre. Et, dès les premiers jours, des visiteurs nombreux s'étaient présentés. Tous avaient trouvé la porte close. Le grand artiste ne voulait voir personne. Mais l'eau qui court, le vent qui passe, seraient plus faciles à contenir et à arrêter que la curiosité des femmes.

Dans cette ville d'eaux, pendant les longues journées passées au Casino, sur la terrasse, au bruit des lames qui déferlent, berçant l'oisiveté, que de paroles échangées, que de médisances et de calomnies !

La semaine des courses avait attiré, sur la petite plage normande, la fine fleur des gens dont l'occupation unique est de s'amuser. Et,

à la vérité, cette aristocratie du plaisir était un peu en déroute, car elle ne s'amusait pas.

Le dernier scandale, causé par la fugue d'une jolie marquise espagnole avec un jeune banquier juif, était épuisé. Pas le plus petit brin de nouveauté pour s'affiler la langue. C'était décidément à périr d'ennui, ces bains de mer !

Aussi avec quel enthousiasme la sœur Élisabeth fut-elle accueillie, lorsque, devant son comité de dames patronnesses, elle manifesta le regret que Marackzy parût décidé à ne plus se montrer en public. Dans son imagination, uniquement préoccupée de la prospérité de son œuvre, les paroles de la jeune femme en compagnie de laquelle elle venait de quêter à l'hôtel Royal, le jour de leur rencontre avec Sténio, avaient fait un énorme trajet. Depuis ce moment elle roulait dans sa tête ce problème : obtenir du grand musicien qu'il jouât au bénéfice des Orphelins.

Et, pendant qu'absorbée, elle pesait une fois de plus les chances de réussite qu'elle se figu-

rait avoir, les dames patronnesses, lancées dans un caquetage intarissable, rappelaient l'aventure de Maud, parlaient de lord Mellivan, du château d'Irlande, dont elles ne connaissaient point le nom, dramatisant la fuite de la jeune fille, la montrant poursuivie à cheval par son père, et obligée de se réfugier dans les bois avec Sténio. Et toute l'histoire de la pauvre femme mourante passait et repassait, défigurée, grossie, par la bouche de ces charmantes désœuvrées, capables de dire du mal d'elles-mêmes, plutôt que de se taire.

— Il y a des entraînements que l'amour n'excuse pas, dit avec un geste dédaigneux une de ces dames. Comment peut-on en venir à se faire enlever par un artiste?...

Une jeune duchesse blonde, qui portait un nom illustre, fit entendre une exclamation enthousiaste :

— Ma chère, vous n'avez donc jamais entendu le merveilleux Sténio ? Alors ne parlez pas légèrement de l'amour qu'il est capable d'ins-

pirer. J'ai connu des femmes dont il aurait pu faire ce qu'il aurait voulu...

— Des folles !

— Des femmes qui nous valaient bien... Que voulez-vous ? L'influence de la virtuosité sur les pauvres êtres qui sont, comme nous, à la merci de leurs nerfs, est indéniable... Les passions les plus extraordinaires de ce temps-ci ont été excitées par des musiciens... Il y a, là, une fascination particulière... J'ai vu, lorsque notre admirable Vignot, avec sa barbe de Père Éternel, était au piano, chantant des airs de son *Méphistophélès*, des femmes attirées, palpitantes, fascinées, comme les oiseaux par le serpent... Et Marackzy, c'est bien autre chose encore : jeune, beau, l'air fatal, l'œil étincelant comme un diamant... Il a, pour complices, vos regards, vos oreilles, tout votre être !... Marackzy ? Tenez, n'en parlons pas ! Tâchons seulement de l'avoir pour notre concert, et vous m'en direz des nouvelles.

— Mais comment faire ?

— Il n'y a que sa femme qui obtiendra de lui qu'il consente... Mais comment pénétrer jusqu'à elle ? La porte est sévèrement condamnée... Peut-être s'ouvrirait-elle pour moi ?...

— Oh ! duchesse, il faut vous dévouer !... s'écria, avec ardeur, la sœur Elisabeth ; nous vous serions si reconnaissants, mes pauvres petits et moi !

La jolie blonde prit un air réfléchi.

— Je n'ai pas vu Marackzy depuis notre ambassade à Vienne... Se souvient-il encore de moi ?... Et sa femme ?... Bah ! je tenterai l'aventure... C'est pour les pauvres !

Elles se remirent à parler des affaires de l'œuvre, entremêlant leur comptabilité de petits cancans, qui soulevaient des rires et des exclamations. Pendant ce temps-là, dans la cour, les Orphelins, habillés de gris, avec un brassard noir à la manche, jouaient au soleil. Il y en avait des petits et des grands, tous victimes de la vaste mer et tous, par un sort fatal, destinés à affronter un jour les flots qui avaient mis leur

enfance en deuil. Ils couraient, insoucians, joyeux. Et, par dessus les murailles, les hautes-mâtures des navires se dressaient, les entourant de tous côtés, ainsi qu'une barrière, comme pour les empêcher d'échapper à leur destin.

Un soir, en rentrant de sa promenade accoutumée, Marackzy, dans le vestibule de son appartement, trouva une dame qui l'attendait. La pièce était obscure : le musicien salua et s'apprêtait à s'éloigner, quand la visiteuse, se levant vivement, vint à lui, la main tendue, avec de petits cris étouffés :

— Oh ! cher monsieur Marackzy!... Eh quoi !... Vous ne me reconnaissez pas?... Suis-je donc si changée ?...

Comme il hésitait, se demandant s'il allait se sauver brutalement, plutôt que de subir ce flux de paroles, la dame le prit par le bras et, l'amenant près de la fenêtre :

— Et maintenant, vais-je être obligée de me nommer ? demanda-t-elle avec assurance.

Sténio sourit d'un air contraint, et, inclinant sa haute taille :

— Excusez-moi, duchesse... Je perds un peu la tête depuis quelque temps...

Il fit une nouvelle tentative pour fuir, mais la dame patronnesse avait engagé la bataille, et entendait ne pas laisser l'ennemi se dérober. Elle prit place sur une banquette, et, contraignant Marackzy à s'y asseoir à ses côtés :

— Que de chagrins vous avez eus depuis que nous ne nous sommes rencontrés ! dit-elle avec un ton pénétré... Croyez que je vous ai plaint de tout mon cœur... Aucune de vos tristesses ne pouvait laisser vos admirateurs indifférents... Quel vide votre retraite a fait dans le monde musical !... Que de regrets !... Mais heureusement la santé de votre charmante femme est meilleure, m'a-t-on dit... Ah ! qu'elle était jolie, il y a deux ans, à Vienne !... Et quelle amabilité !... Ne pourrai-je avoir le bonheur de la voir ?...

Lassé par ce verbiage, Sténio répondit à voix

basse que c'était impossible : le médecin l'avait défendu. Il resta sans parler, attendant que la visiteuse s'en allât. Mais elle, sans bouger, répétait sur différents tons :

— Comme c'est fâcheux ! comme c'est fâcheux !

Et elle regardait autour d'elle, semblant guetter une porte entr'ouverte pour se glisser dans l'appartement de la malade.

— Quel était le but de votre visite ? dit alors Sténio, avec impatience.

La jolie blonde joignit les mains, et, s'efforçant de donner à son visage une expression navrée :

— Ah ! cher grand artiste !... Il y a tant de misères et vous êtes si puissant !... Un mot, prononcé par vous suffira à sauver bien des infortunés... Nous adresserons-nous inutilement à votre cœur généreux ?... Dites oui, sans savoir de quoi il s'agit ; vous n'aurez pas de regrets, et nous vous aurons bien de la reconnaissance !...

Marackzy n'entendit pas un mot de plus : il interrompit la dame patronnesse :

— Vous venez me demander de jouer dans un concert ? dit-il. C'est inutile ! je n'y consentirai pas...

— C'est pour les Orphelins.

— Si vous avez besoin d'argent pour vos pauvres, je vous en donnerai, dit-il avec animation ; mais jouer, me montrer en public quand j'ai la mort dans le cœur, n'y comptez pas !...

Il avait élevé la voix et une rougeur de colère était montée à son visage.

— N'insistez pas, Madame, ajouta-t-il presque rudement, en voyant que la duchesse allait faire un nouvel effort... Et, tirant de sa poche un carnet, il y prit des billets de banque qu'il mit dans la main de la sollicitreuse. Puis, la saluant avec une grâce où le charmant Sténio des anciens jours reparut pour un instant :

— C'est moi qui suis votre obligé, dit-il doucement.

Et conduisant la dame patronnesse jusqu'à la porte du vestibule, il s'inclina une dernière fois et rentra dans l'appartement.

Maud venait de se recoucher, et Daisy, assise près du lit, lui faisait la lecture. A la vue de son mari, la malade se souleva sur son coude et, laissant aller en arrière sa tête, pour laquelle maintenant le poids de ses blonds cheveux était trop lourd, elle murmura d'une voix usée par la maladie :

— Avec qui parliez-vous, Sténio?... Et qu'y avait-il ?

— Rien, mon enfant chérie.

— Mais il m'a semblé reconnaître une voix de femme ?

— Êtes-vous jalouse, Maud ? dit le grand artiste avec une feinte gaieté.

— Non, mais je suis curieuse...

— Eh bien ! le bruit s'est répandu que nous étions de passage ici, et on est venu m'adresser la même et irritante demande de jouer dans un concert...

— Pour les malheureux sans doute, interrompit Maud.

— Eh ! toujours ! C'est la grande excuse des importuns ! reprit Sténio avec amertume... Des malheureux ! N'y a-t-il que les pauvres qui le soient ?

— A cette allusion, une ombre passa sur le front de la malade. Marackzy s'arrêta aussitôt et, calmé :

— Je suis plein de pitié pour leur misère, Maud... J'ai donné pour ces enfants, en votre nom et au mien...

— Ah ! C'était pour des enfants ?... dit la jeune femme avec un accent profond.

Elle resta silencieuse, les yeux fixes et mouillés, puis, tout bas, comme si elle parlait pour elle seule :

— Des enfants !... Comme c'est triste de les voir souffrir !... On donnerait sa vie pour leur éviter une peine... Les larmes des enfants percent le cœur des mères... Bienheureuses pourtant, celles qui gardent les leurs, et peuvent

encore les voir pleurer !... Oh ! ces petits êtres doux, caressants, faibles... si vite abattus... si tôt enlevés !...

Une sourde plainte monta jusqu'à ses lèvres, et elle tourna la tête, pour que son mari et sa sœur ne vissent pas qu'elle pleurait. Comme ils s'interrogeaient anxieusement du regard, elle se souleva, et, le visage altéré, parlant avec effort, presque étouffée :

— Sténio, dit-elle, il faut faire quelque chose pour ces enfants... Plus que vous n'avez fait, mon ami... Si cela vous est pénible, je vous le demande au nom du cher mignon que nous avons perdu... En voyant que nous sommes bons pour les enfants qui souffrent, il me semble qu'il se réjouira dans le ciel...

Elle retomba sur son oreiller et éclata en sanglots.

— Maud !

Sténio et Daisy l'avaient prise dans leurs bras, terrifiés, craignant de la voir mourir.

— Je vous obéirai, s'écria Maracksy... Tout !

oui, tout pour vous contenter... Au nom du ciel, calmez-vous !... Est-il une chose dont je ne sois capable, si vous m'en priez?... Et ce sera si facile ! Mes répugnances, ma lassitude, je les surmonterai... Qu'est-ce que cela ?

Maud fut secouée par une toux déchirante, qui lui fit monter du feu aux pommettes. Calmée, au bout d'un instant :

— Merci, dit-elle, en serrant la main de Sténio.

Elle demeura immobile, rêvant, puis, avec une ardeur fébrile :

— Vois-tu, ce n'est pas seulement pour ces enfants que je veux que tu joues, c'est aussi pour moi... Il y a bien longtemps que je ne t'ai entendu... Oh ! je sais bien ce que tu vas dire : je jouerai pour toi seule, je te donnerai la fête que tant de princes ont désirée, depuis un an, sans pouvoir l'obtenir...

Elle s'arrêta pour reprendre haleine, et, avec une animation plus grande :

— Mais ce n'est pas ainsi que je veux t'entendre, reprit-elle. C'est au milieu des accla-

mations et des bravos d'un public enthousiaste, comme le soir où je t'ai vu pour la première fois... Cela me rappellera le beau temps de ma vie : celui où j'étais pleine de force et d'espérance, où tout me souriait...

Une crise nouvelle arrêta ses paroles et contracta son visage. Sténio s'était approché, et, caressant les doigts amaigris de la jeune femme :

— Ne parle plus, mon ange, je t'en prie, tu te fatigues... Je ferai ce que tu désires. Trop heureux si, au prix d'un effort, je puis te donner un moment de plaisir.

Elle agita sa tête, un angélique sourire glissa sur ses lèvres et rayonna dans ses yeux. Et, gardant la main de Sténio dans la sienne, elle parut s'assoupir.



VII



DANS la salle de concert des *Bains chauds*, tout ce que Dieppe comptait de dilettantes et de curieux était rassemblé. Il faisait une chaleur terrible, et les femmes en robes claires, des fleurs dans les cheveux comme pour un bal, agitaient leurs éventails qui, avec leurs couleurs vives sous la lumière des lustres, semblaient de larges papillons battant des ailes.

Au premier rang, dans un groupe, la petite duchesse, à qui chacun faisait honneur de l'acceptation de Marackzy, prenait des airs de présidente, donnait des ordres aux commissaires et se répandait en bruyantes explications.

Depuis deux jours, Maud avait été transportée dans l'appartement habité par sa sœur

à l'hôtel des *Bains chauds*. Et c'était vraiment un miracle : dans l'attente du succès qu'allait remporter Sténio, elle renaissait. Les médecins osaient presque parler de guérison possible. Elle avait, le jour même, essayé quelques pas dans sa chambre. Maintenant, derrière l'estrade, dans le salon d'attente, elle était étendue sur un lit de repos, et, soutenant son mari par son invisible présence, elle réalisait le rêve, qu'elle avait fait, d'assister à son triomphe.

Car c'était un triomphe sans pareil que remportait le grand artiste. Depuis le moment où, ténébreux et pâle, il avait paru devant le public, et avait fait vibrer les cordes de son violon merveilleux, le ravissement de ses auditeurs n'avait fait que croître. Les murmures d'admiration de l'assemblée passaient comme des frissons voluptueux, et chaque morceau se terminait par des cris de délire.

Jamais Sténio ne s'était livré avec une telle passion, avec une ardeur si fiévreuse. Une

force surhumaine l'entraînait : il semblait possédé. Et, oubliant les choses et les êtres, il suivait le démon musical qui l'emportait dans un tourbillon vertigineux. Son visage était à la fois superbe et terrible. Un air d'égarement sublime obscurcissait ses yeux. Il ne voyait plus, il n'entendait plus, il jouait, riant avec exaltation quand il exprimait dans son chant l'allégresse et le plaisir, ou pleurant de vraies larmes quand il traduisait la douleur ou le désespoir.

Ses auditeurs, le regard rivé sur lui par une sorte d'attraction surnaturelle, suivaient, pleins d'une admiration mêlée d'angoisse, le crescendo terrifiant de son inspiration. Dans son âme, exposée à nu, ils voyaient ses tristesses, devinaient ses amertumes, et comprenaient que les sons suaves ou déchirants qui frappaient leurs oreilles étaient faits du souvenir de ses joies passées et de la crainte de son malheur à venir. Mis en contact direct avec cette puissante nature d'artiste, ils palpitaient

de toutes ses impressions, et jamais pareille émotion n'avait été éprouvée par eux.

Dans le salon réservé, seule avec sa sœur, Maud écoutait. Les premières notes lui avaient causé une sorte de suffocation. Ses nerfs s'étaient tendus, sa respiration avait sifflé, plus pénible, et Daisy avait eu peur. Mais, peu à peu, cette sensation douloureuse s'était apaisée, et un calme exquis avait enveloppé la jeune femme, comme si, baignée par ces ondes mélodieuses, elle s'y fût reposée et rafraîchie. Elle avait pu jouir alors de ce prodigieux talent qui, dépensé devant mille spectateurs, n'était déployé, en réalité, que pour elle.

Comme, dans un mirage, les trois années, qui venaient de s'écouler, reparurent devant ses yeux, évoquées par Sténio. Chacun des airs qu'il jouait marquait, pour elle, un instant de sa vie.

Elle se retrouva dans le salon de la Reine, quand elle l'avait vu pour la première fois.

Puis, dans le jardin du vieil hôtel de Gros-

venor Square, où, pendant les douces soirées de printemps, Sténio se promenait auprès d'elle. C'était là que, pour la première fois, il avait osé lui avouer son amour. Elle croyait sentir encore l'odeur d'un lilas en fleurs qui penchait vers eux ses branches. Daisy était arrivée en courant, et, cette fois-là, l'aveu était resté sans réponse.

Oh ! les délicieux moments d'intimité quand Sténio jouait, pour lord Mellivan seul, dans le petit salon, et qu'elle l'accompagnait au piano ! Comme elle était entraînée par le rythme de sa musique ! Elle s'imaginait être emportée en croupe, par lui, sur un cheval fougueux courant à perdre haleine.

Ensuite, c'était le vieux manoir irlandais avec ses bois séculaires. Sténio paraissait, et elle ne pouvait se défendre de le suivre. Quelles douloureuses et exquises années : pleines d'amour, de remords, d'humilité et d'orgueil ! Comme elle eût volontiers sacrifié ses joies de jeune femme adorée, enviée, fêtée,

pour un seul mot de pardon prononcé par son père ! Et, pourtant, que d'enivrement pendant ces derniers temps ! Les princes, les souverains, l'accueillaient avec des paroles flatteuses. Et, dans la lumière, dans les fleurs, au bruit des applaudissements, le violon magique chantait, courbant les foules dans une admiration prosternée.

Enfin, hélas ! le décor changeait encore une fois, et tout devenait noir. Dans un berceau, un pauvre enfant pâle se mourait, malgré les soins, malgré les prières, malgré les larmes. Elle se penchait vers lui, elle essayait de le ranimer de son souffle. Vain effort !... Entre les mains caressantes qui le réchauffaient, le pauvre petit devenait plus pâle et plus glacé. Et tout était fini !...

Soudain, il lui sembla qu'une grande clarté se faisait, et, dans un ciel parsemé d'étoiles, au son de voix célestes, elle vit le chérubin, souriant et ranimé, qui lui tendait les bras. Il planait devant elle et l'appelait. Elle n'avait

plus qu'un effort à tenter pour s'arracher à la terre, et le suivre. Et cependant, elle se sentait retenue par une force invincible. Dans le lointain, doux et plaintif, le violon de Sténio se faisait entendre. Il parlait, lui aussi, et disait : Veux-tu donc m'abandonner ? Attends que je parte avec toi pour le séjour bienheureux où l'on ne souffre pas, où l'on ne pleure plus, où l'on aime dans l'éternité !

Et, prise entre ces deux tendresses, celle de son enfant et celle de son époux, Maud se débattait, en proie à une mortelle torture. La sensation éprouvée fut si vive qu'elle poussa un cri. Elle sortit de son rêve, vit sa sœur près d'elle, et, à bout de souffle, comme un naufragé, lui saisit le bras.

— Maud ! mon Dieu ! dit la jeune fille, comme tu es pâle ! Tu souffres ?

— Non ! mais je sens que je vais vous quitter... A l'instant j'ai vu, là, mon cher petit qui me faisait signe de venir... C'est l'heure ! Sténio lui-même le devine : écoute ce qu'il joue !...

C'était le *Chant du cygne*, avec ses harmonies désolées, ses glas funèbres et le roulement des pas de la marche funèbre sur les dalles sonores. Et, au milieu de son angoisse suprême, Maud, soulevée encore par le génie de celui qu'elle aimait, prêtait ardemment l'oreille à ces accents terribles, qui lui annonçaient ses funérailles. Elle ne vivait plus que pour écouter. Et, pour elle, l'admiration suspendait la mort.

— Veux-tu que je l'appelle ? dit Daisy épouvantée.

Mais Maud, rassemblant ses dernières forces afin de ne pas perdre une note de ce chant merveilleux :

— Non ! laisse, que je l'entende encore !...

Une extase passa dans ses yeux, et, tout bas, comme un murmure :

— Oh ! si je pouvais mourir en l'écoutant !

— Maud ! ma chérie !...

La mourante se retint à l'épaule de sa sœur, et, livide, le regard fixe, la voix changée :

— Oh ! quel désespoir de le laisser ! Comme je l'aime, et combien il va souffrir !...

Daisy fit un pas vers la porte, mais, d'une main défaillante, Maud l'arrêta. Une immense acclamation venait de s'élever dans la salle. Les cris, les bravos, les trépignements roulaient comme un tonnerre, et, dominant le tumulte, un nom mille fois répété, souverain et éclatant, se détachait : Marackzy !

Les yeux de Maud étincelèrent. Un sourire d'orgueil illumina son visage. Elle se souleva, avec une énergie surhumaine, et tendit les bras à Sténio, qui rentrait, chargé de couronnes et de bouquets. Il laissa tomber les fleurs sur le lit de la jeune femme, qui se trouva couverte de l'odorante jonchée, et, pliant le genou, il sembla lui offrir, comme un tribut, toute sa gloire.

Elle eut la force de poser sa main sur le front, encore rayonnant qui se courbait devant elle. Elle se pencha pour y mettre un baiser. Sténio entendit qu'elle murmurait ce mot :

Heureuse ! Il sentit un souffle léger passer sur son visage. Il poussa un cri, qui se confondit avec les applaudissements ininterrompus de ses admirateurs.

Dans l'enivrement du triomphe, dans l'adoration du grand artiste, Maud venait de rendre son dernier soupir.



VIII



DEUX jours plus tard, vers quatre heures, à la mer pleine, le yacht de lord Mellivan sortit du port : ses vergues en pantenne, son pavillon en berne, et l'arrière drapé d'un voile noir. Dans le salon, où Sténio avait pris l'engagement de rendre Maud morte au père à qui il l'avait prise vivante, Daisy et Harriett pleuraient auprès d'un cercueil entouré de lumières et couvert de fleurs.

Le navire marchait lentement, comme s'il eût emporté à regret son funèbre fardeau. Sur le pont, l'équipage était immobile et silencieux. Au bout de la jetée, tous les curieux rassemblés se découvrirent au passage. La

mer était unie ainsi qu'un lac. On eût dit qu'elle se faisait douce pour bercer plus mollement le dernier sommeil de Maud.

Au moment où le yacht franchissait la barre, une barque parut derrière lui et, à sa suite, dans son sillage même, se dirigea vers le large. Deux hommes seulement la montaient : un pêcheur qui ramait vigoureusement, car il n'y avait pas un souffle de vent pour enfler sa voile, et un passager tout en noir, assis à l'avant, la tête appuyée sur sa main. Un sourd murmure aussitôt courut dans la foule massée au pied du phare, un nom passa de bouche en bouche : « Marackzy ! » Et, de nouveau, comme devant un second mort, tous les fronts se découvrirent.

Sténio ne sembla pas avoir vu ni entendu. Ce qui l'entourait n'existait plus pour lui. Ses regards étaient tournés vers le yacht, qui emportait tout ce qu'il avait aimé sur la terre. Et fidèle, irrésistiblement, il suivait, sans savoir où sa course le conduirait, comme si un lien

invisible l'eût attaché à ce sombre bateau, dont chaque tour d'hélice lui brisait le cœur.

Peu à peu, la distance grandit entre le yacht et la barque, ainsi qu'un grand oiseau de mer, qui a déployé ses ailes et effleure légèrement les vagues, le navire commença à s'éloigner. Alors Marackzy se dressa pour le mieux voir, et, debout, se détachant sur le fond clair de l'horizon, il apparut, son violon à la main.

Nu-tête sous le soleil; ayant l'immensité autour de lui, comme s'il eût pensé que la morte pouvait encore l'entendre, il se mit à jouer. L'atmosphère était si calme que, du rivage, on l'entendait distinctement. Et, pur comme une prière, le *Chant du cygne* courut sur les flots et monta vers le ciel.

Jamais les adieux à la terre n'avaient résonné avec une expression aussi poignante. Ce n'était plus le violon qui pleurait, c'était le cœur même de Sténio. Sa douleur, son désespoir, les sanglots qui se brisaient en lui, retentissaient en notes déchirantes. Et les alcyons

tournaient en cercles éperdus autour de ce désolé, qui chantait plaintif sur la mer bleue, comme eux au milieu de la tempête.

Le yacht forçait sa marche, maintenant, et déjà, au lointain, sa fumée seule restait distincte. Le matelot ramait de toutes ses forces, écoutant d'une oreille distraite. De la terre, on voyait la barque semblable à une petite tache noire. Les yeux fixés sur le point où le navire allait se perdre dans l'espace, Sténio jouait toujours. Soudain, la fumée, ombre légère, se fondit, et tout s'effaça.

Le son du violon se brisa, lugubre comme un sanglot, et, dans le silence lourd, le bruit des avirons frappant l'eau en cadence se fit seul entendre.

Étonné, le pêcheur tourna la tête. L'avant de la barque était vide, et, sur les flots, rien ne paraissait plus. L'homme épouvanté poussa un long cri d'appel. Aucune voix ne lui répondit. Alors, lentement, il retourna vers le port.

On ne retrouva jamais le corps de Sténio. Sans doute, quelque courant favorable avait emporté le sublime musicien vers les grottes bleues, au sein desquelles l'agitation des flots expire, et où, dans le silence des mers profondes, les divines sirènes chantent le bonheur éternel.



LE CHANT DU CYGNE.

NOTES.

Page. Line.

- 4.—title. *Le chant du cygne*. In ancient times it was believed that the swan when dying poured forth a song of wondrous sweetness and beauty. The expression is now generally applied to the last work of a writer or an artist.
1. *Dieppe*. One of the fashionable French watering places, situated on the English Channel. It owes its prosperity as a watering-place to the Duchess of Berry, who made it a fashionable resort.
 5. *Livrant passage*. From which issued.
 6. *Miss*. The use of English words are becoming very common with French writers, Ohnet in particular. *Une jeune fille anglaise* would have expressed the sense as well as *Miss*, just as, four lines lower, *dame* would have been as good as, and indeed better than *lady*.
 11. *Chapeau cloche*. Bell-shaped hat.

Page. Line.

- 5.—11. *Glacé de rose*. Flushed with pink.
 13. *Moutonnaient*. Were breaking.
 14. *Large*. The offering.
 6.—14. *Se creusa comme un lac*. Became contracted; literally, rippled, wrinkled.
 7.—7. *Fit trêve à son incohérence*. Stopped her incoherent speech.
 11.—3. *Aubaine*. Good fortune.
 13.—7. *Ce n'est pas à se démancher*. It is not by astonishing performances.
 9. *Des doigts divins....* If his execution is marvellous.
 14.—3. *Czardas*. The Hungarian national dance.
 14. *Maître de chapelle*. Conductor of the orchestra.
 16. *Tziganes*. Gypsies.
 19. *Empereur-Roi*. The double title of the Emperor of Austria, King of Hungary.
 20. *O Salutaris*. Verses sung immediately after the elevation of the Host in the celebration of mass.
 15.—9. *Brun*, dark; *blond*, fair.
 13. *Airs de parvenu*. Airs of a successful man.
 20. *Il avait des exigences folles*. His terms were extravagant.
 21. *Sacré*. Recognized, proclaimed.
 16.—12. *Honveds*. The national troops of Hungary.
 17.—6. *Impresarii*. Directors, managers.
 19.—10. *Virtuosité*. Skill.

Page Line

23. -- 9. *La plus grande intimité.* In the closest privacy.
10. *N'était-ce jamais que.* It was only to.
15. *Jouait de verve.* Played with a swing, with a rush.
24. -- 5. *Produire.* Introduce.
7. *Mécène.* C. Cilnius Mæcenas, born between B. C. 73 and 63, died B. C. 8, was a very wealthy Roman, the friend and patron of men of talent especially of Virgil and Horace. His name has become a synonym for men who literally and wisely patronize arts and letters.
19. *Génial homme de rien.* Genius sprung from the people.
27. -- 13. *Racontars.* Gossip.
17. *La voix sourde.* Low-pitched voice.
28. -- 15. *L'oreille tendue.* Listening intently.
29. -- 9. *A partir de.* From.
30. -- 12. *Il obtint qu'on donnât tort.* He succeeded in putting in the wrong.
16. *Tenant rigueur.* Refusing intercourse with.
16. *Roturier.* Commoner; man not of noble birth.
17. *Marchait de pair.* Walked as an equal.
31. -- 12. *Fleuron.* Jewel.
32. -- 13. *Coup sur coup.* One after the other; in quick succession.
20. *Parut en passe.* Appeared in a fair way.

Page. List

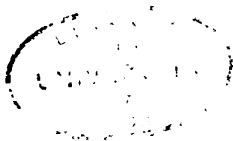
- 34.— 4. *Le couvant, lui insufflant.* Bending close over him, breathing into him.
- 35.—10. *Lui déchirait la poitrine.* Shook her frame.
- 36.— 6. *Suprême.* Last.
- 41.—15. *Blêmit comme pour mourir.* Turned pale as if dying.
- 45.— 1. *Amarré.* Made fast.
1. *L'écluse.* The dock gates.
5. *Lambris.* Panels and wainscot.
6. *Rehaussés.* Set off.
- 50.— 2. *Chauffait à blanc.* Heated to white heat.
17. *Maître d'équipage.* Boatswain.
- 59.— 8. *Bien léger.* Very slight.
- 61.— 7. *Sourire de commande.* Forced smile.
9. *Gagnait.* Climbed to.
- 62.— 1. *Pantelante.* Palpitating.
- 63.—17. *Défendent.* Break.
20. *Semaine des courses.* Race week.
20. *Fine fleur.* The pick.
- 64.— 2. *Un peu en dérouté.* Somewhat put out.
3. *Fugue.* Escapade.
5. *Pas le plus petit brin.* Not the smallest scrap.
6. *S'affiler la langue.* To practice gossiping, on.
7. *C'était à périr d'ennui.* They were deadly dull.
18. *Roulait dans sa tête.* Turned over in her mind.

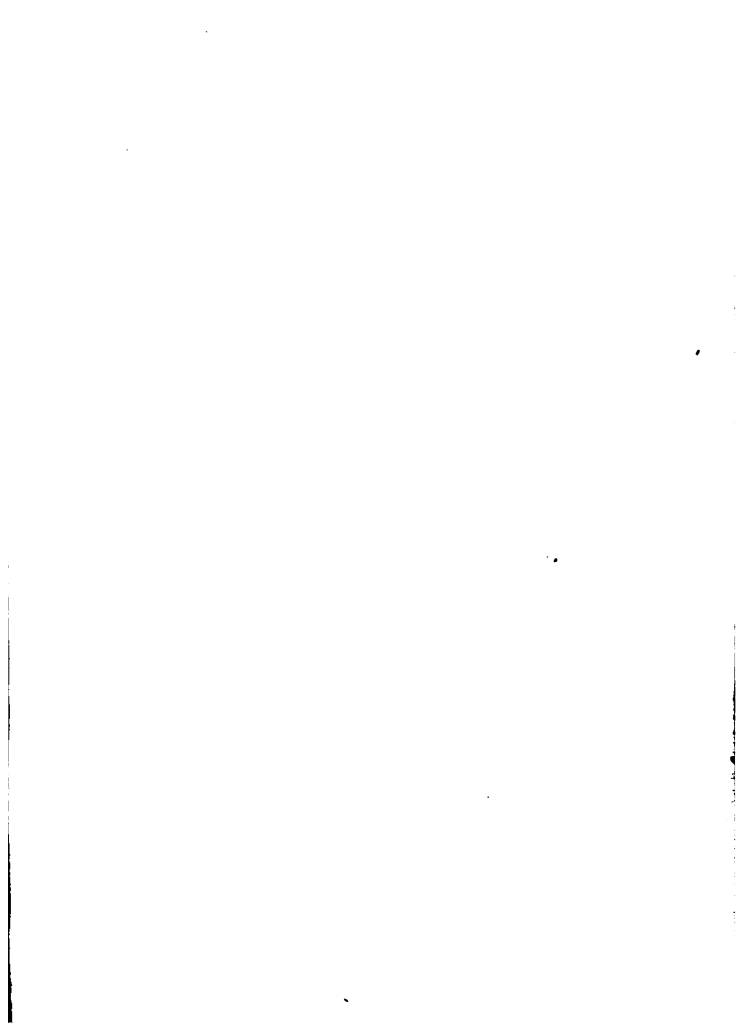
Page. Line.

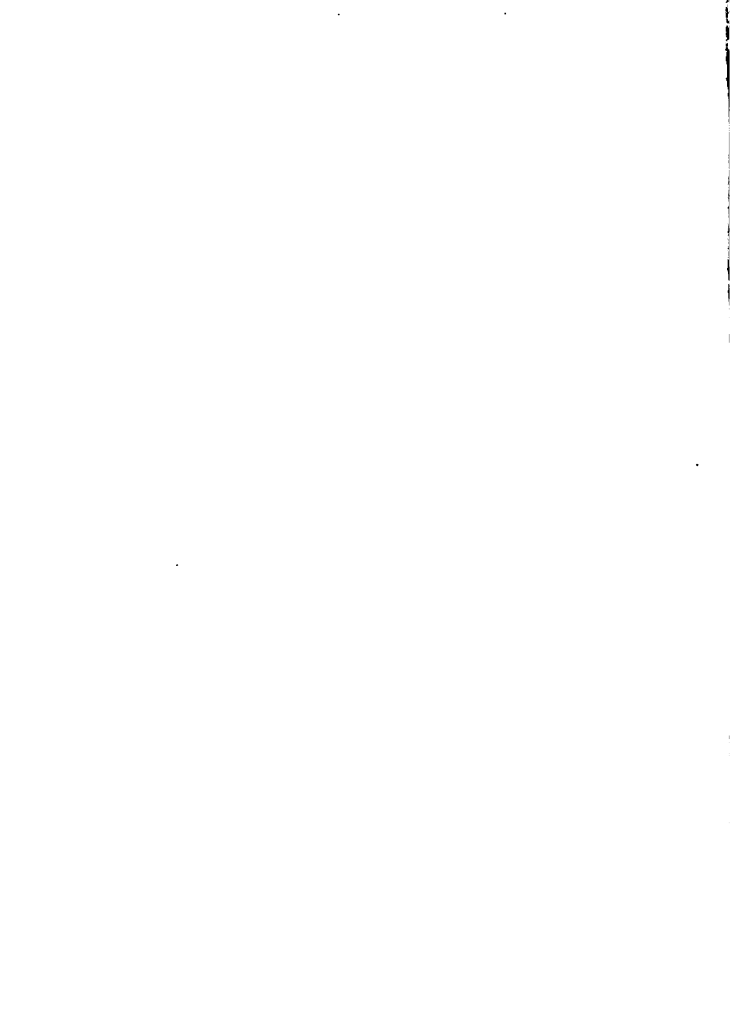
- 65.— 1. *Lancées*. Started on.
- 66.— 11. *Sa barbe de Père Eternel*. His long white beard. The first person of the Trinity was represented, by the old masters, under the figure of an old man with long white beard.
16. *L'air fatal*. Byronic look.
- 67.— 3. *La porte est sévèrement condamnée*. Visitors are rigidly excluded,
15. *Comptabilité*. Review; reckoning up.
18. *Brassard noir*. A crape on the left arm; the way in which mourning is indicated in the army.
- 69.— 7. *Entendait ne pas laisser....* Did not mean to allow the enemy to escape.
- 72.— 9. *Usée*. Broken down; weakened.
- 75.— 7. *Lui fit monter du feu aux pommettes*. Flushed her cheeks red.
- 77.— 11. *Faisait honneur*. Credited with the honor
13. *Commissaires*. Members of the committee of management.
- 78.— 21. *Ne s'était livré*. Had never played.
- 79.— 4. *Un tourbillon vertigineux*. In a mad whirl.
- 81.— 13. *Emportée en croupe*. Riding off, sitting behind him.
14. *Courant à perdre haleine*. Flying breathlessly along.
16. *Séculaires*. Centuries old.
- 83.— 15. *A bout de souffle*. Breathless; unable to breathe.

Page. Line.

- 84.— 9. *Suspenidait la mort.* Retarded death.
- 85.— 8. *Souverain et éclatant.* Masterful, supreme and sonorous.
16. *Jonchée.* Branches of flowers strewn about.
- 87.— 2. *A la mer pleine.* At high tide.
4. *Vergues en pantenne.* Yards cock-billed; that is not trimmed square, but at all angles.
4. *Exvillon en berne.* Flag at half-mast.
- 90.— 4. *Forçait sa marche.* Increased its speed.









14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED
LOAN DEPT.

This book is due on the last date stamped below, or
on the date to which renewed.

Renewed books are subject to immediate recall.

REC'D LD

OCT 14 1966 7 6

DEC 9 1961

RECEIVED
JAN 17 1966

16 Nov 63 DM

FEB 6 '67 - 5 PM

REC'D LD

LOAN DEPT.

NOV 16 '63 - 3 PM

28 Apr '65 CS

REC'D LD

APR 14 '65 - 3 PM

REC'D LD

MAR 24 '72 - 11 AM 7

Due end of WINTER Quarter
subject to recall and

JAN 21 '72 1 8

YA 07052

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

